Leitfaden

für den

ersten Unterricht im Französischen.

Unter Benützung von
„Hölzel's Wandbildern für den Anschauungs- und Sprachunterricht“.

Von

S. Alge,
Vorsteher der städtischen Mädchenrealschule in St. Gallen.

Zweiter Teil.

Fünfte, wesentlich verbesserte Auflage.

St. Gallen.
Fehr'sche Buchhandlung
(vormals Huber & Co.)
1896.



LEÇONS DE FRANÇAIS

PAR

S. ALGE

DEUXIÈME ANNÉE

CINQUIÈME ÉDITION

ST-GALL
LIBRAIRIE FEHR
1896

Leitfaden

für den

ersten Unterricht im Französischen.

Unter Benützung von
„Hölzel's Wandbildern für den Anschauungs- und Sprachunterricht".

Von

S. Alge,
Vorsteher der städtischen Mädchenrealschule in St. Gallen.

Zweiter Teil.

Fünfte, wesentlich verbesserte Auflage.

St. Gallen.
Fehr'sche Buchhandlung
(vormals Huber & Co.)
1896.

Imprimerie Zollikofer. — St-Gall.

Imparfait.

1.

Nous sommes en automne. Le paysan arrache les pommes de terre, il cueille les pommes et les poires, il en remplit les caves; il récolte les raisins de sa vigne, il en fournit aux citadins et pressure le reste; il remplit les tonneaux de vin et de cidre. Les enfants ramassent les fruits et les portent à la cave, ils regardent les vaches, ils sont heureux de manger des raisins. L'herbe des prés n'est plus verte, les arbres n'ont pas de fleurs.

Nous étions au printemps. Le paysan labourait le champ, il cultivait le jardin, il semait des fleurs et des légumes. Les arbres et les prés reverdissaient; les enfants jouaient dans les prés, ils cherchaient des fleurs; les abeilles volaient de fleur en fleur, elles ramassaient le miel et le portaient dans leur ruche.

Nous étions en été. Le blé jaunissait, les paysans travaillaient dans les champs. Au mois de juillet le blé était jaune; les paysans fauchaient le blé mûr; il le liaient en gerbes, ils rentraient les gerbes dans la grange. Les moissonneurs avaient chaud et soif, les garçons se baignaient dans la rivière.

Questions. Où étaient les oiseaux de passage en hiver? Où travaillait le paysan en été? Quand labourait-il le champ? Qu'est-ce que les valets

chargeaient sur le chariot? Qu'est-ce que les moissonneurs aiguisaient? Qu'est-ce qu'on entendait gronder? Où se reposaient les moissonneurs? Où les vendangeurs versaient-ils les raisins? Où le petit George était-il assis? Quand les oiseaux couvaient-ils les œufs? Qui vous enseignait le français dans la première classe? Quand les leçons recommençaient-elles? Qui rompait la glace? Où entendait-on chanter les oiseaux? Quand le blé jaunissait-il? Qui le maître punissait-il souvent?

2.

Henri dit: Quand j'étais petit, je n'allais pas encore à l'école, je travaillais rarement. Je n'étais pas toujours sage, car je n'obéissais pas toujours à mes parents. J'avais beaucoup de plaisir: Je jouais avec mes frères et mes sœurs, je cherchais des fleurs dans le pré, et je les apportais à ma mère. Quand mon frère Charles et moi, nous étions plus grands, nous travaillions dans la grange et dans le jardin, nous arrachions les mauvaises herbes du jardin, nous allions à l'école; nous accompagnions notre père et ses valets dans le champ, nous remplissions la cruche de cidre, et nous l'apportions aux valets. Nous avions beaucoup de plaisirs: Nous nous promenions, nous nous baignions dans le ruisseau, nous y nagions et nous plongions. Nous étions très heureux.

Questions. Où trouviez-vous des fleurs? Où alliez-vous vous promener? Obéissiez-vous toujours à vos parents et à votre maître? Répondiez-vous toujours bien? Avec qui partagiez-vous votre chambre? Quand déjeuniez-vous ordinairement? A quelle

heure arriviez-vous à l'école? Quand commençais-tu à apprendre le français? Où vous baigniez-vous en été? Qu'est-ce que vous aimiez à entendre dans la forêt?

3.

Nous disons bonjour à nos maîtres. Quand nous sommes sur une montagne, nous voyons des villages et des villes, des lacs et des rivières. En automne, nous cueillons des pommes et des poires. Nous buvons de l'eau, du cidre et du vin. Nous n'écrivons pas de lettres. Les élèves lisent dans leurs livres de lecture. Nous apprenons le français. Quelquefois nous faisons des tâches d'encre dans nos cahiers. En été nous nous levons à cinq heures et demie. Nous venons de l'école. Nous dormons pendant la nuit. Pour notre déjeuner nous prenons du lait, du pain et du beurre. Les maîtres instruisent les élèves. Nous nous asseyons à l'ombre des arbres. Les chasseurs parcourent les forêts. Nous comprenons ce que vous dites. Marie et Louise disent: Nous tenons Charles par la main.

Dans l'école primaire, nous faisions beaucoup de compositions; nous les écrivions dans des cahiers et notre maître les corrigeait. Nous lisions souvent dans notre livre de lecture; nous lisions des histoires et nous les racontions. Quand notre maître était content de nous, il faisait, par le beau temps, des promenades avec nous. Dans la première classe de l'école secondaire, nous commencions à apprendre le français. Nous faisions des exercices de prononciation. Le maître qui nous instruisait, nous montrait, sur un tableau, des personnes, des animaux et des choses, ils les nom-

mait et nous apprenions les mots. Notre maître de français faisait souvent des questions. D'abord, nous ne les comprenions pas très vite, mais bientôt il était plus facile pour nous de répondre à ces questions.

Questions. Que preniez-vous, quand vous étiez petits, pour votre déjeuner? Que buviez-vous à dîner? Que faisiez-vous à l'école? A quelle heure alliez-vous vous coucher? A quelle heure vous leviez-vous? Combien d'heures dormiez-vous donc? Avec qui faisiez-vous des promenades? Où s'asseyaient les moissonneurs pour se reposer? Qu'est-ce que les chasseurs parcouraient en hiver?

Imparfait.

	monter	obéir	répondre
je	montais	obéissais	répondais
tu	montais	obéissais	répondais
il	montait	obéissait	répondait
nous	montions	obéissions	répondions
vous	montiez	obéissiez	répondiez
ils	montaient	obéissaient	répondaient

Verbes irréguliers.

Infinitif	Imparfait	Infinitif	Imparfait
avoir	j'avais	tenir	je tenais
être	j'étais	venir	je venais
dire	je disais	devenir	je devenais
faire	je faisais	dormir	je dormais
cueillir	je cueillais	prendre	je prenais
boire	je buvais	apprendre	j'apprenais
écrire	j'écrivais	comprendre	je comprenais
lire	je lisais	s'asseoir	je m'asseyais
instruire	j'instruisais		

Passé défini.

4. Le petit voleur.

a) Un matin, le petit George regardait par la fenêtre de sa chambre. Dans le verger du voisin il y avait beaucoup de belles pommes rouges sur l'herbe. George aimait beaucoup les pommes et les poires. C'est pourquoi il quitta sa chambre et descendit les escaliers pour aller dans le verger. Une haie l'entourait. Dans celle-ci il y avait une ouverture, et George se glissa par cette ouverture dans le verger, où il commença à ramasser des pommes, et il en remplit les poches de ses habits. Mais, tout à coup, le voisin arriva à la porte du jardin, un bâton à la main. George s'enfuit et voulut sortir par le trou par lequel il était entré. Mais le petit voleur ne put pas sortir par la petite ouverture parce que ses poches étaient trop remplies. Il fut obligé de rendre les pommes. Malheureusement le voisin alla raconter au père de George ce que celui-ci avait fait. Le père gronda son fils et le punit sévèrement. George ne vola plus jamais.

b) Le petit George raconte.

Un matin je regardais par la fenêtre de ma chambre. Dans le verger du voisin il y avait beaucoup de belles pommes rouges sur l'herbe. J'aime beaucoup les pommes; c'est pourquoi je quittai ma chambre et je descendis vite les escaliers pour aller dans le verger. Une haie l'entourait. Dans celle-ci, il y avait une ouverture. Je me glissai vite par cette ouverture dans le

verger, où je commençai à ramasser des pommes, et j'en remplis les poches de mes habits. Mais, tout à coup, le voisin arriva à la porte du jardin, un bâton à la main. Je m'enfuis vite et je voulus sortir par le trou par lequel j'étais entré. Mais je ne pus pas passer par la petite ouverture, parce que mes poches étaient trop remplies. Je fus obligé de rendre les pommes. Malheureusement, le voisin alla raconter à mon père ce que j'avais fait. Mon père me gronda et me punit sévèrement. Je ne volai plus jamais.

c) George et Jacques racontent.

Un matin, nous regardions par la fenêtre de notre chambre. Dans le verger du voisin il y avait de belles pommes rouges sur l'herbe. Nous aimons beaucoup les pommes; c'est pourquoi nous quittâmes notre chambre, et nous descendîmes vite les escaliers pour aller dans le verger. Une haie l'entourait. Dans celle-ci il y avait une ouverture, et nous nous glissâmes vite par cette ouverture, dans le verger, où nous commençâmes à ramasser des pommes, et nous en remplîmes les poches de nos habits. Mais, tout à coup, le voisin arriva à la porte du jardin, un bâton à la main. Nous nous enfuîmes vite, et nous voulûmes sortir par le trou, par lequel nous étions entrés. Mais nous ne pûmes pas passer par la petite ouverture, parce que nos poches étaient trop remplies. Nous fûmes obligés de rendre les pommes. Malheureusement, notre voisin alla encore raconter à notre père ce que nous avions fait. Notre père nous gronda et nous punit sévèrement. Nous ne volâmes plus jamais.

d) Nous racontons.

Un matin, George et Jacques regardaient par la fenêtre de leur chambre. Dans le jardin du voisin, il y avait beaucoup de belles pommes rouges sur l'herbe. Ils aimaient beaucoup les pommes; c'est pourquoi ils quittèrent la chambre, et ils descendirent vite les escaliers pour aller dans le verger. Une haie l'entourait. Dans celle-ci il y avait une ouverture, et ils se glissèrent vite par cette ouverture dans le verger, où ils commencèrent à ramasser des pommes, et ils en remplirent les poches de leurs habits. Mais, tout à coup, le voisin arriva à la porte du jardin, un bâton à la main. Ils s'enfuirent vite, et ils voulurent sortir par le trou par lequel ils étaient entrés. Mais ils ne purent pas passer par la petite ouverture, parce que leurs poches étaient tròp remplies. Ils furent obligés de rendre les pommes. Malheureusement, leur voisin alla raconter à leur père ce qu'ils avaient fait. Leur père les gronda et les punit sévèrement. Ils ne volèrent plus jamais.

5. L'étourneau.

Le vieux chasseur Maurice possédait un étourneau qui prononçait quelques mots. Quand on lui disait: „Où est le petit étourneau?“ il répondait: „Me voilà.“ Le petit Charles, fils du voisin, aimait beaucoup cet oiseau, et allait souvent dans la maison du chasseur pour l'entendre parler. Un jour, Charles entra dans la chambre dans un moment où Maurice était sorti. Il monta sur une chaise, ouvrit la petite porte de la cage où se trouvait l'oiseau, le prit et le mit dans sa poche. Mais,

au moment où il voulut sortir, le chasseur entra. Celui-ci voulut faire plaisir au garçon, c'est pourquoi il demanda: „Petit étourneau, où es-tu?“ L'oiseau, de la poche du garçon, cria: „Me voilà!“ Alors le chasseur vit que Charles avait volé l'oiseau et il le punit.

6. La petite fille et le petit chat.

Une petite fille était une fois assise dans le jardin. Il y avait, à la porte, un petit chat qui était très gentil. La petite fille appela le petit chat: „Minet! Minet! Viens Minet!“ Minet vint près de la petite fille; il joua avec elle, et il la caressa en faisant: „Ron, ron, ron.“ Et la petite fille était contente de jouer avec Minet et elle le caressait aussi. Dès ce moment, ils s'aimèrent, ils étaient amis.

Mais, bientôt la petite fille tira la queue au petit chat. Alors Minet se fâcha; il ne fit plus ron ron, mais il donna un coup de griffe à la jeune fille. Alors ils ne s'aimèrent plus, ils n'étaient plus amis. Le petit chat ne joua plus avec la petite fille, mais il s'en alla. Et la petite fille resta seule. Les méchants n'ont point d'amis.

7. Erreur d'un paysan.

Un paysan portait un jour une corbeille de poires dans un grand château. A la porte, il trouva deux singes qui étaient vêtus comme des enfants. Leurs habits étaient très beaux et brodés d'or; ils avaient aussi une petite épée au côté et un chapeau sur la tête. Ces animaux se jetèrent sur

la corbeille du paysan, qui ôta respectueusement son chapeau et se laissa prendre la plus grande partie de ses poires. Le maître du château, voyant la corbeille presque vide, demanda au paysan: „Pourquoi n'as-tu pas rempli la corbeille?“ „Monsieur,“ répondit le bon paysan, „elle était bien pleine, mais messieurs vos fils ont trouvé les poires de leur goût, et je n'ai pas eu le courage de les leur refuser.“

8. La faim assaisonne tous les mets.

Il était midi. La petite Madeleine était assise à la table. La mère apporta la soupe et la mit sur la table. Puis, elle en versa une petite assiette à la petite Madeleine, et celle-ci commença à la goûter. Mais elle ne la trouva pas de son goût, et mit de côté sa cuiller en disant qu'elle n'en voulait pas, parce qu'elle n'était pas bonne. Sa mère ne s'en fâcha pas. Elle n'avait pas le temps de lui préparer une autre soupe, mais elle lui promit d'en préparer une meilleure le soir.

Un moment après, la mère se rendit avec Madeleine au jardin pour arracher des pommes de terre. Elles travaillèrent jusqu'au coucher du soleil. Alors elles rentrèrent à la maison, et la mère apporta la soupe. Madeleine s'empressa de la goûter. „Eh bien, Madeleine, comment la trouves-tu?“ lui demanda sa mère. „Oh, elle est très bonne,“ répondit Madeleine, „elle est bien meilleure que celle de midi.“ Et la petite fille en mangea une grande assiette. Dès qu'elle eut fini, sa mère se mit à rire et dit: „C'est la soupe que tu n'as pas voulu manger à midi. Tu la trouves très bonne parce

que tu as bien travaillé. Tu vois donc que la faim assaisonne tous les mets.“

---

9. La peau de l’ours.

Deux jeunes chasseurs avaient entendu parler d’un ours que les paysans avaient vu dans la forêt près de leur village. Les deux chasseurs se rendirent dans la forêt pour tuer l’ours. Dans la forêt, ils entendirent tout à coup l’ours qui grondait, et, bientôt, ils virent le terrible animal qui s’approchait. Nos deux chasseurs, à cette vue, perdirent courage. L’un jeta son fusil, et grimpa vite sur un arbre, l’autre se coucha par terre et fit le mort. L’ours approcha; il tourna et retourna le chasseur qui était presque mort de peur. „C’est,“ dit-il, „un cadavre.“ A ces mots, il rentra dans la forêt. Le chasseur qui était monté sur l’arbre, descendit et demanda à son ami: „Qu’est-ce que l’ours t’a dit dans l’oreille? Car il s’approchait de bien près.“ „Il m’a dit,“ répondit l’autre, „qu’il ne faut pas vendre la peau de l’ours avant de l’avoir tué.“

---

10. Gustave et son écureuil.

Gustave avait un petit écureuil noir que son père lui avait donné pour sa fête. Un jour, ce joli animal trouva moyen de sortir de sa belle cage; il sauta dans le verger, grimpa sur un grand arbre, et monta de branche en branche jusqu’à la cime. Gustave avait beaucoup de courage; il grimpa donc après le jeune fugitif. Il allait l’attraper, lorsque la branche sur laquelle il était, plia tout

à coup. Gustave tomba à terre. Ses amis le trouvèrent sous l'arbre, le chargèrent sur leurs épaules, et le portèrent à la maison. Nous le trouvâmes pâle et souffrant. Il avait la fièvre, et il avait déjà bu toute une bouteille d'eau. Il n'avait pas touché à une petite corbeille de cerises qui était sur la table.

11. Histoire du petit Jules.

Le petit Jules avait quatre ans. Il était fort gentil. Ses parents l'aimaient beaucoup et ses camarades aussi. Il était bon pour ses petits amis, ne leur faisait jamais de peine, et souvent il partageait avec eux son goûter.

Derrière le jardin de son père coulait un ruisseau. Ce ruisseau n'était pas large, mais très profond. Une planche le traversait. Il était sévèrement défendu à Jules d'aller sur cette planche. Mais, un jour qu'il se trouvait seul au jardin, il courut vers l'eau. Il s'arrêta au bord et regardait l'eau couler. Il y vit nager de petits poissons. Aussitôt il voulut les prendre. Il se plaça sur la planche, se baissa vers l'eau et attendit. Tout à coup, il en vit un qui s'approchait. Jules voulut le prendre, mais il perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. L'eau l'entraîna bien loin, jusqu'au pont. Là, une blanchisseuse le vit et le retira. Mais il ne donnait plus signe de vie. Le médecin accourut et lui donna tous ses soins, mais Jules ne revint pas à lui. Deux jours après, on le porta au cimetière.

12. Frédéric II et le page.

Frédéric le Grand sonna un jour, et personne ne vint. Il entra dans l'antichambre et trouva son page endormi dans un fauteuil. Il allait le réveiller, lorsqu'il vit un billet qui sortait de la poche du dormeur. Curieux de connaître la correspondance de son page, il le tira doucement de sa poche et le lut. C'était une lettre de la mère du jeune homme, dans laquelle elle le remerciait chaudement de l'argent qu'il lui avait envoyé pour soulager sa misère.

Après avoir lu cette lettre, le roi allait prendre un rouleau de ducats, qu'il glissa avec la lettre dans la poche de son page. Puis, il rentra dans sa chambre et sonna si fort que le page se réveilla et vint lui demander ses ordres. „Tu as bien dormi," lui dit le roi. Le page allait s'excuser, lorsqu'il sentit le rouleau dans sa poche. Il le retire, pâlit et regarde le roi en versant un torrent de larmes. „Qu'as-tu," lui demanda le roi. „Ah, Sire!" dit le page, en se jetant à ses pieds, „on veut me perdre; je ne sais d'où vient cet argent que je trouve dans ma poche." „Mon ami," dit Frédéric en souriant, „Dieu nous envoie souvent le bien pendant le sommeil. Salue ta mère de ma part et dis-lui que j'aurai soin d'elle et de toi."

---

13. Un chien intelligent.

Un vieux paysan habitait une grande ferme sur une des cimes du Jura suisse. Au commencement de l'hiver il était resté seul à la ferme avec son gros chien noir. Un matin, une neige

épaisse avait couvert la terre, et bloquait dans leur maison notre bon paysan et son gentil compagnon. Plusieurs semaines passèrent, et la neige tombait encore. Bientôt les provisions diminuèrent, et le mauvais temps continuait. Le pauvre homme tomba malade, et ne quitta plus son lit. Son ami restait toujours au pied du lit, et regardait, d'un œil triste, son maître malade. Tout à coup, celui-ci eut une bonne idée; il appela son chien, lui attacha au cou un petit panier avec un billet, où il racontait sa misère. Deux heures plus tard, notre bon chien était de retour, accompagné de plusieurs paysans des fermes voisines, et il sauva ainsi la vie à son maître.

Répétition de mots.

14.

(Numéro 4.) Qu'est-ce que la haie entoure? Qu'est-ce qui entoure quelquefois les jardins des paysans? les cours des châteaux? De quoi la grille et la clôture sont-elles faites? Par où entrez-vous dans une chambre? Dites-vous aussi: nous entrons par le trou? Un autre mot pour trou? Où y a-t-il des trous? De quoi la poche est-elle une partie? Les soldats courageux s'enfuient-ils? Qu'est-ce que celui qui prend une chose qui n'est pas à lui? Par où peut-on sortir de la maison? de la chambre? D'où les malades ne peuvent-ils pas sortir? D'où sortit l'écureuil de Gustave? Qui ne pouvait pas sortir de sa maison? Pourquoi pas? Qui est obligé de cultiver le champ? de faire ses

devoirs? Qu'est-ce que Charles était obligé de faire? Qui est sévère? Le père qui est sévère, n'est-il pas bon pour ses enfants?

15.

(Numéro 5.) Qui possédait un verger? un écureuil? un chien intelligent? Qu'est-ce que le chasseur Maurice possédait? la petite fille? Frédéric deux? Quelle est la demeure de la poule? de l'étourneau? de l'abeille? Où sont les oiseaux que l'homme tient dans les chambres? Où la cage est-elle souvent suspendue dans la chambre? Qu'est-ce que celui qui prend des choses qui sont à un autre? Qui était un voleur?

16.

(Numéro 6.) Qu'est-ce que le chat? De quoi le corps du chat est-il couvert? Qu'est-ce que le chat mange? Comment le chat défend-il ses petits? Quel animal n'est pas l'ami du chat? Comment le chat se défend-il contre le chien? Qui est gentil? Un autre mot pour gentil! Qui est-ce que la mère caresse? Que fait le chat en vous caressant? Qui était content? Quand vos parents sont-ils contents? De quels élèves le maître est-il content? Qu'est-ce que l'enfant doit faire, dès sa sixième année? Qui tira la queue au petit chat? Quel animal a la queue très longue? Quel animal a la queue couverte de poils très longs? Qui se fâche? Quand votre maître se fâche-t-il? votre père? Quel animal a des griffes? De quoi les griffes sont-elles une partie? A qui le chat donna-t-il des coups de griffes? Où êtes-vous seuls? Où n'êtes-vous pas seuls? Qui est-ce que le méchant garçon tourmente?

17.

(Numéro 7.) Qu'est-ce que le singe? A qui ressemble-t-il? Combien de mains a-t-il? Qui avait deux singes? Pour qui un paysan les prit-il? Pourquoi? Quand êtes-vous chaudement vêtus? Qui est richement vêtu? Qui porte une épée? Où le soldat a-t-il l'épée? Quand ôtez-vous vos habits? Qu'est-ce que les garçons polis ôtent quand ils voient leur maître? Quand le nid des hirondelles est-il vide? Les poches du petit garçon étaient-elles vides? Que videz-vous en buvant votre cidre, au dîner? Qui ne vient jamais vous faire visite les mains vides? Qu'est-ce qui est de votre goût? Qu'est-ce qui n'était pas du goût de Madeleine? Que raconte une histoire d'un garçon qui avait beaucoup de courage? Que fait le soldat qui a du courage? Lequel de vous ne perd pas facilement courage? Par quoi le chat montre-t-il son courage? Quel animal montre aussi du courage en défendant ses petits? Qu'est-ce que vos parents ne vous refusent pas? Vous refusent-ils ce qui vous est utile ou ce qui vous est nuisible?

18.

(Numéro 8.) Qu'est-ce que la soupe? Quels autres mets y a-t-il? Quels mets aimez-vous le mieux à midi? le soir? Qu'est-ce que vous goûtez? Qu'avez-vous pour votre goûter? Que promettez-vous souvent à vos parents? Quand le temps promet-il d'être beau? Qu'est-ce que les champs et les arbres promettent dans une bonne année? Où se rendent les oiseaux de passage en automne? les élèves le matin? Qui se rend à l'église? à l'école? Qui se rend dans la forêt? au champ?

Pourquoi l'élève s'empresse-t-il d'arriver à temps à l'école? Quel élève s'empresse de faire ses devoirs? Pourquoi les élèves s'empressent-ils de rentrer? Qu'est-ce que la jeune fille se mit à tirer à Minet? Quand vous mettez-vous à écrire? Quand les oiseaux commencent-ils à chanter en été?

19.

(Numéro 9.) De quoi la peau de la brebis est-elle couverte? la peau de la chèvre? du cheval? De quels fruits mangez-vous la peau? Qu'est-ce que l'ours? Y a-t-il beaucoup d'ours en Suisse? dans quelles contrées? Dans quelles saisons se montrent-ils près des villages? Qu'est-ce qui les pousse à y aller? Qu'est-ce que l'ours mange? Où cherche-t-il donc à entrer? Où l'ours cherche-t-il le miel des abeilles sauvages? Qu'est-ce qu'il sait très bien faire? Qu'est-ce donc que le miel pour l'ours? Où avez-vous déjà vu des ours? Comment l'ours marche-t-il? Quelle est la saison morte pour ceux qui ont des hôtels sur les hautes montagnes? Où est-ce qu'on porte ceux qui sont morts? Où est le cimetière de notre ville? Quelle partie du moulin tourne? Qu'est-ce qui tourne autour du soleil? Quand retournez-vous à la maison? Quels élèves ne travaillent pas, quand leur maître leur tourne le dos? Qui a peur du chien? De quel animal la chèvre a-t-elle peur? l'enfant? Qu'est-ce qu'il faut faire à l'école? dans le champ? dans les jardins? Comment faut-il être à l'école? Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire? Comment ne faut-il pas être? Que faites-vous avant d'entrer dans la chambre de Monsieur le curé? Que faut-il faire avant de faucher le blé? avant de moissonner? Qu'est-ce qui est terrible?

20.

(Numéro 10.) Qu'est-ce que l'écureuil? Où le voyons-nous souvent? De quoi sa queue est-elle couverte? Qu'est-ce que l'écureuil sait très bien faire? Comme quel autre animal? Comment s'appelle la plus haute partie d'un arbre? Sur la cime de quoi montez-vous quelquefois? Pourquoi y montez-vous? Comment s'appelle celui qui s'enfuit? Qu'est-ce qu'il faut faire alors? Combien d'épaules avez-vous? Qu'est-ce que les domestiques du meunier portent sur leurs épaules? les domestiques du boucher? Qui est pâle? Aimez-vous à écrire avec de l'encre pâle? Qui est souffrant? De quoi Gustave souffrait-il? Lequel de nous souffre vite de la chaleur de l'été? Lequel de nous souffre vite du froid de l'hiver? A quoi ne faut-il pas toucher? A quoi ne touchez-vous pas?

21.

(Numéro 11.) Qu'est-ce qui se compose de planches? Qu'est-ce que les planches traversent quelquefois? Qu'est-ce que les parents défendent à leurs enfants? les maîtres à leurs élèves? Qu'est-ce qui est défendu aux malades? Qu'est-ce qui n'est pas défendu? Où y a-t-il des poissons? Par quoi les poissons sont-ils utiles? Aimez-vous le poisson? Où prend-on les poissons? Où les paysans placent-ils les nichoirs? Où place-t-on les meubles? les pots de fleurs? les ruches? Que faites-vous pour ramasser un papier qui est sur le plancher? Quand le paysan se baisse-t-il? Quand baissez-vous les yeux? Qu'est-ce qui approche quand l'école de l'après-midi est finie? De quoi s'approcha le petit Charles? les deux singes? Qui a perdu

l'équilibre? Qu'est-ce que les rivières entraînent quand il y a beaucoup d'eau? Qui lave les habits? A qui le maître fait-il signe de venir au tableau noir? Lequel de vous est plein de vie? Cette vie ne s'enfuit-elle jamais? Donnez-vous toujours tous vos soins à vos devoirs? Lequel de vous donne tous ses soins à l'écriture? aux compositions allemandes?

22.

(Numéro 12.) Qu'est-ce que l'antichambre? Ecrivez-vous aussi des lettres? Faites-vous vos correspondances à l'école? Lequel de vous est l'enfant d'un correspondant? De quels animaux connaissez-vous les noms français? Où le paysan envoie-t-il le blé? Qui était dans la misère? Y a-t-il des rois dans les monarchies ou dans les républiques? Y a-t-il donc un roi en Suisse? A qui le roi donne-t-il des ordres? Qui donne encore des ordres? Qui pâlit? D'où coulent les larmes? Celui qui verse des larmes est-il heureux ou malheureux?

23.

(Numéro 13.) Qu'est-ce qui est épais? L'encre qui est épaisse est-elle bonne? Quelles forêts sont épaisses? Qui est le compagnon de l'homme? Qui fait les provisions dans votre famille? Qu'est-ce qu'on donne à celui qui fait les provisions? Quand les provisions de pommes, de pommes de terre diminuent-elles? Dans quels mois les jours diminuent-ils? De quel œil regardez-vous les choses qui sont suspendues à l'arbre de Noël? Quels élèves le maître regarde-t-il d'un œil sévère? Où le paysan qui va semer du blé attache-t-il son

tablier? Qu'est-ce que les garçons qui font un cerf-volant attachent à la ficelle? Quels animaux domestiques le paysan attache-t-il pendant la nuit? Lesquels n'attache-t-il pas? De quoi le cou est-il une partie? La girafe a-t-elle le cou long ou court? Autour du cou de qui l'enfant passe-t-il ses bras? Pourquoi n'aimez-vous pas à venir trop tard à l'école? Dans quelle saison le soleil se lève-t-il tard? Quand se lève-t-il de meilleure heure? La blanchisseuse sauva-t-elle le petit Jules? Que veut dire: Sauve qui peut?

Exercices pour l'emploi de l'imparfait et du passé défini.

24. Comment Jacques passait sa journée.

Ce matin, à trois heures et demie, mon frère frapp— à la porte de ma chambre. Il me (dire): Lève-toi, nous allons faucher le blé! Je me lev— vite, je m'habill—, et ensuite je quitt— la maison. J'all— à la fontaine pour me laver les mains et le visage. Ce (être) très agréable, car l'eau de la fontaine (être) fraîche. Après cela j'all— chercher ma faux, et ensuite nous all— au champ. Là nous commenc— à travailler. L'air (être) frais, le soleil ne (être) pas encore au ciel, et il ne (faire) pas encore chaud. Après une heure de travail, la faim se (faire) sentir. Heureusement, on nous appel— à venir déjeuner. Nous rentr— joyeusement. Que le déjeuner (être) bon après le travail! Le pain (être) plus frais, le beurre et

le fromage (être) plus appétissants qu'ordinairement. Après le déjeuner, nous (reprendre) avec plaisir notre travail—. Bientôt il commenc— à faire chaud, la soif se (faire) sentir. Alors mon père me (dire) d'aller chercher du cidre à la maison. Nous nous (asseoir) à l'ombre d'un arbre, nous mang— de bon appétit, et nous (boire) le cidre pour continuer ensuite notre travail jusqu'à midi. Après le dîner, nous nous repos— un peu. L'après-midi, nous ne fauch— plus de blé; les valets ramass— le blé coupé. Mes sœurs étend— à terre des liens de paille, sur lesquels les valets (mettre) le blé, et avec lesquels ils les li— en gerbes. Les gerbes (être) mises en tas. Après quelque temps, mon père all— à la maison; il (revenir) bientôt avec un chariot, et les valets y charg— les gerbes. Un valet (être) sur le chariot. Quand celui-ci (être) chargé, je rentr— à la maison, assis sur les gerbes. Après le souper, j'all— me coucher, car je (être) très fatigué.

---

25. Comment Alice passait sa matinée.

Ce matin, je me réveill— à six heures. Je (faire) vite ma toilette, et j'ouvr— la fenêtre de ma chambre pour laisser entrer l'air frais. Puis, je repass— mes devoirs, et j'appr— mes leçons. A sept heures, je descend— dans la salle à manger, je (dire) bonjour à mes parents, et toute la famille all— déjeuner. Après le déjeuner, je serr— mes cahiers et mes livres dans mon sac, et je me (mettre) en chemin pour aller à l'école. D'abord j'all— prendre mon amie qui demeure rue de la Gare. Je pass— par la rue St-Léonard; devant

la Banque cantonale je (prendre) à gauche, je pass— par la rue des Tireurs, pour arriver dans la rue de la Gare. Mon amie m'attend— devant la porte de sa maison. Nous nous (dire) bonjour; nous pass— par la rue de la Gare, nous travers— la place du Marché et la place du Théâtre, nous entr— dans la rue de Rorschach, nous (prendre) à gauche, et nous nous trouv— rue Scheffel où se trouve notre maison d'école. Nous y arriv— à temps. D'abord nous (avoir) une leçon de français, puis une leçon de géographie. A dix heures, pendant la grande récréation, nous descend— les escaliers, et comme il (faire) beau temps, nous jou— dans la grande cour, nous nous promen—, nous mang— notre pain. Bientôt la sonnette électrique nous rappel— dans les classes. A midi, nous rentr— à la maison où nous dîn— de bon appétit.

---

26. Une promenade.

C'était dans les vacances d'été. A trois heures et demie, on frapp— à la porte de notre chambre à coucher, et notre père cri—: Levez-vous, si vous voulez faire une promenade sur le Freudenberg! Nous saut— du lit, nous nous habill—, nous nous lav— les mains et le visage, et ensuite nous descend— pour attendre, devant la maison, ceux qui ne (être) pas encore prêts. La joie brill— sur nos visages, quand nous nous (mettre) en chemin. Les habitants de notre ville dorm— encore dans leurs lits; seulement çà et là s'ouvr— une fenêtre et des yeux curieux regard— le ciel. Mais les oiseaux ne dorm— plus, ils chant— déjà, dans les prés, sur les arbres, dans

les forêts, et leur chant sembl— être plus gai qu'ordinairement. L'air (être) frais, et il (faire) si bon marcher à travers l'herbe qui (boire) la rosée. Bientôt nous arriv— à Dreilinden; nous mont— encore un quart d'heure à travers une forêt épaisse, nous arriv— sur la hauteur du Freudenberg. Mais nous ne (être) pas les premiers: Des personnes qui se trouv— sur la terrasse du restaurant nous (dire) bonjour. Quelle chance! Ce (être) notre oncle avec nos deux cousins. Nous mont— vite sur la terrasse, et nous les salu— tous en leur serrant la main. A notre grande joie, papa commmand— pour nous du lait et du pain, et nous les mang— de bon appétit. Pendant ce temps, la nuit s'en all—; bientôt le soleil se lev— et rempl— toute la terre de sa lumière. Le ciel (être) sans nuage, la vue (être) magnifique: Le Säntis et les hautes montagnes qui l'entour—, le lac de Constance, la ville de St-Gall, les jolis villages du canton d'Appenzell, tout cela se présent— dans sa plus grande beauté. Heureux et contents, nous rentr— à la maison.

Futur.

27.

L'automne est la saison des fruits. Les fruits sont mûrs, le paysan les cueille. Il prépare les champs, il sème le blé. Bientôt celui-ci poussera, mais, au commencement de l'hiver, la neige tombera et couvrira le blé qui se reposera sous la neige pendant l'hiver. Au printemps, la neige s'en

ira, toute la nature reverdira. Les oiseaux de passage reviendront dans notre contrée, ils bâtiront leurs nids, ils pondront des œufs, ils les couveront. Les petits sortiront des œufs et leurs parents iront leur chercher des chenilles. Nous aurons beaucoup de plaisir, et nous serons heureux, car nous nous promènerons, nous irons dans les prés, nous y cueillerons des fleurs, nous en ferons des bouquets que nous apporterons à nos parents.

---

28. Le pot au lait.

Un jour, une jeune paysanne portait sur sa tête un grand pot de lait. Chemin faisant, elle se disait: „Avec l'argent de mon lait, j'achèterai, au marché de la ville, quelques poules, et je les élèverai sans peine autour de ma ferme. Mes poules pondront et couveront, et j'aurai bientôt beaucoup de poussins. N'aurai-je pas un grand plaisir quand j'entendrai leurs petites voix devant ma porte? Mes poussins grandiront vite; au bout de quelques mois, j'en vendrai cinq ou six douzaines, et j'aurai assez d'argent pour acheter deux ou trois moutons. Il y a assez d'herbe aux bords des chemins pour nourrir ces animaux, ils auront bientôt une laine épaisse et seront gros et gras. Je les tondrai et les revendrai au boucher. Et alors, ô bonheur, qui me défendra d'acheter une vache? J'en désire une depuis longtemps.“ L'idée de son bonheur remplissait la jeune paysanne d'une telle joie, qu'elle commença à danser au milieu du chemin. Mais, en ce moment, le plot tombe et se brise en mille morceaux.

29.

chercher	bâtir	vendre	avoir	être
je chercherai	bâtirai	vendrai	j'aurai	je serai
tu chercheras	bâtiras	vendras	auras	seras
il cherchera	bâtira	vendra	aura	sera
nous chercherons	bâtirons	vendrons	aurons	serons
vous chercherez	bâtirez	vendrez	aurez	serez
ils chercheront	bâtiront	vendront	auront	seront

Indicatif	Futur
avoir	j'aurai
être	je serai
aller	j'irai
venir, tenir	je viendrai, tiendrai. deviendrai
faire	je ferai
cueillir	je cueillerai

Questions. Quand sentirez-vous le froid? Quand ne sortirez-vous pas? Quand rentrerez-vous à la maison? Quand resterez-vous à la maison? Quand le blé recommencera-t-il à jaunir? l'herbe à reverdir? Quand défendrez-vous votre patrie? Quand les oiseaux de passage nous quitteront-ils? Quand reviendront-ils? Quand cueillerez-vous des fleurs? Quand retourneras-tu à la maison? Quand chercheras-tu l'ombre des arbres? Quand les oiseaux bâtiront-ils leurs nids? Quand réciteras-tu ta poésie? Où te baigneras-tu en été? À qui obéirez-vous toujours? À quelle heure l'école finira-t-elle? Quand l'enfant apprendra-t-il à lire? Qu'est-ce qu'il écrira à l'école? Qu'est-ce que les enfants rouleront en hiver? Qu'est-ce qu'ils chanteront? Qui corrigera vos devoirs? Que taillerez-vous dans les leçons de dessin? Quand les paysans battront-ils

le blé? Quand le blé sera-t-il mûr? Où serez-vous ce soir? Qu'est-ce que vous aurez à dîner? Qu'apporterez-vous à votre maître? Où cueillerez-vous des fleurs? Qu'est-ce que vous en ferez? Quand l'enfant ira-t-il à l'école?

Conditionnel.

30.

Si j'étais fatigué, je me reposerais. Si tu gâtais tes cahiers, je te gronderais. Si cet élève ne travaillait pas, le maître le punirait. Nous aurions froid, si nous n'avions pas des habits chauds. La vue serait-elle magnifique si le soleil ne brillait pas au ciel? Si vous ne remerciiez pas, vous ne seriez pas gentils. Vouz mangeriez la soupe, si vous aviez faim. S'il faisait beau temps, nous irions nous promener. Je viendrais avec vous, si j'en avais le temps. J'achèterais ce livre, s'il ne coûtait pas trop.

S'il faisait beau temps, je —; le paysan —; les oiseaux —; le ciel —; les voyageurs —. Si nous avions faim, —. Mon maître serait content, si nous —. Les parents seraient heureux, si leurs enfants —. Si la chaleur était trop grande, —. La plume ne cracherait pas, si —. Nous n'aurions plus soif, si nous —. On cueillerait les cerises, si elles —. Si l'herbe était mûre, le paysan —. Si tu travaillais toujours bien, ton maître —. Si les petits oiseaux ne réchauffaient pas leurs petits, ils —. Les soldats ne seraient pas courageux, s'ils ne —.

monter	bâtir	vendre	être	avoir
je monterais	bâtirais	vendrais	serais	aurais
tu monterais	bâtirais	vendrais	serais	aurais
il monterait	bâtirait	vendrait	serait	aurait
nous monterions	bâtirions	vendrions	serions	aurions
vous monteriez	bâtiriez	vendriez	seriez	auriez
ils monteraient	bâtiraient	vendraient	seraient	auraient
si je montais	bâtissais	vendais	étais	avais
si tu montais	bâtissais	vendais	étais	avais
s'il montait	bâtissait	vendait	était	avait
si nous montions	bâtissions	vendions	étions	avions
si vous montiez	bâtissiez	vendiez	étiez	aviez
s'ils montaient	bâtissaient	vendaient	étaient	avaient

Subjonctif présent.

31.

J'apporte le livre à mon père. J'obéis à mes parents. Je défends ma patrie. Il faut que j'apporte le livre à mon père. Il faut que j'obéisse à mes parents. Il faut que je défende ma patrie. Tu salues ta tante. Tu remplis ton devoir. Tu réponds poliment. Ta mère veut que tu salues ta tante. Ton père veut que tu remplisses ton devoir. Ton père veut que tu répondes poliment. Il gâte ses habits. Il remplit son devoir. Il suspend ses habits au corridor. Il désire que tu ne gâtes pas tes habits. Je désire que tu remplisses ton devoir. Je désire qu'il suspende ses habits au corridor. Il demande que nous apportions ce livre à notre père. Il faut que nous obéissions à nos parents. Il faut que nous défendions notre patrie.

Je veux que vous ne gâtiez pas vos habits. Je demande que vous remplissiez vos devoirs. Je désire que vous défendiez votre patrie. Il faut qu'ils saluent cette dame. Je veux qu'ils finissent leurs devoirs. Nous demandons qu'ils répondent poliment.

avoir	être	apporter	obéir	défendre
que j'aie	sois	apporte	obéisse	défende
que tu aies	sois	apportes	obéisses	défendes
qu'il ait	soit	apporte	obéisse	défende
que nous ayons	soyons	apportions	obéissions	défendions
que vous ayez	soyez	apportiez	obéissiez	défendiez
qu'ils aient	soient	apportent	obéissent	défendent

Indicatif présent	Subjonctif présent
ils parlent	que je parle
ils obéissent	que j'obéisse
ils répondent	que je réponde
ils disent	que je dise
ils écrivent	que j'écrive
ils lisent	que je lise
ils prennent	que je prenne
ils instruisent	que j'instruise
ils viennent	que je vienne
ils rient	que je rie
ils courent	que je coure
ils parcourent	que je parcoure
ils tiennent	que je tienne
ils deviennent	que je devienne
ils dorment	que je dorme
ils cueillent	que je cueille
ils boivent	que je boive
ils ouvrent	que j'ouvre
nous buvons	que nous buvions
nous venons	que nous venions

Thème. Mettre une des expressions : il faut, je veux, il veut, désirer, demander, devant les phrases suivantes. Le maître punit l'élève paresseux. Vous prononcez bien. La domestique descend dans la cave. L'enfant grandit. Nous nous lavons les mains. Le blé jaunit. Vous taillez les crayons. Tu romps la glace. Le bain rafraîchit l'homme. Nous buvons du lait. Vous prenez des leçons. Il dit cela à son père.

Subjonctif imparfait.

32.

Le père désire que ses enfants travaillent bien, qu'ils saluent poliment leur tante, qu'ils répondent bien, qu'ils remplissent leurs devoirs. Mon maître demandait que je travaillasse bien, que je saluasse poliment, que je répondisse bien, que je remplisse mes devoirs. Qui demandait que tu ne gâtasses pas tes habits, que tu obéisses à tes maîtres, que tu descendisses les escaliers, que nous remerciassions cet homme, que vous défendissiez les petits, que le garçon parlât à haute voix, qu'il répondît bien, qu'il remplît son devoir?

monter	obéir	répondre
que je montasse	obéisse	répondisse
que tu montasses	obéisses	répondisses
qu'il montât	obéît	répondît
que nous montassions	obéissions	répondissions
que vous montassiez	obéissiez	répondissiez
qu'ils montassent	obéissent	répondissent

Passé défini	Subjonctif imparfait
tu travaillas	que je travaillasse
.. gâtas	.. .. gâtasse
.. remplis	.. .. remplisse
.. répondis	.. .. répondisse
.. voulus	.. .. voulusse
.. pus	.. .. pusse
.. lus	.. .. lusse
.. pris	.. .. prisse
.. mis	.. .. misse
.. dis	.. .. disse
.. vis	.. .. visse
.. fis	.. .. fisse
.. courus	.. .. courusse
.. vins	.. .. vinsse

Thème. Mettre une des expressions: je désirais, je demandais, je voulus, devant les phrases suivantes:

Vous lisez bien. Il répond à haute voix. Nous portons cela. Nous prenons du lait. Il court vite. Il ne vient pas trop tard. Vous faites vos devoirs. Les élèves mettent les livres sur le banc. Nous lisons ces livres.

La tâche du petit Pierre.*)

33.

Les voisins disaient de Pierre Delsart: „C'est un petit homme!" Et, en effet, Pierre jouait beaucoup moins que ses camarades, quoiqu'il aimât le jeu; il avait, tout enfant, appris à aider sa mère; il l'avait aussi vue pleurer souvent; et la vue des larmes fait réfléchir même les tout petits enfants.

La maman de Pierre était une ouvrière. Elle tirait l'aiguille du matin au soir, et, malgré son travail, on était bien pauvre là haut dans la mansarde; on y avait souvent faim et froid. Mais ces deux là, la mère et le petit garçon, s'aimaient tant, qu'ils oubliaient que le dîner avait été plus que maigre.

Ils habitaient une grande maison très haute et très laide, partagée en petits logements d'ouvriers. C'était comme une énorme ruche toute pleine d'abeilles. La ville s'appelait Saint-Nazaire; elle est située à l'embouchure de la Loire, et de là, de grands bateaux partent, pour aller loin, de l'autre côté de l'Océan.

Un jour, la pauvre ouvrière tomba malade, et, bientôt Pierre la vit mourir. Il n'y comprenait rien; cela semblait une chose impossible. Mais

---

*) Par Jeanne Maitet (Mme Charles Bigot). Ouvrage illustré de 46 gravures. Ouvrage couronné de l'Académie française. — Deuxième édition. Paris, Jouvet & Cie, rue Palatine, 5.

lorsqu'on vint la chercher pour l'enterrer, il fallait bien finir par comprendre. Pierre, tout seul, suivit le brancard en pleurant. Les voisins plaignaient beaucoup le pauvre petit orphelin; ils auraient volontiers été jusqu'au cimetière avec lui, mais c'était jour de semaine, et il fallait travailler!

Questions. Qui donne des tâches? Avez-vous beaucoup de tâches? Qui les jeunes filles aident-elles dans la maison? les fils des paysans? Qui pleure? Comment est celui qui pleure? Qu'est-ce que celui qui pleure verse? D'où sortent les larmes? Qui pleurait à chaudes larmes? Lesquels des personnes de nos histoires auraient pu pleurer de joie? Où étiez-vous obligé de réfléchir? Qui demande que vous réfléchissiez? Y a-t-il, dans votre classe, des élèves qui ne réfléchissent pas mûrement avant de répondre? Le maître est-il content de ceux-ci? Lequel de vous a déjà oublié sa leçon? son livre de français? Que font ceux qui, au commencement de la leçon, voient qu'ils ont oublié un livre? Qu'est-ce que l'église catholique défend de manger aux jours maigres? Quel est le jour maigre de la semaine? Qui a très souvent des repas maigres? Quel insecte est laid? Où, dans notre ville, y a-t-il des maisons laides? Quelle rue est laide? Où faites-vous parfois des fautes énormes? Qu'est-ce qui est énorme? Où notre ville est-elle située? Quelles villes et quels villages de la Suisse sont joliment situés? Partez-vous par le chemin de fer ou par la diligence pour aller à Zurich? Qui est-ce qu'on enterre? Où met-on celui qui est mort? Où est-ce qu'on porte le cercueil? Où le dépose-t-on? De quoi le couvre-t-on? Qu'est-ce que les chiens de chasse suivent? Quels ani-

maux suivez-vous parfois des yeux? Quand plaignez-vous les oiseaux? Quels enfants plaignez-vous? Comment s'appelle un garçon qui a perdu son père ou sa mère ou l'un des deux? une fille? Où la maison des orphelins de notre ville est-elle située? Qu'est-ce que vous faites volontiers à l'école? à la maison?

34.

Au moment où il allait partir, une petite fille qui parfois jouait avec lui sur le palier lui dit gentiment, en lui montrant qu'il pleuvait:

„Vois-tu, Pierrot, le bon Dieu pleure avec toi...“ Et elle aussi se mit à pleurer. Pierre n'avait que dix ans; on a beau être un „petit homme“, à dix ans, on est encore bien enfant. Tout en marchant sous la pluie, il se disait qu'il se trouvait maintenant seul au monde. Qu'est-ce qu'il allait donc devenir?... Et, entre les sanglots qui le secouaient, cette pensée revenait sans cesse: „Qui m'aimera maintenant, qui prendra soin de moi, qui me donnera à manger et qui me fera mon lit?...“

Elle ne dura pas longtemps, cette petite cérémonie sous la pluie. La terre qu'on jetait dans la fosse sonnait creux sur le pauvre cercueil, et l'enfant, à genoux, cria: „Maman, maman ... prends-moi avec toi!“ Il faisait peine à voir; et le curé qui avait fini sa prière, pensait en lui-même que c'était bien dommage, en effet, que l'ouvrière ne pût emporter avec elle cet enfant désespéré. On le fit sortir du cimetière, et, machinalement, il reprit le chemin de la maison. La pluie avait cessé, le soleil de juin se montra tout radieux.

Questions. Quand disons-nous: Il pleut! Pleut-il toujours? Dans quel pays ne pleut-il pas sou-

vent? Pleuvait-il dimanche passé? Entre quelles villes est Berne? Qu'est-ce qui est entre l'Italie et l'Afrique? Qui était, pendant quelque temps, entre la vie et la mort? Où êtes-vous entre midi et deux heures? De quoi les sanglots sont-ils un signe? Qu'est-ce que les paysans secouent? Pourquoi? Vos maîtres sont-ils contents de vous quand ils secouent la tête? Qu'est-ce qui secouait le petit Pierre? Quel animal travaille sans cesse? Dans quoi fait-on la fosse? Où y a-t-il des fosses? Qui est-ce qu'on y met? Qui est quelquefois dans un arbre creux? Quand l'enfant fait-il sa prière? A qui les hommes s'adressent-ils par la prière? Qui fait des prières dans l'église? Qu'est-ce que vous emporterez en quittant cette salle? Comment les enfants qui ne réfléchissent pas font-ils leurs tâches? A quelle heure du soir cessez-vous de travailler? Qui les enfants bien élevés ne cesseront-ils jamais d'aimer? Qu'est-ce qui se montre souvent au ciel quand la pluie a cessé? Qu'est-ce qui est radieux?

35.

Pierre avait tant pleuré qu'il n'avait plus de larmes. Il eut un peu honte de se sentir les yeux secs. Cependant, lorsqu'il se trouva devant la maison, les larmes lui revinrent aux yeux.

La petite blondinette, sa voisine de palier, lui dit: „Tu sais, Pierrot, le docteur a dit qu'il voulait te parler. Il est avec le vieux Leroux, du quatrième, qui est bien mal; et il veut que tu l'attendes là, dans la chambre. Veux-tu que j'attende avec toi?" „Oui." Les enfants, se tenant par la main, entrèrent dans la chambre, et s'assirent tous deux sur une vieille malle toute basse.

Ils restèrent là quelque temps à ne rien dire. La chambrette était propre, mais bien nue; il n'y avait plus qu'une chaise de paille, outre le lit; c'est pour cela que les enfants s'étaient assis sur la malle.

Mais, par la fenêtre ouverte, on voyait un coin de ciel, tout bleu maintenant, et les hirondelles se croisaient en sillonnant ce coin de ciel bleu. On ne pouvait voir autre chose. Pierre et Lisette regardaient le bout de ciel bleu et les hirondelles qui volaient si vite, en se tenant toujours par la main. Lisette, cependant, trouvait le temps long,

„Veux-tu goûter?" dit-elle, en tirant de sa poche un gros morceau de pain et un bout de chocolat.

Pierre n'avait rien pris depuis le matin, il ne savait pas bien si, lorsqu'on a beaucoup de chagrin, il est permis d'avoir faim. Il secoua donc tristement la tête. Mais il regarda la petite manger, et, en la regardant, l'appétit le travaillait de plus en plus. Lisette qui l'observait du coin de l'œil, se mit à rire tout doucement; elle cassa un bout de pain et la moitié du chocolat.

„C'est bon, le chocolat; c'est dommage qu'il n'y en a pas beaucoup, parce qu'alors le pain en ôte le goût."

„Le pain est bon aussi; il est tout frais." Pierre, en effet, semblait le trouver très bon. „Qu'est-ce qu'il peut bien te vouloir, le docteur?"

Lisette était très curieuse. C'était par bonne amitié qu'elle avait voulu tenir compagnie à son petit voisin; mais aussi par envie de savoir ce que le docteur dirait à Pierre. „Est-ce que je sais? Peut-être aura-t-il trouvé un peu d'ouvrage pour moi — je suis très fort pour mon âge, tu

sais — et, maintenant, il faut que je gagne ma vie ...“

Questions. Quand avez-vous honte? Qui vous dit parfois: Ayez honte? Qui a honte d'être blâmé? Quand les petits ruisseaux sont-ils parfois secs? Qu'est-ce qui ne tombe pas dans un temps sec? A qui le docteur fait-il des visites? Combien de coins cette salle a-t-elle? notre maison d'école? Nommez des rues qui se coupent! A qui est la maison qui est au coin de la rue? Qu'est-ce qui croise le jardin? Quand croisez-vous les bras? Quand mangez-vous vite un bout de pain? Qui sait les mots sur le bout du doigt? Aimez-vous le chocolat? En prenez-vous souvent? Prenez-vous le chocolat avec du lait ou avec de l'eau? Où le versez-vous? Depuis quand allez-vous à l'école? Depuis quand êtes-vous dans cette école? Depuis quand êtes-vous dans la seconde classe? A qui le petit Jules a-t-il fait du chagrin? Qui a pleuré de chagrin? Qu'est-ce que vos parents vous permettent de faire? vos maîtres? A qui tenez-vous parfois compagnie? Quand avez-vous envie de vous promener? de vous baigner? Quelles personnes n'ont pas envie de manger? Quand, surtout, avez-vous envie de boire? Quels élèves se mettent vite à l'ouvrage quand on leur a donné une tâche? Quels animaux sont forts? Qui n'est pas fort?

36.

Sa voix trembla de nouveau, car il pensait que sa maman ne pourrait plus travailler pour lui. Ses larmes tombaient sur le pain, de façon qu'il pleurait et qu'il mangeait en même temps. „Prends

garde, Pierre. les larmes ... c'est salé, je le sais bien, moi! ça ne doit pas aller avec le chocolat." Lisette dit cela si sérieusement que, tout d'un coup, Pierre se mit à rire, et elle rit encore plus fort. Puis, ils s'arrêtèrent honteux. On ne rit pas en revenant d'un enterrement. Ils finirent leur goûter en silence. Le docteur les trouva assis sur leur malle. „Ah! te voilà, mon garçon. J'ai à te parler, et il faut que ça aille lestement, car j'ai encore beaucoup de malades à voir. Toi, sors et dépêche-toi!" Lisette qui voulait entendre ce que le docteur avait à dire, fit un si drôle de moue que le docteur qui était un peu brusque, mais très bon au fond, lui tira l'oreille en riant. Pierre lui souffla: „Je te raconterai tout." Alors l'enfant s'en alla. Elle était encore si petite qu'elle se haussa pour ouvrir la porte. „Viens ici, mon petit homme," dit alors le docteur en s'asseyant sur la chaise de paille et en attirant Pierre vers lui. „Quel âge as-tu?" „Dix ans et cinq mois, monsieur le docteur." „Bon, tu sais répondre au moins, toi. As-tu du courage? Te sens-tu la force et l'énergie de faire ce qui serait difficile, à un autre enfant, de faire? Tu n'as pas facilement peur?" Pierre réfléchit, c'était un gamin à qui sa mère avait appris qu'il faut toujours dire la vérité, et toute la vérité. „Je n'ai pas peur de me battre avec les grands; mais j'ai quelquefois peur dans le noir. Maman se moquait de moi; mais ça... c'est plus fort que moi."

Questions. N'avez-vous pas peur de passer un pont qui tremble? Quand notre voix tremble-t-elle parfois? Qui a la voix forte? Qui parle à haute voix? à voix basse? Qu'y a-t-il de nouveau? De

quoi faut-il prendre garde? Qu'est-ce que la domestique sale? Pourquoi sale-t-on parfois la viande? les poissons? Qui est sérieux? Qui fait des prières à un enterrement? Que faites-vous en silence? Qui vous dit souvent: faites silence? Quand tout rentre-t-il dans le silence? Qui grimpe lestement? Qui saute lestement? Quel animal est bien drôle? Y a-t-il un drôle d'élève entre vous? Qui fait la moue? Qui ne vous permet pas de faire la moue? de souffler? Qui est obligé de se hausser pour ouvrir la fenêtre?

37.

„Elle avait raison de se moquer. On peut avoir peur, dans l'obscurité, de se casser le nez contre un meuble, voilà tout. Mais il ne s'agit pas de t'envoyer dans le „noir“, comme tu dis. Il s'agit de t'envoyer tout seul à Paris; et je voudrais savoir, si tu serais capable de ne pas perdre la tête dans les foules, de demander ton chemin, de faire pour le mieux, si, en route, il t'arrivait quelque mésaventure? Réfléchis.“ „Je crois que je pourrais faire cela. Maman m'envoyait faire toutes ses commissions; je portais le travail fini et je rapportais le travail à faire; je recevais l'argent. Maman me disait que j'étais un vrai petit homme.“ „Eh bien, mon enfant, puisque tu es un petit homme, je vais te dire tout ce que maman m'a raconté avant de mourir. Souviens-toi que c'est si comme elle te parlait. Tu dois essayer de bien comprendre et de faire ce que tu crois qu'elle aurait désiré que tu fisses. Tu ne te souviens pas de ton père?“ „Si fait, monsieur! Il avait la voix très douce et des mains blanches.“ „C'est ça même. Eh bien, Pierre, voici l'histoire

de ton papa, et elle n'est pas gaie. Il avait un frère aîné, un grand travailleur, qui ne voulut pas être fermier comme son père, et qui, à Paris, avait déjà commencé à faire son chemin. Il appela son jeune frère auprès de lui, lui donna une bonne éducation, car le cadet était fort intelligent. Mais voilà! il aimait trop le plaisir; il voulait toujours s'amuser; il se trouva avec des jeunes gens riches: chose dangereuse. Un soir, il joua et perdit; il joua pour se rattraper et perdit plus encore. Alors, comme il fallait payer quand même, il vola une grosse somme à son patron.“

Questions. L'un dit: cette histoire est belle; l'autre dit: elle n'est pas belle; lequel a raison? Les élèves ont-ils raison de perdre leur temps? de corriger les fautes? Où peut-on se casser le nez contre un meuble? Quand la terre est-elle dans l'obscurité? De qui s'agit-il dans l'histoire que nous lisons? Êtes-vous capables de parler français? Qui est capable de bien lire? Où y a-t-il une foule d'abeilles? une foule d'enfants? A quelle heure, le matin, vous mettez-vous en route pour aller à l'école? Quand avez-vous commencé à essayer de parler français? Qui fait l'éducation des enfants? Aime-t-on les hommes qui sont sans éducation? Quelles maisons d'éducation y a-t-il dans notre ville? Comment vous amusez-vous pendant la récréation? Qui aime à s'amuser? Pour qui est-il dangereux de se baigner dans les grandes rivières? Comment s'appelle le maître d'une maison?

38.

„Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!“ ... cria le petit garçon hors de lui. „Mon papa n'était

pas un voleur." „C'est ta mère qui me l'a raconté pour que je te le dise: elle ne le pouvait pas. Pleure, mon petit homme, ces larmes te feront du bien. Mais, écoute la suite: Le patron alla trouver le frère aîné, qui était déjà assez connu comme avocat, et lui raconta la chose. Le frère aîné donna tout ce qu'il possédait, et il s'endetta fortement, mais, à une condition, ce fut qu'il n'entendrait plus jamais parler de son jeune frère, que celui-ci quitterait la France. Le cadet s'en alla et ne revit jamais son aîné. Il alla en Amérique, où il rêvait de faire fortune, et où il faillit mourir de faim. Puis, son désir de revoir la France fut tel qu'il s'embarqua sur un bateau à vapeur où il travailla pour payer son voyage. Le navire le déposa à St-Nazaire, d'où il n'est plus sorti et où il est mort il y a quatre ans. Il avait une belle écriture, et trouva un travail de copiste qui le fit vivre à peu près. Comme voisine de palier, il y avait une jeune ouvrière qui cousait du matin au soir. Elle consola le jeune homme, et devint sa femme.

Questions. Qu'est-ce que l'Amérique? Qu'est-ce qui sépare l'Amérique de l'Europe? Rêvez-vous pendant la journée? N'y a-t-il pas d'élèves parmi vous qui rêvent les yeux ouverts? Qui faillit mourir de faim? Qui faillit attraper l'écureuil? Quel animal était l'objet des désirs du petit Jules? Sur quoi est-ce qu'on s'embarque? Où les abeilles déposent-elles le miel? Qui faut-il consoler?

39.

„Elle l'encourageait à racheter sa faute; car, avant de l'épouser, il lui avait dit toute la vérité.

Il rêvait des choses héroïques, que jamais il ne put accomplir, et mourut désespéré. A l'avenir, mon enfant, il faut te souvenir du repentir et oublier la faute. As-tu compris?“ „Oui, monsieur.“ murmura Pierre, entre deux sanglots. Il lui semblait que l'histoire de son père lui faisait plus de mal encore que la mort de sa mère. „Maintenant, ce que ton père n'a pas pu accomplir, ta maman mourante te charge de le faire pour lui. Elle veut que tu ailles trouver ton oncle.“ „Mais, s'il ne voulait pas revoir papa, pourquoi me recevrait-il, moi, qu'il ne connaît pas? Non, monsieur le docteur, trouvez-moi un travail et laissez-moi rester ici; je deviendrai un ouvrier. Maman était bien ouvrière, elle!“ „Tu feras ce que tu voudras. C'était le désir de ta mère, mais ce n'était pas un ordre. Je lui ai offert d'écrire à ton oncle, mais elle s'y est refusée; elle s'imaginait, la pauvre femme, que, s'il pouvait te voir, il t'aimerait, — il semblait si naturel qu'on t'aimât! Elle se persuadait que, plus tard, tu trouverais le moyen de lui payer la dette de ton père, avec la tienne: que tu lui ferais honneur et que tu deviendrais un homme vraiment distingué.“ „Je ferai tout ce qu'elle désirait.“ dit Pierre en séchant ses larmes.

Questions. Quels élèves le maître doit-il encourager? Qui le père de Pierre épousait-il? A quelle époque les parents accomplissent-ils beaucoup de désirs de leurs enfants? Qu'est-ce qui nous semble être plus long, le passé ou l'avenir? Qu'est-ce que nous rachetons par notre repentir? Qu'est-ce qui murmure? Qui était malade à la mort? Dans quelle saison beaucoup d'ouvriers n'ont-ils pas d'ouvrage? Nommez-moi des hommes distin-

gués! Distinguez-vous les voix des personnes qui parlent dans le corridor? Lesquels des élèves de votre classe se distinguent? Qu'est-ce qui n'est pas facile à distinguer en français? Quand faisons-nous honneur à un repas? Qu'est-ce qui finit souvent par la phrase: J'ai l'honneur de vous saluer? Qu'est-ce qu'on sèche?

40.

„Très bien, Pierrot. Je t'emmène avec moi. J'ai parlé de toi, sans raconter l'histoire de ton père, bien entendu, à quelques clients, et on m'a donné l'argent de ton voyage: ce sera bien juste, et il faudra prendre des troisièmes. Tu t'informeras où demeure maître Pierre Delsart; il s'appelle comme toi, donc tu n'oublieras pas son nom. Si tu ne trouves personne pour te dire son adresse, tu entreras dans un café, et tu demanderas un gros livre qui s'appelle le Bottin, et où se trouvent toutes les adresses possibles. As-tu compris?" „Oui, monsieur." „Eh bien, viens." „C'est que — je voudrais bien dire adieu à Lisette — et aux autres." „C'est juste. Puisque tu es déjà un petit homme, je vais te parler comme à un homme. Les dettes de ta maman sont payées; le propriétaire prend le restant des meubles. Fais un paquet de ton linge, dis adieu à tous ceux qui étaient bons pour ta mère; puis, viens manger la soupe chez nous. Mes enfants seront gentils pour toi, n'aie pas peur." Le docteur s'en alla vite, vite. Lisette trouvait son amie, les yeux très rouges, qui faisait un paquet de ses vêtements: c'était un bien petit paquet. Pierre lui dit qu'il allait partir pour Paris, où il avait un oncle. Bien sûr qu'il ne lui

raconta pas ce qu'avait fait son papa. dans le temps! De cela il ne parlerait jamais. mais il y penserait toujours. Il ferait si bien, serait si sage qu'on finirait bien par oublier le passé. Lisette le regarda avec un nouveau respect. qui fut très agréable à notre petit homme. Tous les voisins lui dirent adieu bien cordialement. La maman de Lisette lui donna une belle pièce de dix sous toute neuve. et la petite fille pleura parce qu'elle n'avait rien à donner au voyageur. Puis, vite. vite. elle courut dans un coin et rapporta une poupée en porcelaine, grande comme un petit doigt d'enfant. et qu'elle aimait beaucoup: elle la fourra dans le paquet de Pierre sans rien dire.

Questions. Qui emmenait le petit Pierre avec lui? Votre père vous emmène-t-il souvent à la promenade? Qui a des clients? Qui fait des visites à ses clients? Qui n'en fait pas aux siens? Quel médecin de notre ville a beaucoup de clients? Quel avocat? Un habit juste vous est-il agréable? Informez-vous vos parents de tout ce qui se passe à l'école? Qui nous informe où notre école fait une promenade? Quelle est l'adresse de votre maître d'allemand? Qui est le propriétaire de l'hôtel du Brochet? de la maison à côté? Qui sait nommer une espèce de linge de table? une espèce de linge de lit? Quand le page de Frédéric le Grand fut-il blanc comme un linge? Nommez un vêtement! Dans quelle saison portez-vous des vêtements chauds? Le temps est-il sûr aujourd'hui? De quelles élèves votre maître de français est-il sûr? De qui pensez-vous du bien? Penses-tu entrer dans la classe suivante? Etes-vous toujours sages à l'école et à la maison? Qui vous

tient en respect? Qui salues-tu cordialement? La jeune fille était-elle une amie cordiale de Minet? Qui était l'ami cordial du fermier bloqué dans sa ferme? De quoi les poupées peuvent-elles être faites? De quoi l'assiette est-elle faite?

41.

Les enfants du docteur — il y en avait quatre — prirent possession de Pierre dès qu'il parut. On lui fit une place à table entre les deux aînées. et il mangea à grand appétit. trouvant tout bien bon. Il regardait les autres. pour faire comme eux; car. dans la mansarde. on ne changea jamais d'assiettes. pour la très bonne raison qu'il n'y en avait que deux. C'était la première fois qu'il voyait une table bien servie et une nappe toute blanche. Il déplia sa serviette comme son voisin. et l'imita si bien en toutes choses. que le docteur qui l'observait. en sourit. Après le dîner, le bon docteur décrocha une carte et expliqua à Pierre le chemin qu'il devait prendre. D'abord. au matin. on le mettrait sur un bateau qui le mènerait à Nantes. Là. il devait se faire montrer la gare et prendre un billet de troisième. Le docteur Dubois et sa femme comptèrent l'argent du voyage. en recommandant à l'enfant d'en avoir grand soin. Puis. Mme Dubois prit dans sa bourse quelques pièces blanches; décousant la doublure de sa veste. elle glissa l'argent en dedans et fit quelques points pour le tenir en place. „On ne sait pas ce qui arrivera; tu seras peut-être content de retrouver ces pièces. mon enfant.“ Pierre la remercia bien fort. Il lui semblait que le monde était peuplé de braves gens. Il devait apprendre un peu plus tard. qu'à côté des braves gens il y en a d'autres.

Questions. De quoi le petit George prit-il possession? le petit Charles? les deux singes? Les possessions des Anglais sont-elles au sud ou au nord de l'Amérique? Quand changez-vous d'habits? Combien de pièces de vingt centimes vous donne-t-on quand vous changez un franc? Qui sert la soupe? A qui la poupée sert-elle de jouet? Qu'est-ce qui couvre la table au dîner? Qui est-ce que les enfants imitent? les singes? De qui doit-on imiter l'exemple? Que décrochez-vous dans le corridor? dans la salle d'école? Qui est-ce qu'on mène par la main? Qui mène le troupeau au pâturage? L'homme qui mène un autre par le nez est-il poli? Qui mène une vie heureuse? Qu'est-ce que les parents recommandent aux enfants? les maîtres? Qu'est-ce qu'il y a dans une bourse? Qu'est-ce que la veste? Qui porte une veste? De quoi Mme Dubois se servait-elle pour faire des points? De quoi la doublure est-elle une partie? Qu'est-ce qu'on découd? Combien de parties du monde y a-t-il? Desquelles connaissez-vous les noms français?

Répétition de mots.

a) Nommez des termes opposés aux termes suivants! Possible, beau, arriver, continuer, permettre, lentement, apporter, aîné, le passé, la mort, la joie.

b) Synonymes. Très grands, quelquefois, toujours, observer, le garçon, le chemin, parce que,

le paysan, finir, montrer, à présent, le temps, la demeure, les hommes, penser, travailleur.

c) Nommez les substantifs qui correspondent aux verbes suivants: Jouer, ouvrir, mourir, enterrer, pleuvoir, partir, désirer, vêtir, penser, posséder, suivre, vivre, adresser, travailler.

Thèmes.

1. Citez:

a) l'indicatif présent des verbes: s'asseoir, connaître, partir;

b) l'imparfait de: plaindre, falloir, pleuvoir, vouloir, voir, pouvoir, savoir, recevoir;

c) le passé défini de: suivre, falloir, rire, revoir, devenir, pouvoir, courir, paraître, reprendre:

d) le futur et le conditionnel de: pouvoir, vouloir, recevoir, devenir, faire, falloir;

e) le participe passé de: prendre, vouloir, permettre, connaître, offrir, faire, dire, lire, boire;

f) le subjonctif présent du verbe: aller.

2. Complétez les phrases suivantes: Il est naturel que (vous aimer jeu; nous plaindre pauvres; vous recevoir livres; nous coudre habits; vous devoir rester maison). C'est dommage que (tu pas voir fautes; vous découdre jaquette; il aller maison, tu venir tard; lire trop vite; vous pas me tenir compagnie; il pas écrire mieux; vous partir déjà). Nous ne sortons pas quoique (temps être beau; avoir temps; oncle pas venir; personne tenir compagnie; vous dire sortir). Nous travaillons pour que (avoir de quoi vivre; passer utilement temps; gagner vie; parents être contents).

3. Compléter les phrases suivantes: il fallait que (Pierre suivre brancard; Pierre paraître maison docteur; pagé courir demander ordre roi; Pierre devenir homme distingué; roi lire lettre page; camarades porter Gustave maison). Il était naturel que (vous rester maison; Pierre être triste). Pierre riait quoique (être triste mort maman). Pierre ne voulut point de pain quoique (avoir faim). Le docteur voulut que (Lisette se dépêcher sortir). Le docteur dit à Lisette de sortir pour qu'il (pouvoir parler à Pierre).

42.

Le voyage du petit Pierre commença par une belle matinée ensoleillée. Le docteur l'installa, lui dit que sa place était payée jusqu'à Nantes, et lui donna une tape sur la joue en guise d'adieu. „Lorsque tu seras installé chez ton oncle, tu m'écriras un petit mot. Allons, adieu!“ Installé chez son oncle ...! Cette idée trottait dans la tête du gamin; il cherchait à se figurer ce que serait cet oncle. S'il pouvait seulement ressembler au docteur! Et, tout d'un coup, il se dit que ce serait fort agréable d'avoir, comme parent, un monsieur qui ne porterait pas une blouse, et, à cette seule pensée, Pierre se sentit grandi. L'intérêt de ce voyage sur le grand fleuve lui fit oublier bientôt ses nouvelles idées de grandeur. C'était la première fois que l'enfant quittait la terre ferme. La tête lui tournait un peu. Mais il se fit assez vite au mouvement, et il ouvrait ses yeux tout grands pour mieux voir l'eau et les rives, assez lointaines à cet endroit, de la Loire. Il commen-

çait donc son voyage: il était tout fier de ne pas avoir peur le moins du monde. Il est vrai que, blotti dans un coin du bateau, son argent dans la poche et un bon déjeuner de viande froide dans son paquet, il n'y avait pas grand courage à montrer pour faire le brave! Pierre ne se lassait pas de regarder les rives basses, un peu moins éloignées maintenant, dont la verdure était si douce et si jolie. Pierre ne connaissait encore qu'un quartier pauvre de St-Nazaire, et la verdure le long de l'eau qui coulait lui semblait la plus belle chose du monde.

Questions. Dans quelle saison aime-t-on les places ensoleillées? A qui la mère donne-t-elle parfois une tape? Combien de joues avez-vous? Entre quelles parties de la tête se trouve la joue? En guise de quoi la planche traverse-t-elle le ruisseau? En guise de quoi est-ce qu'on donne une tape à une personne avec laquelle on est familière? Le médecin porte-t-il une blouse? Qui en porte une? Nommez des fleuves! Nommez des hommes qui se distinguent par leur grandeur! Qui n'est pas ferme sur ses pieds? Qui parle d'une voix ferme? Remuez vos bras! Qu'avez-vous fait en les remuant? Lequel de votre classe est toujours en mouvement? Qu'est-ce qui se met en mouvement quand un bateau à vapeur va partir? Nommez des lacs, des rivières, des ruisseaux qui ont de belles rives! Nommez des pays lointains! des montagnes lointaines! Les choses que vous voyez au lointain vous semblent-elles plus ou moins grandes qu'elles ne sont en vérité? Comment s'appelle l'endroit où une rivière se jette dans la mer? Contre qui l'enfant est-il blotti? le chat? Dans

quoi Pierre est-il blotti? Quel animal s'éloigne toujours du troupeau? De quelle ville Pierre s'éloignait-il en partant pour Nantes? Dans quelle saison la verdure des plantes est-elle très fraîche? Qu'est-ce qui, en été, rend la verdure fraîche? En quoi une ville est-elle divisée? Nommez un beau quartier de notre ville! Qu'est-ce qui se trouve le long des rues?

43.

Mais, quand il eut regardé pendant une grande heure ce spectacle, Pierre se mit à regarder un peu aussi autour de lui. Des paysans embarqués ici et là, avaient apporté des cages de volailles ou des légumes, pour les vendre à Nantes. Des paniers pleins de poissons couvraient le pont. On causait beaucoup, on riait, on faisait de grosses plaisanteries, et personne ne prenait garde au petit voyageur blotti dans son coin, un paquet à côté de lui. Et cela chagrina le petit voyageur, à la fin; on n'aime pas à se sentir tout seul dans une foule. Ah, pensait-il en lui-même, si seulement ces gens-là savaient que je m'en vais tout seul à travers le monde, à la recherche d'un oncle qui habite Paris et qui est avocat ..., ils feraient attention à moi, bien sûr! Pierre ne savait pas au juste ce que c'était qu'un avocat. Seulement, chez le docteur il avait entendu dire que les avocats portaient une robe. C'était quelque chose d'être le neveu d'un tel homme. Les rêves de grandeur étant revenus à cette petite tête, Pierre se leva, et, son paquet à la main, se promena comme les autres, la tête haute et le regard fier. On ne fit, du reste, pas plus d'attention à lui que lorsqu'il était

dans son coin. Bientôt il se trouva assez près du pont des premières, où, sous la tente bien tendue, des voyageurs et des voyageuses étaient assis, bien à l'aise. Ils semblaient causer et rire moins que les paysans. Ni les uns ni les autres ne semblaient admirer les jolies rives vertes. Bien sûr, pensa Pierre, si mon oncle, l'avocat, voyageait sur la Loire, il serait au premières! Alors Pierre s'étonna que sa maman ne lui eût jamais parlé de cet oncle de Paris. Cette pensée ramena l'enfant à sa pauvre maman, si douce, si patiente, toujours penchée sur son travail qui était si mal payé qu'on ne mangeait pas toujours à sa faim, dans la mansarde. Elle était morte d'épuisement et de fatigue — le docteur l'avait bien dit.

Questions. Où se montre un magnifique spectacle à nos yeux? Quand le soleil offre-t-il un beau spectacle? Qui tient de la volaille? Quelle fille, sur un de nos quatre tableaux, donne à manger à la volaille? Donnez un mot pour „parler familièrement"! Avec qui causez-vous? Lequel de vous fait parfois une plaisanterie? Pourquoi fait-on des plaisanteries? Qu'est-ce qui chagrina le petit Pierre? Lisette? Quel mois est à la fin de l'année? Qu'est-ce qui met fin au plaisir de la récréation? Faites-vous aujourd'hui attention à l'école? A quoi un bon enfant fait-il attention? un bon élève? Quand faites-vous des rêves? Qui avait des rêves de grandeur? Quel regard ces rêves de grandeur donnaient-ils à Pierre? Qui promène un regard sévère sur les bancs des élèves? Où promenez-vous des regards autour de vous? Où Pierre était-il à son aise? Quand n'êtes-vous pas à votre aise dans une leçon? Par quoi Fré-

déric le Grand mit-il à l'aise son page? Qui ramène les troupeaux du pâturage? A quoi le médecin ramène-t-il souvent les malades? Quels oiseaux ramènent le printemps? Qui était patient? Vos maîtres sont-ils toujours patients? Sur quoi les élèves sont-ils souvent penchés? Quand les paysans sont-ils penchés? Quand sentez-vous la fatigue? De quoi la mère de Pierre était-elle morte?

44.

Enfin, comme il devait bien être onze heures, Pierre, trouvant son coin inoccupé, s'y installa de nouveau et fit honneur à son déjeuner. Puis, il sortit son argent de sa poche et se mit à le compter. Jamais il n'avait eu une telle somme en mains: il était tout fier. Le petit homme n'avait pas passé aussi inaperçu qu'il le croyait. Deux individus qui jouaient aux cartes sur un tonneau vide, suivaient ses mouvements. Lorsque Pierre compta son argent, les deux joueurs se lancèrent un regard. Alors, comme si la partie était finie, ils se dirigèrent, sans se hâter, du côté de l'enfant, et se mirent à fumer des pipes qui sentaient mauvais, et à causer, tout en crachant dans l'eau. La fumée fit tousser Pierre. „Ah, tu n'aimes donc pas le tabac, mon petit voyageur? Tu verras comme tu trouveras ça bon plus tard!“ „Oh, la fumée ne me gêne pas, messieurs,“ dit Pierre très poliment. Il était heureux qu'on fît un peu attention à lui. „Tu vas à Nantes pour y rester que tu as ton paquet à côté de toi?“ „Je vais bien plus loin,“ dit Pierre, „je vais à Paris.“ „Et on te laisse aller comme ça tout seul?“ „Maman est morte....“ et la voix de l'enfant trembla...,

„et je vais rejoindre mon oncle à Paris. Il est avocat et“ — ajouta Pierre avec importance — „il porte une robe.“ „Ah! bah ... Mais tu dois être de la haute, alors?“ „Plaît-il?“ fit Pierre qui ne comprenait pas. „Tiens! comme ça se trouve.“ dit le second qui n'avait pas encore parlé, „nous allons à Paris aussi. Seulement, nous qui ne sommes pas de la haute, nous prenons des troisièmes.“ „Ah! mais, et moi aussi,“ répondit Pierre, „je n'ai pas assez d'argent pour aller en première classe, ou même en seconde ... Est-ce que la gare est loin du port?“ „C'est un peu difficile à trouver. Il faut prendre une rue, puis une autre, aller à droite, à gauche, mais puisque nous y allons, tu nous accompagneras: nous te prendrons ton billet avec les nôtres.“ „Ah! messieurs, que vous êtes bons! Depuis que ma pauvre maman est tombée malade, je n'ai trouvé que des gens qui m'ont toujours aidé.“ La reconnaissance de Pierre était si naïve que l'un des hommes fut sur le point de dire quelque chose. Mais l'autre lui marcha sur le pied. Et bientôt les deux voyageurs eurent repris leur partie de cartes. Lorsqu'on approcha de Nantes, il y eut un grand remue-ménage. Pierre se sentit un peu effrayé de ce bruit, et, tenant son paquet bien à la main, il ne perdit pas de vue ses nouveaux amis.

Questions. Qu'est-ce qui peut être inoccupé? Où vous dirigez-vous à huit heures moins un quart, le matin? Comment s'appelle le monsieur qui dirige la maison d'éducation de notre ville? Quelle fille se hâta de goûter la soupe? Qu'est-ce que les deux singes se hâtèrent de manger? Qui se hâta de grimper sur un arbre? Sur un des quatre

tableaux il y a un monsieur qui fume, lequel? Fume-t-il une pipe? un cigare? Est-il agréable quand une chambre fume? Qui tousse? Qui Lisette alla-t-elle rejoindre, lorsque le docteur fut parti? Vis-à-vis de qui Pierre voulait-il paraître plus grand qu'il n'était? Qu'est-ce qu'il leur dit? Comment disait-il cela? Pour qui est-il d'une grande importance d'avoir toujours de l'ouvrage? Qu'y a-t-il dans le port? Quelle ville en France a un beau port? Qui montre de la reconnaissance? Qui était sur le point de prendre l'écureuil? de réveiller le page? Où y a-t-il un remue-ménage? De quoi les deux chasseurs étaient-ils effrayés? Qui fait du bruit? Qu'est-ce qui fait du bruit?

45.

La ville, étalée le long du fleuve, apparut enfin. C'était bien plus beau que St-Nazaire, et déjà Pierre se sentait un peu moins loin de Paris qu'auparavant. Enfin, le bateau s'arrêta tout près du quai; on jeta une passerelle et les voyageurs sortirent deux à deux. Pierre se glissa derrière les deux joueurs de cartes. Quelle chance d'avoir trouvé tout de suite des protecteurs qui voulaient bien se charger de lui. On quitta bientôt la grande rue, et la gare devait, en effet, être bien loin, car les deux „protecteurs“ promenèrent l'enfant à travers beaucoup de petites rues. Enfin, on arriva à une promenade plantée de grands arbres, et où se trouvaient des bancs. Un des hommes dit: „Toi, reste avec le camarade. La gare est tout à côté; je m'en vais prendre nos billets pour le prochain train. Et, s'il ne part pas encore, je rapporterai de quoi manger. La faim commence

à se faire sentir." Pierre ne comprenait pas bien pourquoi ils n'allaient pas tous les trois à la gare, puisqu'elle était à côté. Mais il ne dit rien et s'assit tranquillement auprès de l'autre homme. Il y avait des promeneurs sous les arbres; des mamans qui tenaient leurs enfants par la main; d'autres enfants encore qui jouaient dans le sable sous la surveillance de leurs bonnes. Cela intéressait Pierre qui, de cette façon, ne trouvait pas le temps long. Du reste, celui qui était allé à la recherche des billets revint bientôt. Il avait l'air fort fâché et cria de loin: „Il y a bien un train qui part ce soir, mais c'est un train pour les gens riches — pas de troisièmes. Il faut que nous attendions celui de demain matin." Pierre avait envie de pleurer. Qu'allait-il faire dans une ville qu'il ne connaissait pas? Où passerait-il la nuit? Il se dit bien que le moment était venu de montrer le courage et l'énergie dont le docteur avait parlé. Mais le premier moment fut dur, et sa lèvre inférieure se mit à trembler. „Ne pleure pas, petit! Tu resteras avec nous, et nous partirons ensemble demain, à la première heure." „Merci, messieurs .... mais j'aurais bien voulu partir ce soir." „Prenez un billet de première alors, mon prince!" fit le second.

Questions. Quand le soleil apparaît-il à l'horizon? Le long de quoi se trouve le quai? Où est-ce qu'on jette une passerelle? Qui passe la passerelle? Qu'est-ce que celui qui prend soin des intérêts d'une personne? Où le train arrive-t-il? Où sont les personnes qui attendent un train? Que font les voyageurs quand le train s'arrête? Qu'est-ce qui annonce que le train va partir?

Prenez-vous le train ou la diligence pour aller à Zurich? Que faut-il faire avant de partir? Où est-ce qu'on prend les billets? Prenez-vous la première, la seconde ou la troisième classe? Qu'est-ce qui nous dit d'aimer notre prochain? Irez-vous encore à l'école l'année prochaine? Celui qui va et vient est-il tranquille? Où vous faut-il être tranquille? Où y a-t-il du sable? Qui est chargé de la surveillance des enfants? Qu'est-ce qui intéressait Pierre? Lisette? les deux protecteurs? Qui a des lèvres? Êtes-vous dans une classe inférieure ou supérieure? Quelle partie des hautes montagnes sont toujours couvertes de neige?

46.

A cette moquerie, notre héros se mit à pleurer tout à fait. „Laisse-le, toi, veux-tu? Allons faire un tour au jardin botanique; puis nous trouverons un coin où faire dînette ensemble, comme de bons amis.“ Pierre qui avait très honte de sa faiblesse, sécha bien vite ses larmes. Tenant son ami par la main, il prit bientôt plaisir à tout ce qu'il voyait. Le jardin botanique lui semblait le plus bel endroit du monde. Il s'y trouvait de grandes allées bien entretenues, avec des bancs où l'on pouvait s'asseoir; des pelouses très vertes et çà et là des fleurs qui envoyaient au loin leur parfum. Pierre fut tout à fait gai, lorsque ses deux compagnons, ayant acheté un pain, de la charcuterie et deux bouteilles de vin, trouvèrent un endroit un peu en dehors de la ville, où l'on s'installa pour faire dînette, comme ils disaient. On avait marché beaucoup pour arriver jusque là: c'était tout à fait à la campagne. On dînait en plein

air; et l'un des hommes, qui avait découvert à côté une grange, disait qu'on dormirait sur des tas de foin bien mieux que dans un lit, et qu'au moins il n'y aurait pas de note à payer. Pierre était tout content qu'il ne lui faudrait pas dépenser son argent. La promenade de l'après-midi lui avait donné grand' faim, grand' soif aussi, et les hommes l'encourageaient à boire beaucoup. Mais il n'y avait pas d'eau; ils disaient que l'eau n'était faite que pour les canards et le vin pour les hommes. Pierre, pour montrer qu'il était bien un homme, but plus que de raison. Bientôt, il parla sans cesse, ne sachant pas ce qu'il disait; la tête lui tournait. Il eut cependant conscience qu'on le menait à la grange voisine, et que le foin faisait un très bon lit. Enfin il oublia ses aventures et bientôt il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait joyeusement. Un nouveau jour d'été, tout radieux, s'était levé pour réjouir la terre. Pierre se leva sur son coude et chercha à se rappeler où il se trouvait, et comment il avait dormi sur le foin.

Questions. Nommez les héros dont on a parlé dans les leçons d'histoire! Par quoi les héros se distinguent-ils? Qu'est-ce qui entraînait parfois la mère de Pierre à la moquerie? Où les deux chasseurs sont-ils allés ensemble? Comment s'appelle l'ensemble des oiseaux d'un paysan? Qui a des faiblesses? Quelle faiblesse avez-vous? Quels jardins sont bien entretenus? Les rues de notre ville sont-elles bien entretenues? Avec qui aimez-vous à vous entretenir? Que veut dire „s'entretenir familièrement"? Comment s'appelle une place couverte d'une herbe courte, épaisse et douce?

Derrière quoi le boucher étale-t-il sa charcuterie? Quelle partie du monde Christophe Colomb a-t-il découverte? Où y a-t-il des tas de papiers? des tas de gerbes? des tas de neige? Qui met les gerbes en tas? Qu'est-ce qu'on dépense? Qu'est-ce que la voix de la conscience éveille quelquefois en nous? Qu'est-ce que le petit George avait sur la conscience? Qui était sans conscience? Qui avait de la conscience? De quoi le coude est-il une partie? Où le Rhin fait-il un coude?

47.

L'enfant bientôt se rappela tous les événements de la veille, chercha des yeux ses deux protecteurs, mais il ne les vit pas. Doucement Pierre les appela, mais aucune réponse ne vint; il était tout seul. Il commença à trembler, ayant peur, il ne savait pas de quoi. Enfin il s'élança hors de la grange et appela plus fort. Il reconnut l'endroit où il avait dîné avec les hommes, la veille; les deux bouteilles vides étaient à terre, ainsi qu'un papier gras qui avait enveloppé la charcuterie; mais c'était tout. Pierre se trouvait dans un champ désert. Il se secoua, fit tomber les brins de ses cheveux et de ses vêtements, et se hâta de rejoindre la route. Là il chercha de nouveau ses amis. Décidément ils l'avaient abandonné; l'enfant en eut le cœur gros. Comment trouverait-il la gare? De quel côté tourner? Il ne voyait personne à qui demander son chemin. Apercevant un peu plus loin une fontaine, il courut pour se laver; après cela, il prendrait un parti. En ôtant ses vêtements, il trouva la poche de sa jaquette bien légère; il y plongea la main; la

poche était vide. Alors, enfin, Pierre comprit que ses deux protecteurs étaient deux voleurs. Comment maintenant irait-il jusqu'à Paris, à la recherche de son oncle, l'avocat?

Questions. Qui fait des questions? Qui donne des réponses? Quels animaux reconnaissent leur maître? Comment est celui qui reconnaît ce qu'on lui a fait de bien? Qu'est-ce qu'il montre? Quand vous enveloppez-vous d'un châle? Qu'est-ce qui peut être gras? Comment s'appelle une contrée sans habitants? Qu'est-ce qu'il est permis aux catholiques de manger les jours gras? Aimez-vous le fromage gras? Quand voyez-vous souvent des oiseaux portant des brins de paille dans leurs becs? Les enfants reconnaissants abandonnent-ils leurs parents dans leur misère? Quels malades le médecin abandonne-t-il? Quand le cœur d'un homme cesse-t-il de battre? Quand Pierre avait-il le cœur gros? Qu'est-ce qui a touché le cœur de Frédéric le Grand? Qu'est-ce que vous apprenez par cœur? Qui étaient des hommes sans cœur? Qui avait bon cœur? Qui avait un mauvais cœur?

Répétition de mots et de phrases.

a) Citez des termes opposés aux termes suivants: s'approcher, le commencement, le silence, supérieur, dedans, couvrir, maigre, peuplé, sentir bon, dîner hors de la maison.

b) Citez des synonymes de: s'imaginer, la rivière, la place, s'entretenir familièrement, se baisser,

la fatigue, se dépêcher, faire peur, paraître, la domestique, quitter, voir.

c) Dérivez des mots de: Le soleil, grand, la rive, loin, le rêve, le chagrin, chercher, le regard, tendre, le voyage, mener, la fatigue, trouver, reconnaître, passer, jouer, la plante, le train, veiller, se moquer, héros, se lever, répondre.

d) De quoi la joue est-elle une partie? le quartier? le port? la lèvre? le coude? le cœur?

e) Qu'est-ce que la blouse? la jaquette? la joue? la tape? la volaille? le port? la passerelle? un protecteur?

f) Rendez autrement les phrases suivantes: Il allait partir. Le vieux Leroux est très malade. La voix du père de Pierre était très douce. Il était sur le point de mourir de faim. A la fin on l'oubliera. On ne mangeait pas toujours assez dans la mansarde. Il se réjouissait de tout. Devenir malade. Cet avocat commence à attirer l'attention sur lui. Devenir riche. Pierre avait toujours ses regards fixés sur ses amis. Je rapporterai quelque chose à manger. Que devait-il faire? Dîner. Dîner hors de la maison. Peut-être qu'il a trouvé un peu d'ouvrage pour moi.

g) Répondez aux questions suivantes: Qu'est-ce que Pierre fit tomber de ses cheveux et de ses vêtements? Qu'est-ce qui fit tousser Pierre? A quoi Pierre, étant sur le navire, se fit-il vite? Comment Lisette trouvait-elle Pierre après le départ du docteur? Qu'est-ce que Pierre sortit de sa poche? Quand sortez-vous les fleurs et les plantes vertes? De quel côté

les deux joueurs se dirigèrent-ils? Comment ouvrez-vous vos yeux quand quelque chose vous intéresse et vous étonne? Où plongent les canards? Où Pierre plongea-t-il sa main? Comment les voyageurs sortent-ils du navire? Combien Pierre but-il avec les joueurs? Qu'est-ce qui se leva radieux? A quoi prenez-vous plaisir?

Thème. Citez:

a) l'imparfait de croire:

b) le passé défini de: apparaître, boire, reconnaître;

c) le futur de: voir, aller.

d) le participe passé de: mourir, venir, apercevoir, s'entretenir.

Imparfait et conditionnel.

Exemples. Le docteur dit à Pierre que sa place était payée jusqu'à Nantes. Pierre ne savait pas au juste ce que c'était qu'un avocat; il avait entendu dire que les avocats portaient une robe. Il se dit que le moment était venu. Lisette voulut savoir ce que le docteur dirait à Pierre. Il pensait que sa maman ne pourrait plus travailler pour lui. Ta mère se persuadait que tu trouverais moyen de payer la dette de ton père, que tu lui ferais honneur, que tu deviendrais un homme distingué. L'un des protecteurs disait qu'on dormirait sur des tas de foin mieux que dans un lit.

Il était content de penser qu'il ne lui faudrait pas dépenser de son argent.

Thème. Complétez les phrases suivantes: Pierre croyait que (sa mère pas être morte; docteur lui avoir trouver de l'ouvrage; pouvoir demander son chemin; pas perdre la tête dans la foule; protecteurs le mener à la gare; l'un des protecteurs prendre le billet). Lisette croyait que (bon Dieu pleurer avec Pierre; larmes pas devoir aller avec le chocolat; poupée faire plaisir à Pierre; Pierre aller Paris; envie de manger venir à Pierre). Pierre savait que maman plus prendre soin de lui; docteur dire vérité). Lisette dit à Pierre que le docteur (être avec le vieux Leroux; vouloir lui parler). Lisette voyait que la faim (travailler Pierre); elle savait que Pierre (chocolat trouver bon; lui raconter tout; docteur être très bon au fond). L'un des protecteurs disait (aller gare; voir quand prochain train partir; prendre billets); il revint dire que (train qui partir pas avoir de troisièmes; partir le lendemain; dîner en plein air; coucher grange). Pierre pensa qu'il (n'avoir plus de larmes; ne pouvoir plus pleurer).

Thème. Complétez les phrases suivantes: Je m'étonne que (vous me connaître; vous partir déjà; cela sentir bon; vous pas recevoir des visites; tu pas plaindre malheureux). Je suis content que (vous dire vérité; nous arriver pas trop tard; tu venir avec moi, pas pleuvoir; vous me tenir compagnie). Pierre s'étonna que (pas voir ses amis; protecteurs pas être là; personne faire attention

à lui; pas tous les trois aller à la gare; rire revenant d'un enterrement). Pierre était heureux que (Lisette donner poupée; voisins dire cordialement adieu; docteur emmener avec lui; docteur venir avec lui au bateau; pouvoir partir avec le bateau; la ville de Nantes apparaître).

48.

Pour le moment, Pierre ne se sentit nullement héroïque. De plus en plus, son grand courage s'en allait. Il tremblait si fort qu'il dut s'asseoir. Enfin Pierre chercha à réfléchir. Qu'allait-il faire? S'il avait eu l'adresse de son oncle, il aurait pu lui écrire et lui raconter son aventure. Mais une lettre envoyée à M. Delsart, Paris, n'avait peut-être pas grand' chance d'arriver à son adresse. Puis, comment attendre la réponse? Où l'attendre? Ecrire au docteur?... Ah, non! Il aurait trop honte, après avoir été si brave en paroles, de l'être si peu en action. Donc, il fallait que Pierre se tirât d'affaire tout seul et qu'il se rendît à Paris sans argent. La chose n'était pas facile. Pierre fit sa prière avec plus de ferveur que d'ordinaire. Il retrouva dans son paquet un bout de pain de la veille; il était un peu sec, mais avec de l'eau bien fraîche, cela passa tout de même. En refaisant son paquet, la poupée en porcelaine, grande comme un doigt d'enfant, tomba à terre. Pierre la ramassa, et il lui semblait alors que sa petite amie Lisette lui disait bonjour. Il mit la poupée dans sa poche à la place de l'argent volé; elle lui tiendrait au moins un peu compagnie, la poupée de Lisette. Il n'y avait qu'une chose à

faire. Aller à pied jusqu'à Paris. Cela prendrait beaucoup de temps, mais quand on est bon marcheur, on arrive tout de même. Seulement comment mangerait-il, et où coucherait-il? Alors, tout d'un coup, Pierre se rappela les pièces blanches que la femme du docteur avait cousues dans la doublure de sa jaquette. Il tâta bien celles-ci. Les pièces y étaient bien — heureusement les voleurs ne les avaient pas découvertes! Pierre se dirigea vers le fleuve qu'il apercevait à une petite distance, et regarda couler l'eau. Il avait des idées assez vagues sur la géographie, mais il savait du moins qu'en remontant le courant, il s'éloignerait de Nantes. C'est alors qu'il regretta de n'avoir pas mieux étudié la carte du docteur. S'il avait appris par cœur toutes les villes par où l'on devait passer pour arriver à Paris, il serait plus à même de demander son chemin. Pour le moment, son meilleur guide serait sûrement la grande rivière. Et, au milieu de son chagrin, en marchant d'un pas ferme, il regardait voler les oiseaux, et leur disait: „Je suis libre comme vous, comme vous je vais à l'aventure, comme vous je trouve l'air bien pur, le soleil bien beau et la rivière bien joyeuse! ...“ C'est à dire que Pierre qui n'était qu'un petit garçon, ne disait pas cela au juste, mais il le sentait vaguement, et marchait la tête haute.

Questions. Qui croyez-vous sur parole? Qui explique la parole de Dieu? Connaissez-vous une belle parole d'un homme? une belle action? Qui a fait une méchante action? Nommez une maison d'affaires de notre ville! un homme d'affaires? Qu'est-ce qu'on fait avec ferveur? Lequel de vous

est bon marcheur? bon nageur? bon chanteur? bon plongeur? Vous rappelez-vous la première leçon de français? le premier jour d'école? Qui rappelle les malades à la santé? Quel désir de sa maman Pierre se rappelait-il souvent? Qui tâte le pouls à un malade? Sur quoi avez-vous des idées vagues? Le soleil remonte-t-il quand le jour commence à croître ou à diminuer? Quand remontez-vous à votre chambre à coucher? Qui regrette de ne pas avoir toujours bien travaillé dans la première classe? Qu'est-ce que vous ne regrettez pas? Qui regretterez-vous quand vous serez loin de notre ville? Qu'est-ce que votre maître regrette? Qui vous fait étudier? Qu'est-ce que vous étudiez dans cette école? Etudiez-vous toujours bien vos leçons? Lequel de vous étudie le piano? Qu'est-ce que le guide montre au voyageur? Qui jusqu'ici était notre meilleur guide? Nommez des maisons qui sont au milieu de notre ville! des villes qui ne sont pas au milieu de la France, de la Suisse! Au milieu de quoi les enfants sont-ils le plus heureux? Qu'est-ce qu'on fait en mettant un pied devant l'autre pour marcher? Quand allez-vous à grands pas à l'école? Quel âge les enfants ont-ils quand ils font les premiers pas? Que veut dire: Il n'y a que le premier pas qui coûte! Quels oiseaux ne sont pas libres? Quelles villes étaient, dans le temps, des villes libres?

49.

Il alla ainsi pendant trois bonnes heures sans s'arrêter. Puis, il fut moins fier; il était fatigué et il avait faim. Le soleil chauffait fort, et notre voyageur, voyant quelques beaux arbres à une

cinquantaine de pas de la route, s'installa à l'ombre, et, bientôt, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, une grande heure plus tard, il avait encore bien plus faim. Il fit glisser une des pièces blanches hors de la doublure de sa jaquette. Puis, avec une aiguille enfilée qu'il avait prise dans le panier de sa pauvre maman, notre petit héros fit quelques points pour refermer de nouveau la doublure. Cette aiguille que sa maman avait tenue entre ses doigts, ramena les pensées de l'enfant vers ce jour si triste, où, orphelin, il avait suivi le cercueil de la pauvre maman. Quand il se rappela qu'il n'y avait de cela que deux jours, il ne put y croire. „Ah! maman, tu verras: je ferai si bien que tu seras contente de moi. Je te promets d'être très courageux; je te promets de ne pas avoir peur!" Ensuite il reprit son chemin, et, trouvant un village à peu de distance, il acheta du pain. Il s'assit sur une grande pierre à l'entrée du village, et mangea d'un tel appétit que le pain lui parut très bon. Et, tout en dînant ainsi il regardait jouer des gamins. C'était un gentil village, tout contre la rive. Un peu plus loin se trouvaient quelques belles fermes, ombragées de grands arbres. Ah, s'il n'avait pas eu un oncle à Paris, Pierre n'aurait pas demandé mieux que de rester toujours dans un tel village, travailler aux champs, soigner les bêtes. Seulement, il avait un but dans sa vie. Il lui fallait aller trouver cet oncle inconnu, parce que la mère l'avait désiré. Tout en pensant à ces choses, il regardait jouer les gamins, et, bientôt, il fourra le reste de son pain dans son paquet, et, se jetant dans la partie, il s'écria: „Mais ce n'est pas comme ça qu'on joue aux billes! Tiens, vois plutôt ..." Les autres

le regardaient faire, et, comme Pierre jouait très bien aux billes, tout le monde voulait être de son côté! La partie fut des plus animées. Pierre, après tout, n'était qu'un enfant; et les enfants aiment tous à jouer. Il y mettait une telle passion qu'il oublia son oncle, son voyage, il ne pensait plus qu'aux billes. Puis, il organisa un jeu de saute-mouton. D'autres enfants étaient arrivés; tous les petits du village s'attroupaient autour du nouveau-venu qui savait si bien jouer. Pierre était tout heureux. On appela les enfants. Les mamans, sur le seuil de la porte, tenant les tout petits sur les bras, criaient aux autres: „Ohé, Mathurin, Jacques, Pierrot, Madelon, vous n'avez donc pas faim? La soupe se refroidit.“ Cela rappela au petit orphelin que personne n'était là pour avoir soin de lui, et, tristement, il alla reprendre son paquet. Le plus grand des garçons pourtant n'était pas encore parti; il regardait le joueur de billes: „Et toi, où vas-tu manger la soupe?“ „Il n'y a pas de soupe pour moi,“ répondit Pierre, „j'ai encore du pain que je mangerai un peu plus tard, pour ne pas avoir trop faim la nuit.“ „Et où coucheras-tu?“ „Ah, je n'en sais rien. Je voyage. Je vais à Paris.“ „A Paris? ...“ „Oui, à Paris. Je devais aller en chemin de fer, mais on m'a volé mon argent. Aussi, je vais à pied.“ Cette chose sembla si extraordinaire au petit paysan qu'il ouvrit de grands yeux, ne dit rien, mais s'en alla vite. Pierre se mit en route assez tristement. Il n'avait pas fait vingt pas que l'enfant le rattrapait et le faisait retourner. „Tu mangeras la soupe avec nous. Maman le veut bien. Elle dit qu'elle n'aime pas les vagabonds, mais tu n'es pas un vagabond, n'est-ce pas? Viens donc. Nous jouerons encore

aux billes avant de nous coucher; je te ferai une place dans mon lit. Mais viens donc." Et Pierre se trouva bientôt dans une cuisine de ferme, où il y avait beaucoup de monde. La soupe aux choux sentait bon. Alors il lui fallait raconter son histoire. Et il avait un petit air si honnête et si naïf qu'on le crut sur parole, même la fermière qui n'aimait pas les vagabonds. Le lendemain, après une bonne nuit, elle lui fourra dans son paquet un pain et un peu de viande afin qu'il n'eût pas, ce jour-là du moins, à dépenser ses pauvres sous. Plus tard, tout ce commencement de voyage parut à l'enfant une vraie partie de plaisir. Il faisait connaissance avec le fleuve; il était surtout content lorsque la grande route le ramenait tout près du bord. Il s'arrêtait parfois pour baigner ses pieds, gonflés par la marche, et le murmure de l'eau semblait plaindre le pauvre voyageur.

Questions. Qu'est-ce qui chauffe la terre? Quand les salles d'école sont-elles chauffées? Qui les chauffe? Avec quoi est-ce qu'on fait des points? Que faut-il faire avant de pouvoir coudre? Dans quoi, en enfilant, passe-t-on le fil? Qui soigne les enfants? Soignez-vous toujours vos livres? Nommez des bêtes! une bête à laine! une bête à poil! Qui est parfois l'objet de vos moqueries? Quel était le but de Pierre? Qu'est-ce que la bille? Qui aime à jouer aux billes? Qui jouait aux cartes? Qui joue au billard? du piano? Qu'est-ce que Pierre aimait à la passion? De qui la musique est-elle la passion? l'histoire? le chant? Qui organise des parties de plaisir? des parties de jeu? Aimez-vous la viande de mouton? Quelle famille

était honnête? Qui n'était pas honnête? Qu'est-ce qui gonfle les rivières? Quand votre cœur se gonfle-t-il de joie?

50.

Marcher, toujours marcher, des jours et des nuits, par le soleil, par la pluie aussi, cela devenait à la fin autre chose qu'une partie de plaisir! Au bout d'une semaine, le temps se gâta tout à fait, et trouver la nuit quelque étable abandonnée, n'était pas toujours facile. Alors il fallait s'arrêter dans une auberge de village. Aussi, les pauvres sous diminuaient, diminuaient toujours. Et l'enfant se demandait comment il ferait pour ne pas mourir tout à fait de faim. Il lui faudrait peut-être mendier le long de la route. Et, à cette pensée, le rouge lui montait au front. Cependant, jamais il ne se désespéra. Tous les matins, sa prière faite, il se mettait en route. Il traversa des villages et des villes, mais il ne s'arrêtait guère que dans les petits villages. Dans les villes, on le regardait de travers comme si être pauvre et voyager à pied, un paquet à la main, était un crime. Si on allait le prendre, le mettre en prison comme un vagabond! Et le pauvre petit hâtait le pas, se dépêchait de quitter les rues de la ville, et ne se sentait en sûreté qu'en pleine campagne. La faim et la fatigue finissaient par brouiller ses idées. Il lui semblait que la vie à St-Nazaire avec sa pauvre maman était chose arrivée il y a longtemps; il n'avait plus qu'un vague souvenir du docteur Dubois et de ses quatre enfants; il se rappelait à peine la petite station au village où il avait joué aux billes. Une chose cependant restait dans sa mémoire. Il lui fallait arriver

jusqu'à Paris, il fallait, par sa bonne conduite, faire oublier à son oncle la faute de son pauvre papa. Son père avait trop aimé le plaisir; lui tâcherait surtout d'aimer le travail. Il était bien loin maintenant, le pauvre Pierrot, des idées de grandeur qui avaient été la cause de ses malheurs. S'il s'était tenu tranquillement dans son coin de bateau, s'il n'avait pas étalé son argent, s'il n'avait pas senti le besoin de parler de son oncle l'avocat qui portait une robe, est-ce que les deux voleurs auraient fait attention à lui? Il serait maintenant à Paris, et toutes ses misères étaient finies! Après la période des pluies vint une période de grandes chaleurs. Pierre dormait sous un arbre pendant le milieu du jour, et marchait très tard dans la soirée. Sa peur d'enfant dans le „noir", comme il disait, le reprenait de temps en temps, le faisait trembler, lorsqu'au clair de lune quelque ombre tombait sur le chemin. Mais comme, au fond, il avait honte de cette peur, il continuait tout de même. Un jour vint, cependant, où Pierre dépensa ses derniers sous pour acheter du pain. Il le mangea, et alors il ne lui resta rien. Il fut presque étonné de n'en être pas plus désespéré. Il était si las... si las! Il aurait au moins fait tout ce qui lui était possible pour obéir aux dernières volontés de sa maman. Et, si maintenant il tombait, épuisé et mourant de faim, eh bien! il n'y aurait pas de sa faute. Et il continua à marcher. Il faisait très chaud, et Pierre était fatigué à en mourir. La seule idée qui se formait dans le vague de sa pauvre intelligence, c'était l'idée du repos: — tomber, dormir, ne plus se réveiller.

Questions. Qui mendie? Qu'est-ce qu'ils demandent en mendiant? De quoi le front est-il une partie? Qui montre quelquefois un front sévère? Comment sont ceux qui vous regardent de travers? Les leçons où tout va de travers sont-elles agréables? Pour quels élèves l'école est-elle une vraie prison? Comment s'appelle la prison des oiseaux? Où Pierre ne se sentait-il pas en sûreté? Quelles pièces d'argent étaient en sûreté? De quoi le ciel se couvre-t-il, quand le temps va se brouiller? Qu'est-ce qui retient ce qu'on nous dit? Quel élève se distingue par sa bonne conduite? Quels élèves tâchent de contenter leur maître? Quelle était la cause du malheur de Pierre? Quelle salle est claire? L'eau des ruisseaux est-elle toujours claire? Quel vin n'est pas clair? Quand le ciel est-il clair? Lequel de vous a la voix claire? Où est la lune? Autour de quoi la lune tourne-t-elle? Quand fait-il clair de lune? Combien de fois, pendant l'année, avons-nous la pleine lune? combien de fois le dernier quartier? Dans quelle classe étiez-vous l'année dernière? Qui tâche de ne pas être le dernier de votre classe? Quelle était la dernière volonté de la mère de Pierre? Qui a la bonne volonté de vous bien élever? Quel animal a beaucoup d'intelligence? Celui qui est las qu'aime-t-il?

51.

Il quitta le bord de la rivière. Dans un pré il voyait des meules de foin; les meules dansaient, dansaient ... jamais il ne pourrait en atteindre une et la faire tenir en place. Cependant, l'enfant approcha; la meule voulut bien cesser un moment sa danse, et Pierre tomba sur le foin

sans connaissance, comme mort. On travaillait dans ce pré qui appartenait à un gros fermier, seulement on travaillait plus loin. Mais le fermier, qui s'appelait Pichon, et qui surveillait tout son monde, vint à passer auprès de la meule qui avait fort bien accueilli le pauvre petit voyageur. Elle lui faisait de l'ombre sous le soleil et sa bonne odeur aurait fait plaisir à Pierre, s'il avait été capable de la sentir. „Holà! camarade! On ne dort pas dans mon pré. Va-t'en! et plus vite que ça!“ Le fermier secoua l'enfant qui ne bougea pas. Alors il le souleva dans ses bras. Six mois auparavant, le fermier avait perdu un garçon de l'âge de Pierre, son aîné, et il lui semblait le tenir encore dans ses bras, car le petit corps était presque froid. Le fermier Pichon était un homme un peu dur: Mais aucune femme n'aurait porté un enfant avec plus de soin qu'il ne porta ce garçonnet qu'il ne connaissait nullement, mais qui lui rappelait son pauvre petit Jean. La ferme, une belle ferme basse, au milieu des arbres, n'était pas loin, et, arrivé au seuil, Pichon s'écria: „Eh! la maman, où es-tu donc? ... Tu m'as dit que, si, en fauchant, on attrapait un nid d'oiseaux, je devais apporter les petits; voici un grand oiseau tombé du nid, lui aussi.“ La fermière, étonnée, regarda la figure toute blanche, et dit: „Mais il est mort ... mort comme ...“ „Comme notre petit Jean, n'est-ce pas? Il lui ressemble, je crois bien. Mais non, Mariette, il n'est pas mort, le cœur bat.“ Et vite la fermière coucha l'enfant trouvé dans le lit du petit Jean, et, lui ouvrant de force les dents serrées, lui introduisit un peu de vin. Bientôt Pierre revint à lui et ouvrit de grands yeux. Il était dans un lit, et une femme, jeune

comme sa maman, le soignait. Si c'était un rêve, il aimait mieux ne pas se réveiller; et de nouveau, il ferma les yeux. Mais comme il ne dormait pas, il entendit la fermière aller et venir; des enfants curieux demandaient à leur mère ce qu'avait le petit garçon qui était si blanc! On le fit manger, mais très peu à la fois. Et enfin, il s'endormit profondément. Pierre ne se réveilla qu'au matin. Et il fut longtemps avant de comprendre ce qui lui était arrivé. Lorsque la fermière entra, Pierre la regarda en souriant: „J'ai presque cru hier que vous étiez maman.“ „Eh bien, mon petit homme, je vais faire comme aurait fait ta maman. D'abord, prends-moi cette soupe; puis, nous causerons. En effet, on causa. Pierre, une fois de plus, raconta son histoire, et, une fois de plus, on le crut sur parole. Quand il eut fini, il ajouta: „Et maintenant, je ne sais plus comment faire pour aller trouver mon oncle l'avocat.“ La Pichonne (c'était comme cela qu'on l'appelait parce qu'elle était la femme de Pichon) réfléchissait. „Ecoute, petit. Dès que nous t'aurons mis sur pied, tu pourrais très bien aider les hommes. Dis à Pichon: „je voudrais travailler chez vous,“ et il ne refusera pas. Il te payera comme les autres, ni plus, ni moins. Quand tu auras amassé une petite somme, on te mettra en chemin de fer, et tu iras trouver ton oncle. Ou bien, tu resteras à la ferme et nous ferons de toi un bon paysan.“

C'était la grande saison de travail aux champs, et Pierre fut bien aise de prouver qu'il n'était pas un des „inutiles“ que le fermier n'aimait pas. Il était souvent bien las, lorsque venait le soir. Mais il mangeait bien, il se fortifiait à vue d'œil, et tout le monde était content de lui. Il sem-

blait à notre pauvre petit homme, qui avait failli mourir de faim, qu'il était entré dans une sorte de paradis.

Questions. Avec quoi est-ce qu'on fait des meules? Qui de vous a déjà pris une leçon de danse? Le cœur de qui dansait de joie? Dans quelle histoire parle-t-on d'une personne qui a perdu connaissance? Qui surveille les petits enfants? l'entrée des élèves dans notre école? les travaux des élèves? Qu'est-ce qui a bien accueilli Pierre? Qui vous dit parfois: „Ne bougez pas!“ Où sont les dents? A quel âge l'enfant fait-il ses dents? Quel animal se distingue par la grandeur de ses dents? Où introduisez-vous ceux qui vont faire visite à vos parents? A quelle heure fait-il presque nuit au mois de décembre? Sur quelle place du bateau à vapeur est-ce qu'on ne cause presque pas? Pour quelle saison les abeilles amassent-elles des provisions? Les pauvres amassent-ils beaucoup? Par quelle action les deux joueurs prouvaient-ils qu'ils étaient des hommes sans cœur? Par quoi prouvez-vous que vous aimez vos parents? Qu'est-ce qui fortifie l'homme?

Répétition de mots et de phrases.

a) Synonymes: Le mot, malgré, apprendre, capable, l'animal, la poule, la paysanne, le jour suivant, fatigué, le tas, se remuer, montrer, devenir fort.

b) Dérivez des mots de: agir, faire, marcher, monter, courir, danser, commettre, le pas, surveiller, le troupeau, murmurer, sûr, la tâche, intelligent, épuiser.

c) Rendez autrement les phrases suivantes: Il faut beaucoup de temps pour faire cela. Il s'endormit bientôt. Il continua son chemin. Un village n'était pas loin de là. Son plus grand plaisir était de ... La partie fut très animée. Il partit à pied. Après une semaine. Il devint rouge. Il marchait plus vite. En plein air. De temps en temps il avait peur. Il était très fatigué. Pichon surveilla ses ouvriers. Ils recommencèrent à jouer aux cartes. Décidément, ils l'avaient abandonné.

Thème.

1. Citez:

a) l'indicatif présent de: promettre, aller, savoir, dormir;

b) l'imparfait de: recevoir, devoir, sentir, devenir, dormir, mourir, appartenir, sourire, venir;

c) le passé défini de: devoir, s'asseoir, croire, introduire, revenir;

d) le futur et conditionnel de: voir, aller, cueillir, tenir;

e) le participe passé de: coudre, découvrir, tenir, croire, remettre.

2. Ajoutez des verbes aux expressions adverbiales suivantes: De bon appétit, d'un pas ferme, de faim, vivement, avec ferveur, heureusement.

par cœur. à l'aventure. au juste. vaguement. bien fort. à l'aise. ensemble. loin. sans cesse.

52.

Le son d'une musique de danse. très gaie et très bruyante. remplissait les salons de M. et Mme Delsart. Dehors il faisait froid et triste. une tristesse de novembre; mais, au milieu des fleurs sous l'éclat des lustres déjà allumés. quoiqu'il fît encore jour, on ne pensait pas au ciel gris. On fêtait le dixième anniversaire de la naissance du petit Maurice Delsart. par une matinée costumée. Les mamans. assises le long des murs, causaient entre elles. Les petits êtres se tenaient assez gauchement. les garçons avec les garçons. les filles avec les filles. Ils étaient tous très heureux. au fond. de leurs jolis costumes. mais ils n'étaient guère à leur aise. Quelques-uns des plus grands dansaient au milieu du salon; et quelques bébés sautaient. aidés par des fillettes qui prenaient alors des airs maternels. Madame Delsart allait ici et là, un peu rouge de ses efforts. grondait les grands garçons qui ne voulaient pas danser, et qui restaient dans les coins, mettait en mouvement des couples qui bientôt s'arrêtaient. battait des mains, faisait de son mieux. „Mais ils n'ont pas l'air de s'amuser du tout. ces petits! Qu'est-ce qu'ils ont donc?“ Son mari qui passait à ce moment. lui dit en souriant: „Ce qu'ils ont? Ils sont gênés par les grandes personnes; et jouer à des jeux bruyants les amuserait bien plus que de danser. Allez toutes. mesdames. prendre une tasse

de thé au buffet, et, d'ici à dix minutes, vous serez assourdies par le bruit de ce petit monde-là.“ Les mamans qui ne s'amusaient pas trop non plus, ne demandaient pas mieux que de quitter leurs chaises; et bientôt le salon fut abandonné aux petits. „Viens ici, que je te bande les yeux, Maurice.“ Bientôt les enfants avaient oublié qu'ils étaient costumés, et jouaient au colin-maillard avec autant de passion que s'ils avaient porté leurs blouses du matin. Mme Delsart retourna au buffet. Son mari mit les petits en mouvement, puis il se disposa à aller fumer un cigare dans son bureau. Pour y arriver il fallut traverser l'antichambre, remplie de domestiques en livrée. M. Delsart entendant du bruit à la porte, se retourna. Il distingua une voix d'enfant au milieu des rires des domestiques. Il s'arrêta pour mieux entendre.

Questions. Qui est bruyant? Où étiez-vous quelquefois bruyants? Qu'est-ce qui est la cause de la tristesse? Qu'est-ce qui montre la tristesse d'une personne? Quand le soleil brille-t-il dans tout son éclat? Dans quelle saison l'éclat des fleurs est-il le plus grand? Où les lustres sont-ils suspendus? Qu'est-ce qu'ils éclairent? Quand est-ce qu'on les allume? Quelle personne de votre connaissance a la tête grise? Quels jours est-ce qu'on fête? Sur quel jour tombe l'anniversaire de votre naissance? Qui fait des efforts? Qui faisait des efforts pour arriver à son but? Qui forme un couple? De combien de personnes se compose un couple? Où y a-t-il des buffets? Qu'est-ce qui nous assourdit? Dans quel jeu est-ce qu'on bande les yeux à un joueur? Qui porte une livrée?

53.

„Je veux voir Monsieur Delsart. Il faut que je le voie. Je suis venu de St-Nazaire pour le voir; je vous dis que c'est mon oncle! ...“ La voix de l'enfant s'élevait perçante au milieu des domestiques. „Qu'est-ce que tout ce bruit?“ demanda M. Delsart. Le domestique de l'avocat s'avança: „Monsieur, le concierge a eu bien tort de laisser monter ce petit vagabond qui ...“ Le „petit vagabond“ qu'on avait fait descendre de force, remonta en courant. Il était tout pâle, et il avait peine à retenir ses larmes. „Monsieur, monsieur... vous m'écouterez au moins, vous! Il faut que je voie M. Delsart, il le faut, il le faut! Voilà des mois que je voyage; je viens de bien loin, rien que pour le voir — et voilà qu'on me jette à la porte, parce que je suis pauvre et mal vêtu.“ „Calme-toi, mon petit homme. Je suis M. Delsart; que me veux-tu?“ Pierre, car c'était lui, fut tellement saisi qu'au premier moment il resta sans parole. C'était donc là son oncle, l'avocat, qui demeurait dans une si belle maison, et qui recevait des enfants en vêtements d'or et d'argent. Comment trouverait-il le courage de lui parler? „Eh bien?“ reprit M. Delsart, non sans impatience. „Monsieur — je voudrais bien vous parler seul.“ Monsieur Delsart hésita un moment; mais les yeux de Pierre suppliaient si bien, qu'il céda. Sans un mot, il le fit passer dans son bureau et s'assit à une table chargée de papiers. Pierre se tint debout devant lui; le cœur lui battait très fort. „Je me nomme Pierre Delsart, Monsieur, et je suis le fils de votre frère, Maurice Delsart.“ M. Delsart se souleva à demi; puis, se remettant, il re-

garda longuement l'enfant qui faillit mourir de peur. Mais il rendit à son oncle regard pour regard: seulement son regard suppliait. „Qu'est-ce qui me prouve que tu es le fils de mon frère?" Pierre n'avait pas pensé à cela. Mais il dit courageusement: „Je vous le dis, monsieur. Et je n'ai jamais menti." Il avait un air si fier, ce petit homme en haillons, que l'avocat eut un demi-sourire en disant: „Je ne voudrais pas te froisser, mon enfant; mais c'est un peu par profession que je demande des preuves. J'avais un frère, il est vrai; mais voilà quinze ans que je n'ai reçu de ses nouvelles." Pierre avait envie de pleurer en pensant combien son papa avait été malheureux pendant ces années; et ce fut d'une voix tremblante qu'il dit: „Ah, monsieur, il n'y a pas longtemps que je sais pourquoi mon papa était toujours si triste! Maman n'avait jamais voulu me le dire; mais elle me l'a fait dire, après sa mort, par le docteur — un bien bon docteur, allez!... C'est par lui que je sais combien vous aviez à vous plaindre de lui, et, cependant, je crois que si vous l'aviez vu si triste, travaillant dur, mais ne gagnant presque rien, si vous l'aviez vu mourant.... je crois vraiment, mon oncle, que vous lui auriez pardonné. Et la seule idée de mon pauvre papa, c'était celle-ci: se faire pardonner. Moi, je suis encore bien petit, mais je crois pourtant qu'un jour j'arriverai à payer la dette de mon père. Maman, à son lit de mort, m'a chargé de cette tâche. Je ne sais pas comment cela se fera: j'arrive ici comme un mendiant, cela semble donc ridicule de vous dire: je veux me rendre utile, vous être bon à quelque chose. Mais, voyez-vous, mon oncle, je suis venu de St-Nazaire pour vous dire cela.

On m'a volé mon argent, à Nantes; et alors, comme je n'avais presque plus de sous, j'ai voyagé à pied, j'ai marché des semaines, je ne mangeais que du pain; quand je n'ai plus eu du pain, je suis tombé mourant. De braves gens m'ont accueilli, m'ont guéri; j'ai gagné chez eux de quoi faire le reste du voyage en chemin de fer. Ce matin j'ai trouvé votre adresse, et me voici. Me croyez-vous maintenant, mon oncle?"

Questions. Quelle voix est celle qui pénètre au loin? Qui a la voix perçante? Qui pousse des cris perçants? Qui s'avança vers le roi Frédéric? De quoi le concierge a-t-il la garde? En quoi le petit Pierre avait-il tort? la jeune fille qui jouait avec Minet? Qui est-ce qui calma le malade? Qui saisit le petit George par le bras? Gustave hésitait-il en voyant l'écureuil sur l'arbre? Qui suppliait de le bien accueillir? Qui suppliez-vous parfois? A quoi Pierre cédait-il en prenant le parti d'aller à Paris? Qu'est-ce que Lisette céda à Pierre? Devant quelle personne vous tenez-vous debout en lui parlant? Les riches sont-ils en haillons? Les enfants de qui sont parfois en haillons? Quelles personnes de notre histoire ont menti? Qui a toujours dit la vérité? Qu'est-ce qui a froissé Pierre sur le bateau à vapeur? Qui a la profession d'avocat? de maître? de médecin? de curé? de pasteur? Qui était joueur de profession? Donnez des preuves que Pierre était naïf! Quelle personne a fait preuve de courage? A qui le paysan bloqué dans sa ferme a-t-il donné de ses nouvelles? A qui dit-on: Donne-moi de tes nouvelles? A quelle personne est-ce qu'on aime à pardonner? A qui le roi Frédéric pardonnait-il sa faute? Qui

guérit souvent les malades? Qui a guéri Pierre de ses idées de grandeur?

54.

„Oh! mon brave petit Pierre, oui, je te crois, je te crois sans preuves, va! Et mon pauvre frère est mort...., et il t'avait donné mon nom. Ecoute, il y a beau temps que je lui ai pardonné, longtemps que je cherchais à découvrir ses traces, sans y réussir. Il avait pris au pied de la lettre ce que j'avais dit en colère. Vois-tu, mon enfant, la colère est une vilaine chose, elle fait du mal aux autres et se retourne souvent contre soi-même. Va! tes chagrins et tes souffrances vont prendre fin. Avant ton arrivée, je n'avais qu'un fils, — j'en ai deux maintenant.“ Et l'avocat prit l'enfant dans ses bras. A ce moment, la porte s'ouvrit et Mme Delsart s'arrêta à la porte. „Que faites-vous là? On vous demande, on vous cherche, et vous vous enfermez avec un vagabond?“ M. Delsart garda dans sa main la main de l'enfant, et dit, non sans fermeté: „Ce ‚vagabond‘, ma chère amie, est le fils de mon frère; il s'appelle Pierre Delsart comme moi, et je lui ai promis qu'il serait notre second fils.“ „Mais, vous êtes fou!...“ Pierre regarda la belle dame qui se tenait devant eux tremblante de colère, et il ne s'étonna pas que son oncle eût eu un moment peur; lui avait très peur et se cramponnait à la main de son oncle. „Nous réserverons la question de ma folie pour plus tard, je vous prie. Si vous ne voulez pas de mon neveu chez vous, je le placerai ailleurs; mais je vous adresserai au moins une demande, celle de ne pas influencer mon fils — notre fils

— au sujet de son cousin. En voilà assez pour le moment. Je pense que je trouverai parmi les vêtements de Maurice quelque chose qui pourrait aller à Pierre. Miss Nancy doit être dans sa chambre.“ Mme Delsart se mordit les lèvres, mais elle ne dit plus rien, et Pierre, tout malheureux d'avoir „fait gronder“ son oncle, suivit celui-ci. Il était un peu effrayé par ce court dialogue. Miss Nancy, l'Anglaise qui élevait le petit Maurice, lisait près de sa fenêtre, et se leva à l'approche de M. Delsart. Il lui expliqua en deux mots de quoi il s'agissait. Les vêtements de Maurice étaient bien justes. Mais, comme Miss Nancy, après avoir lavé notre voyageur, lui passa un costume de marin, cela allait encore. Pierre se regardait dans la glace, ne se reconnaissant pas. Monsieur Delsart s'écria gaiement: „Allons voir maintenant si les domestiques te jetteraient à la porte!“ Et il repassa par l'antichambre, où les laquais se levèrent à son approche. Et, tenant Pierre par la main, M. Delsart entra au milieu des enfants, qui s'étaient remis à danser. „Je vous amène un nouveau camarade; et toi, Maurice, viens ici ... Tu m'as souvent demandé un frère ou une sœur: voici un grand frère que tu aimeras beaucoup; j'en suis sûr. C'est ton cousin Pierre Delsart. Allons, embrassez-vous, mes enfants!“ Tous les petits danseurs s'étaient arrêtés, et tous regardaient, curieusement ce nouveau venu. Pierre, tout à coup, revit, comme dans un tableau, la pauvre mansarde où sa maman était morte, et il se revit lui-même, marchant, marchant toujours, traînant ses pauvres pieds, il se revit mourant de faim, tombant sans connaissance contre la meule de foin du fermier Pichon ..., et maintenant il était entouré de beaux

enfants qui l'accueillaient comme un des leurs; il lui était permis d'entrer dans ce paradis!

Questions. Gustave réussit-il à prendre l'écureuil? Pourquoi Pierre ne réussit-il pas à aller à Paris en chemin de fer? Pourquoi Minet était-il en colère? le voisin de George? le vieux chasseur Maurice? Qu'est-ce qui était une vilaine action? Qui était une vilaine personne? Qu'est-ce qui finit toutes les souffrances? Que faites-vous à l'arrivée du train? Qu'est-ce qui annonce l'arrivée du printemps? Où est-ce qu'on enferme les oiseaux qu'on tient dans la demeure? les voleurs? ceux qui ont fait des crimes? A qui M. Delsart a-t-il parlé avec fermeté? Qui le regardait avec fermeté? Qui n'avait pas perdu la fermeté dans le malheur? A qui l'enfant se cramponne-t-il parfois en suppliant? A quoi vous cramponnez-vous pour ne pas tomber? A quoi se cramponne le monde? Quelle folie Pierre a-t-il faite? Qui Pierre priait-il de lui montrer le chemin de la gare? Qui vous a déjà priés à dîner? Qui les parents influencent-ils? le maître? Que dites-vous au sujet de l'action des deux „protecteurs“? au sujet du docteur Dubois? Y a-t-il un élève distingué parmi vous? Quel est l'animal qui aime à mordre? Quand vous mordez-vous les lèvres? Que faites-vous à l'approche de la nuit? Que fait l'homme à l'approche de l'hiver? Où le marin passe-t-il une grande partie de son temps? Où y a-t-il des glaces? Qu'est-ce que les nuages amènent presque toujours? Quelle saison amène la chaleur?

55.

Maurice s'avança à l'appel de son père. Il avait souvent demandé, en effet, un petit camarade, un frère — ce n'est pas gai de jouer seul toujours! — et celui-ci lui irait fort bien; il était seulement un peu grand. Maurice l'aurait préféré plus petit que lui-même; il était un petit garçon très affectueux, très câlin, aussi après avoir regardé son nouvel ami avec un grand sérieux, il lui jeta les deux bras autour du cou: „Je suis content que tu sois mon frère!“ dit-il. Pierre aurait bien voulu dire quelque chose de gentil aussi; mais les paroles lui restaient dans la gorge. Seulement, il embrassa Maurice bien fort, tout en ne lâchant pas la main de son oncle. „Là! Voilà la présentation faite. Maintenant, si nous faisions une grande partie de loup et d'agneau?“ „Oui!... oui!...“ crièrent les enfants qui aimaient bien mieux les jeux bruyants que les valses ou les polkas. En un moment, la ronde se forma: Pierre fit le loup pour commencer, et Maurice l'agneau. Bientôt ce fut Pierre qui joua avec le plus d'entraîn. Il n'avait plus peur; il s'amusait beaucoup. Comme au village où, lorsqu'il jouait aux billes, tout le monde voulait être avec lui, ici, tous ces jolis enfants suivaient Pierre, comme leur chef naturel. Maurice admirait naïvement ce nouveau venu; il jouait avec une joie qui mettait du rouge à ses joues et du feu à ses yeux. Jamais il ne s'était tant amusé. Alors vint le goûter des enfants. Les mamans attachaient les serviettes aux plus petits. Les plus grands mangeaient debout. Et je vous donne à penser si tous, petits et grands, après tant de belles parties, ne firent pas hon-

neur aux bonnes choses qui couvraient les tables. Tout ce petit monde bavardait, riait, s'amusant de tout et de rien. Pierre était déjà l'ami de tout le monde. On l'appelait „Pierre!" par ici, „Pierre!" par là! Le petit homme tenait déjà la tête haute. En passant non loin d'un groupe où Mme Delsart causait avec d'autres belles dames, il entendit ces paroles: „Oh! ce n'est qu'un petit orphelin que mon mari a recueilli par charité." Pierre baissa la tête et les larmes lui montèrent aux yeux. Mais c'était, au fond, un enfant très raisonnable. Il comprit que la femme de son oncle n'avait aucune raison de l'accueillir comme l'avait fait son oncle lui-même. Alors il prit le parti de mériter qu'un jour sa tante l'aimât, elle aussi. Ce serait peut-être difficile, mais s'il ne réussissait pas, il n'y aurait pas de sa faute.

On parla longtemps, dans ce petit monde, de la matinée de Maurice Delsart. Jamais, à aucune matinée, on n'avait si bien joué.

Deux semaines après l'arrivée de Pierre chez son oncle l'avocat, notre petit homme écrivait au docteur de St-Nazaire. C'était l'oncle lui-même qui avait pris la peine de raconter au docteur Dubois les aventures du petit; et maintenant il avait dit à son neveu que c'était à son tour de répondre au cordial petit mot que le docteur avait envoyé. Pierre ne trouvait pas sa tâche très facile. Il écrivait fort mal et faisait des taches d'encre. Maurice, plus jeune que lui de dix mois, avait déjà appris bien des choses que Pierre ne savait pas encore. Pierre avait été un peu à l'école primaire, mais assez irrégulièrement, dans les derniers temps, à cause de la maladie de sa maman. Maurice prenait des leçons d'un jeune

professeur qui venait tous les matins, et lisait de l'anglais avec Miss Nancy. Il faisait tout cela parce qu'il fallait bien le faire; car il aimait beaucoup mieux jouer que travailler. Le professeur était très content de son nouvel élève, Pierre; l'enfant faisait de grands efforts pour rattraper son cousin. Maurice n'aurait pas demandé mieux que de flâner, pendant des mois et des mois afin de se laisser rattraper.

Questions. Qui est affectueux? câlin? Les enfants sont-ils sérieux? Qui eut une conversation sérieuse avec Pierre? Pour qui s'agissait-il d'une chose sérieuse? Qui riait à pleine gorge? Qu'est-ce que le rouge-gorge? La main de qui Pierre n'a-t-il pas lâchée? Que font les enfants quand on lâche un chien sur eux? Qui lâche des coups de fusil? Qui a fait la présentation de Pierre? Qu'est-ce que le loup? Que veut dire: Manger comme un loup? Qui formait la ronde? Où le propriétaire d'une maison fait-il quelquefois la ronde? Etudiez-vous toujours avec entrain? Comment sont les élèves qui n'étudient jamais avec entrain? Qui est le chef de famille? Qui bavarde? Bavardez-vous quand vous êtes tristes? Qui a fait la charité? Qui ne voulait pas demander la charité? Quels enfants ne sont pas raisonnables? Lesquels méritent d'être punis? Qui blâme-t-on à cause de sa mauvaise écriture? A cause de quoi le petit George ne pouvait-il pas se glisser par le trou de la haie? Qui une maladie a-t-elle saisi? Que fait celui qui se promène sans but?

56.

Mais, pour le moment, il s'agissait d'une lettre à écrire. Et voici ce qu'il écrivit:

„Monsieur le Docteur.

„Je ne sais pas écrire des lettres; c'est la première que je fais et vous vous en moquerez peut-être. Mais, au moins, monsieur, je voudrais bien vous dire que je ne suis pas ingrat. Je pense souvent à ce soir où j'ai dîné avec vous tous, et où madame Dubois a cousu les pièces blanches dans ma jaquette; sans ces pièces-là, je serais mort de faim, pour sûr! Ici il n'y a pas de danger que je meure de faim! Je ne sais pas si je ne deviens pas gourmand! Je sais que j'ai toujours peur d'être vaniteux — ce qui serait bien bête et ce qui m'a déjà joué de vilains tours. Mais quand je me vois dans une glace, j'ai presque envie de m'appeler „mon prince", comme le faisaient les voleurs lorsqu'ils se moquaient de moi. Ah! monsieur, le petit vagabond d'il y a deux semaines est devenu un petit monsieur: seulement je tâche de rappeler au petit monsieur qu'il a failli mourir de faim — et cela fait du bien au petit monsieur ... Tout le monde est très bon pour moi. J'étais bien étonné de ne pas voir mon oncle porter une robe; mais il paraît que ce n'est que là-bas, au Palais, qu'il en porte une — je voudrais bien le voir! Mais mon oncle dit que les choses qu'on raconte dans les procès ne sont pas pour les petits garçons. L'autre jour, il y avait un journal ouvert sur la table du salon, et j'y ai vu le nom de mon oncle — et cela m'a rendu tout fier. Je vis tout le temps avec mon cousin Maurice. Nous nous aimons beaucoup. Je lui raconte tout ce que je faisais là-bas à Saint-Nazaire, et comment j'ai voyagé tout seul, et comment, à la ferme Pichon, je soignais les bêtes

et j'aidais les hommes dans les champs — et il dit toujours: „encore! encore!“ Il trouve ça très drôle. Sa maman n'aime pas beaucoup que je lui raconte ces choses-là; mais, quand on est ensemble, il faut bien causer, n'est-ce pas? et moi, je ne sais pas inventer des histoires. Lui, il en invente tout le temps — c'est à mourir de rire. La maman de Maurice ne m'aime pas, et ça est très naturel. Elle me fait peur, mais elle ne me chasse pas. Elle m'a dit même un jour, quand je l'appelais „madame“: „Tu peux m'appeler ‚ma tante'.“ Mais ce mot-là ne sort pas facilement. Un jour, j'espère bien qu'il sortira mieux. Mais ma tante reçoit et fait tant de visites, elle va tant au bal qu'elle ne peut pas vraiment s'occuper beaucoup de nous autres. Miss Nancy — l'Anglaise — nous habille, nous promène et nous parle sa drôle de langue, dont je commence à savoir quelques mots. Hier soir, on nous a permis d'aller voir ma tante avant qu'elle allât à un grand dîner! Ah! monsieur, que c'est donc beau d'être une dame et d'avoir tant de belles choses! Maurice et moi, nous nous tenions par la main et nous tournions autour pour mieux voir. Mon oncle attendait, son chapeau dans la main. Il avait l'air ennuyé; peut-être qu'il n'aime pas tant que ça les dîners et les bals. Ma tante boutonnait des gants qui montaient très haut. Moi, je pensais en moi-même que, si elle avait si peur d'avoir froid aux bras, elle aurait bien pu faire mettre des manches à sa robe; on avait oublié les manches. Alors moi qui n'avais plus peur, je me suis écrié: „Que vous êtes donc belle, ma tante!“ Mon oncle s'est mis à rire, et ma tante m'a donné une tape sur

la joue en disant: „Tiens? il est moins bête que je ne l'aurais cru.“ J'étais tout honteux.

„Monsieur le docteur, voilà que j'ai couvert deux feuilles de papier; et, tout de même, je ne vous ai pas fait de lettre. J'ai raconté des bêtises; c'est parce que je ne sais pas encore comment cela se fait, une lettre. Quand le professeur, qui est content de moi, me l'aura appris, je vous en enverrai une — la plus belle que je pourrai. Jusqu'alors, au moins, vous saurez que je vous suis bien reconnaissant, à vous et à madame Dubois, et à vos enfants.

Pierre Delsart.“

„Si vous allez encore à la vieille maison, dites à Lisette, s'il vous plaît, que je garde sa petite poupée. Maurice et moi, nous lui avons fait un joli lit; c'est Miss Nancy qui nous a montré comment cela se faisait.“

Pierre qui ne savait pas faire les lettres, avait pourtant bien raconté comment se passait sa vie dans la maison de son oncle. Maurice et lui étaient toujours ensembles. Ils faisaient des parties, entre les leçons; et, lorsqu'il y avait un peu de soleil, ils jouaient surtout dehors, sur la grande terrasse. Pierre était reconnaissant, très heureux d'être logé dans une si belle maison, de jouer avec son cousin, et de faire son éducation avec lui. Il aimait son cousin de toutes ses forces, mais il ne savait pas bien comment le montrer. Maurice était bien plus caressant que lui, et, souvent, il lui disait, le petit câlin: „Tu ne m'aimes pas, Pierre!“ Et Pierre disait toujours: „Mais si, je t'aime tout plein.“ Mais il le disait tranquillement; et alors on se remettait à jouer ou à travailler.

Questions. Qui est un ingrat? De quoi le garçon ne se contente-t-il pas? Qui était vaniteux? Par quoi Pierre a-t-il montré qu'il était parfois un peu vaniteux? Qu'est-ce qu'un palais? A quelles gens les palais servent-ils de logement? Quelle maison de notre ville est un vrai palais? Chez qui passez-vous quelquefois avant d'aller à l'école? Par quelle ville la Seine passe-t-elle? Par quel village la route de Rorschach passe-t-elle? Qui est passé de cette vie à l'autre? Avez-vous déjà passé votre examen? Quel journal connaissez-vous? Qui lit les journaux? Qu'est-ce qu'ils annoncent? A quel journal votre père s'est-il abonné? Que disent les journaux d'hier? Connaissez-vous quelqu'un qui travaille à un journal? Connaissez-vous le nom d'un homme qui a inventé quelque chose? Qu'est-ce que vos parents et vos maîtres espèrent de vous? Qu'est-ce que Pierre espérait en suivant les deux protecteurs? Qu'est-ce qu'il espérait en se promenant sur le bateau? De quoi s'occupait le père de Pierre? la mère? De qui Mme Delsart n'aimait-elle pas à s'occuper? Aimez-vous les personnes qui vous ennuient? Vous ennuyez-vous de lire une belle histoire? Qu'est-ce que les hommes qui s'ennuient de tout n'aiment pas? Quels vêtements est-ce qu'on boutonne? Qu'est-ce que le gant couvre? Qui met des gants? Quand avez-vous déjà mis des gants? Quand ôtez-vous les gants? Quand mettez-vous des gants de peau? De quoi la manche est-elle une partie? Qu'est-ce qu'on met dans la manche? Qu'est-ce qui a des feuilles? Quand les feuilles des arbres jaunissent-elles? Quand tombent-elles par terre? Dites-vous parfois des bêtises? Où écrivez-vous des bêtises? Qui a fait une bêtise? Où est la

maison dans laquelle vous êtes logés? Avez-vous un logement sur le devant ou sur la cour? Comment Pierre s'était-il tiré d'affaire en écrivant la lettre au docteur?

57.

Les jours heureux étaient ceux où M. Delsart trouvait moyen de passer une heure avec les gamins. Alors les livres étaient jetés de côté, les jouets abandonnés. On causait . . . . on causait! L'avocat savait parler aux enfants, chose que ne savent pas toutes les grandes personnes. Il grondait parfois, mais doucement, en homme qui sait que les petits ne peuvent pas être parfaits. Le jeune professeur se plaignait de Maurice, et un jour, le papa lui dit très sérieusement: „Tu es encore bien petit, Maurice; mais enfin, ce que tu es maintenant, tu le seras plus tard. Et j'aurais un bien gros chagrin, si mon fils ne me faisait pas honneur!“ „Je n'aime pas cette conversation-là,“ dit le petit en faisant une si drôle de mine que son père ne put s'empêcher de sourire. „Je crois que tu en préfèrerais une autre. Je suis pourtant bien obligé de te dire quand tu me fais de la peine.“ „Je ne t'en ferai plus, mon cher père, je ferai mes devoirs aussi bien que Pierre. Là, es-tu content? Viens jouer aux soldats; et, tu me raconteras les batailles de Napoléon.“ „Jouer, jouer! Tu n'as que cela en tête. Moi à ton âge . . .“ „Toutes les grandes personnes vous disent ça . . . . à ton âge. Est-ce qu'on peut jamais se rappeler ce qu'on faisait quand on était petit? Puisque je te promets, papa, de faire tous mes devoirs! Mais, tu sais, il faut pourtant que Pierre me rattrape;

ce ne serait pas gentil de ne pas l'attendre.“ „Il te rattrapera, sois sûr de cela.“ Et il resta quelques moments silencieux, car M. Delsart ne pouvait dire aux enfants, à quoi il pensait. Son petit Maurice lui rappelait un autre Maurice, le père de Pierre, qui, lui aussi, avait été un enfant, caressant et charmant, mais fou de plaisir; tandis qu'il se retrouvait, lui-même, dans Pierre, qui aimait aussi le jeu, mais qui savait travailler avec la même ardeur qu'il mettait à s'amuser. Et il passait la main sur la tête de son neveu. Pierre le regardait, un peu étonné, cherchant à bien comprendre ce qui attristait l'avocat. Mais celui-ci se contenta de dire: „Aime bien ton cousin Maurice, mon enfant; aime le plus que toi-même.“ Pierre se rappela plus tard ces paroles qu'il n'avait pas bien comprises d'abord ... Les jours où M. Delsart n'entrait pas dans la chambre des enfants se passaient d'une façon un peu monotone: la leçon du professeur, le matin, et les devoirs à faire; la promenade après le déjeuner avec Miss Nancy; puis la leçon d'anglais, le jeu, le dîner, pour lequel il fallait toujours être habillé de nouveau. Après le dîner, les enfants restaient quelquefois une demi-heure au salon; quelquefois on les renvoyait tout de suite à Miss Nancy. Comme l'oncle, le plus souvent, rentrait dans son cabinet de travail après le dîner, et que Mme Delsart, quand elle n'allait pas s'habiller, lisait en baillant ou jouait un peu avec Maurice, Pierre n'aimait pas ces soirées. Jamais sa tante ne jouait avec lui. Lorsque, l'après-midi, elle emmenait son fils dans sa voiture elle laissait généralement Pierre à la maison; ou bien semblait lui faire une telle faveur, en lui donnant une place à côté de son cousin, que Pierre aimait encore

mieux rester à la maison. Il se disait, en lui-même, que c'était bien naturel que sa tante ne l'aimât pas, mais il en souffrait tout de même. Souvent il se promettait que, lorsqu'il serait un homme, il gagnerait beaucoup d'argent, pour rendre à M[me] Delsart ce qu'il lui avait coûté. Cette pensée avait pris possession du petit Pierre, et le rendait très sérieux; trop sérieux pour un enfant. Un soir, ces idées tourmentaient Pierre pendant que Maurice bavardait avec sa maman et lui racontait les petits événements de la journée. Et comme à chaque moment, le nom de Pierre revenait, sur les lèvres du petit garçon, sa mère le posa à terre. „Pierre ici, Pierre là! Est-ce que tu es un bébé qu'il te faut toujours suivre quelqu'un?“ M[me] Delsart aurait voulu rattraper ses paroles; mais il était trop tard. Pierre qui suivait vaguement le bavardage de Maurice, regarda sa tante avec un grand sérieux; et de ses yeux trop pleins deux grosses larmes tombèrent sur un beau livre. Il eut honte, et, avec son mouchoir, il essuya soigneusement le livre; il craignait que sa tante ne le grondât, mais elle n'en fit rien. Alors, de son côté de la table, Pierre dit très doucement: „Madame, voulez-vous que je m'en aille? La Pichonne, là-bas, m'a bien dit que peut-être on ne m'aimerait pas ici parce que Paris est une grande ville où je serais de trop; elle m'a dit que je pouvais rentrer chez eux. Il y a, même l'hiver, du travail. Voulez-vous que je m'en aille, Madame? Plus tard quand je serai grand, je tâcherai de gagner de l'argent; je mettrai tous mes sous de côté pour vous rendre ce que vous avez dépensé pour moi.“ Pierre disait tout cela bien tranquillement sans s'étonner qu'on ne l'aimât pas. Mais Maurice jeta ses deux petits bras au-

tour du cou de Pierre. „Je ne veux pas que tu t'en ailles, je ne le veux pas! Qu'est-ce que je ferais donc sans toi, maintenant! Il ne fallait pas me donner un grand frère si on devait me l'ôter ensuite! J'irai avec toi, si tu vas chez la Pichonne.“ Et le petit sanglotait. Sa mère eut toutes les peines du monde à le calmer, et ce ne fut qu'en lui promettant que Pierre resterait, qu'elle réussit enfin. Alors elle se tourna vers Pierre, et lui dit: „Moi, j'aime les enfants qui sont des enfants et qui ne parlent pas de gagner de l'argent et de payer les dettes. C'est pourtant vrai que cela me froisse d'entendre toujours parler de Pierre, Pierre... Mais cela ne veut pas dire que je sois fâchée de t'avoir ici, n'est-ce pas? Tu pourrais me comprendre si tu voulais, puisque tu es raisonnable. Tâche de le faire. Tu resteras avec Maurice, parce qu'un enfant seul s'ennuie, et que je ne veux pas que mon fils s'ennuie. Maintenant, si tu veux que je t'aime, tâche de gagner mon affection.“ „J'essayerai, ma tante.“ Pierre avait dit cela avec un tel désir d'être aimé que Mme Delsart en fut touchée un moment; puis elle se mit à rire. Vraiment, cela l'amusait. Elle s'écria: „Eh bien! viens m'embrasser, mon neveu! Qui sait si, un jour, je ne me figurerai pas que tu es le frère de Maurice. Là, là, c'est bon! C'est bon! Allez-vous coucher tous deux, et soyez bien sages.“

Questions. Qui est seul parfait? Qui n'est pas parfait? Quand n'êtes-vous pas parfaitement heureux? Qui étaient des hommes de mauvaises mines? Qui n'a pas fait une bonne mine à Pierre? Quand Pierre devait-il faire bonne mine à mauvais jeu? Qui ne pouvait s'empêcher de rire? de punir? de croire Pierre sur parole? Préférez-vous le vin

au cidre? Préférez-vous le bœuf au veau ou le veau au bœuf? Préférez-vous rester ici ou vous promener? Nommez un champ de bataille! Qu'est-ce qu'on y trouve après la bataille? Quelles batailles les garçons font-ils en hiver? Nommez une fleur charmante! une personne charmante de nos histoires! une place charmante! Qui travaille avec ardeur? Qui joue avec ardeur? Quand le maître s'attriste-t-il? Qu'est-ce qui attriste les parents? Qu'est-ce qui cause un bruit monotone? Qui n'était pas content que Monsieur Delsart ne renvoyât pas Pierre? Quels domestiques est-ce qu'on renvoie? Quand bâillez-vous? Bâillez-vous en lisant une histoire qui vous intéresse? En faveur de qui la Pichonne a-t-elle parlé? La faveur de qui a donné à Pierre les moyens de faire le voyage de Paris? Quelle faveur Mme Delsart faisait-elle à Pierre? Quelle idée tourmentait Pierre? En été, quels animaux tourmentent les chevaux? Comment sont les enfants qui tourmentent les animaux? Qui les mamans posent-elles à terre? Le bavardage est-il d'un grand intérêt? Où mettez-vous votre mouchoir? Avec quoi essuyez-vous vos larmes? Que faites-vous soigneusement? Qu'est-que Pierre craignait? Les hommes craignent-ils la mort? Qu'est-ce que les méchants enfants ne craignent pas de faire? Qui sanglotait?

Thèmes.

1. Citez:

a) des synonymes de: enfant, prendre, hésiter, prier, laid, câlin, se promener sans but, l'air, aimer mieux, joli, faire du mal, maître, avec soin, avoir peur, pleurer, faire du bruit.

b) des termes opposés aux suivants: la naissance, la raison, assis, dire la vérité, ici. amener, apporter, saisir. laid, le départ, reconnaissant, heureux, gai.

c) des mots dérivés de: le bruit, triste. la fête, calme, prouver, le pardon, souffrant, arriver, fermer. fou, prier. demander, danser, appel, le train, bavarder, la raison, malade, envoyer, soigner, le sanglot.

d) Où est le lustre? le buffet?

e) Qu'est-ce qu'on allume? fête? bande? enferme? essuie?

f) Qu'est-ce qui est gris? perçant?

g) Qu'est-ce que le costume? le couple? le colin-maillard? la livrée? le concierge? les haillons? le loup?

h) Qui est-ce qui assourdit? s'avance? guérit? se cramponne? mord? bâille?

i) Rendez autrement les expressions suivantes. En dix minutes. Il remonta vite. Il ne savait que dire. Je m'appelle. Pendant longtemps. Depuis trois ans je n'ai plus entendu parler de lui. Il y a quinze ans. Elle était près de mourir. Je gagnai assez pour faire le reste du voyage. Il y a longtemps. Finir. Je ne sais comment on fait une lettre. Ils se tiennent toujours compagnie.

2. Citez:

a) Le présent et l'imparfait de: paraître. vivre. sortir, recevoir, craindre;

b) le passé défini de: écrire. craindre;

c) le futur et le conditionnel de: envoyer. savoir;

d) le participe passé de: promettre, devenir, pouvoir, croire, recevoir, paraître.

3. Complétez les phrases suivantes: Je suis content que (vous travailler bien; vous guérir mère malade; tu répondre avec fermeté; chien pas me mordre; enfant être câlin; vous mériter mon respect; nous pas attrister maître; vous pas tourmenter animaux; il pas craindre peine de faire les devoirs). Nous allons à l'école afin que (nous apprendre quelque chose). Vous travaillez afin que vous (gagner vie; passer utilement le temps; remplir devoir; pas être inutile). Nous ne perdons pas courage quoique (pas toujours être heureux; avoir beaucoup à faire; avenir pas paraître gai). Nous espérons que (savoir bien répondre questions maître; oiseaux de passage revenir bientôt; vous envoyer livre; frère nous tenir compagnie; vous voir bientôt fruit de votre travail; tu pouvoir venir; vous vouloir nous donner le bouquet; élève faire attention à l'école; ne pas falloir partir; il devenir honnête). Nous craignons que (il pas arriver heureusement; soleil pas apparaître aujourd'hui; nous pas recevoir l'argent demandé; elle pas vivre toujours heureuse; être pas aller à l'école; malade pas bien dormir; il être parti trop tard). Fais tes devoirs avant que (aller jouer, sortir).

4. Remplacez le présent par l'imparfait et complétez alors les phrases du thème précédent.

58.

Vers la fin de l'hiver, le petit Maurice tomba malade. „Il a grandi trop vite", disait le médecin. Et, en effet, les petites jambes s'étaient fort allon-

gées et la figure, qui était restée longtemps celle d'un petit enfant, changeait de caractère ; les bonnes joues roses étaient pâles et maigres, et de grands cercles se voyaient autour des yeux. Il ne travaillait pas et ne tenait plus à jouer. Mais il voulait que Pierre prît sa leçon tout près du lit, ou du fauteuil où on l'installait; Mme Delsart ne voulait aller nulle part et restait des journées entières auprès de son fils. Elle ne savait pas très bien le soigner, parce qu'elle n'en avait pas beaucoup l'habitude; elle faisait de son mieux et riait avec l'enfant de ses propres maladresses. Maurice ne voulait pas permettre à Pierre de le quitter. Les deux enfants bavardaient ensemble, et la maman les laissait faire. Pierre n'en finissait pas de raconter les choses qu'il avait vues. Ce qui amusait Maurice plus que tout le reste, c'était ce qui se faisait à la ferme Pichon. Il fallait toujours recommencer: décrire la grande cuisine qui servait de salle à manger, l'énorme table en bois blanc, sans nappe; puis, la Pichonne qui servait la soupe, une soupe aux choux qui sentait bon, où il y avait tant de pain que la cuiller de bois y tenait debout. Puis, c'étaient des histoires d'animaux: les troupeaux de vaches et de bœufs, les veaux qui suivaient leurs mères; les agneaux si gentils, tout blancs, puis le taureau noir, dont on avait un peu peur. Ou bien, Pierre parlait du travail dans les champs, sous le soleil, à la clarté des étoiles, travail dur; le repos à l'ombre, et le vin bien frais que la fermière portait elle-même aux moissonneurs, suivie de ses petits enfants qui roulaient plutôt qu'ils ne couraient.

„Je crois que j'aime bien être un peu malade,“ dit un jour Maurice en voyant tout son monde

autour de lui: son père qui, dès qu'il était libre, accourut près du lit; sa mère, dans un grand fauteuil; Pierre, au pied du lit; Miss Nancy, dans un coin. „Je crois bien, petit paresseux, plus de leçons, plus de devoirs!“ „Ça, c'est vrai,“ répondit l'enfant, „mais quand je serai bien et fort de nouveau, je ferai tous mes devoirs, tu verras! Mais ce que je voulais dire, c'est que, maintenant, le salon n'est plus au salon, il est ici! C'est ça que j'aime. On peut embrasser une maman en robe de chambre bien mieux que quand elle vous dit: „Tu me chiffonnes mes dentelles,“ pas vrai, maman? Puis tu laisses tes vilains papiers, et Pierre me raconte la Pichonne et la ferme ... c'est ça qui est amusant!“ M. Delsart semblait réfléchir, puis il dit, en jouant avec les mains trop blanches et trop maigres de son fils: „Si tu voulais bien manger ce qu'on t'apporte, et prendre toutes tes médecines, nous pourrions, peut-être, te montrer une vraie ferme. Que dirais-tu, si j'écrivais au fermier Pichon de vous faire une place, à tous deux, pour les vacances de Pâques?“ Maurice devint rouge de plaisir. „Tu ferais cela, papa?“ „Le docteur et moi, nous avons parlé longuement de la chose. Il ne s'agit naturellement pas de t'enlever de ton lit, par ce mauvais mois de mars, pour te transporter à la ferme; mais Pâques ne sera que tard cette année, et si tu veux bien tâcher de manger un peu ...“ „Maman,“ s'écria l'enfant, les yeux tout brillants, „je crois que j'ai faim. Si tu me faisais donner un œuf à la coque?“ Mme Delsart fut si heureuse de lui voir prendre son œuf de bon cœur qu'elle en riait d'aise. „Vois-tu,“ lui dit son mari qui, parfois, auprès de leur enfant couché, oubliait qu'il est plus distingué de

dire ‚vous' que ‚tu', „vois-tu, les enfants malades devinent quelquefois ce qui pourrait les guérir.“ A partir de ce moment, les deux garçons ne parlaient plus que des vacances de Pâques. Avant longtemps, Maurice put reprendre, en partie, sa vie d'autrefois; mais on ne le forçait nullement à travailler. Ce fut lui-même, un jour, qui demanda à faire une dictée avec Pierre. Les deux cousins eurent juste le même nombre de fautes, et Maurice, alors, recommença à faire ses devoirs. Il les fit même beaucoup mieux qu'auparavant; à l'avenir il voulait marcher avec son cousin. Travailler à deux est bien moins ennuyeux que travailler seul. M. Delsart fut très heureux de ce changement; il dit un jour à Pierre: „Tu voix, mon petit homme, que tu m'es utile!“ Si Pierre fut joyeux d'entendre ces paroles, je vous le laisse à penser!

Questions. Combien de jambes l'homme a-t-il? le chien? Connaissez-vous un animal dont les jambes de derrière sont beaucoup plus longues que les jambes de devant? Qui s'enfuit à toutes jambes? Quelles jambes ceux qui étaient soldats portent-ils quelquefois? Qu'est-ce qu'il faut allonger aux petites filles qui grandissent beaucoup? Qu'est-ce qui allonge un chemin? Pourquoi allongez-vous quelquefois le pas? Dans quelles leçons les garçons font-ils des cercles? Autour de qui les élèves font-ils souvent un cercle? Pourquoi quelques élèves forment-ils des cercles? Quelles mauvaises habitudes les élèves prendraient-ils, si les maîtres n'étaient pas sévères? Dans quoi plusieurs de vous montrent-ils une grande maladresse? Pierre qu'écrivit-il dans la lettre adressée au doc-

teur? Qu'est-ce qu'il pouvait écrire à Maurice? Qu'est-ce qu'il vous faut parfois écrire dans les leçons d'allemand? Qu'est-ce que le taureau? Qui a de la clarté dans les idées? Connaissez-vous un ruisseau dont l'eau se distingue par sa clarté? Où y a-t-il des étoiles? De quel côté voyez-vous l'étoile du matin? l'étoile du soir? Où, dans notre ville, est le restaurant de l'Etoile? De quel mot „dentelles" est-il dérivé? Où y a-t-il des dentelles? Qui prend médecine? Qu'est-ce que Pâques? Qu'est-ce que Madame Delsart trouvait ennuyeux? Qui avez-vous déjà entendu crier: changement de voiture pour tous les voyageurs?

59.

Par une belle matinée d'avril, un monsieur et deux enfants descendirent à la station d'Amboise. M. Delsart avait tenu sa promesse; il menait les cousins passer leurs vacances à la ferme Pichon, qui se trouvait à quelques kilomètres de la ville. A la station, on prit une voiture. La Pichonne avait mis sa robe de dimanche pour recevoir les Parisiens, et se tenait sur le seuil de la maison, lorsque la voiture roula dans la cour. M. Delsart fut très content de l'aspect de la ferme. On entrait par une grande porte en bois, la cour était très propre. La maison basse et vaste, bien séparée des autres bâtiments qu'on apercevait plus loin, était ombragée par de beaux arbres; des poules se promenaient, un grand chien vint flairer les voyageurs; il ne se voyait aucun tas de fumier. Le soleil donnait un air de gaieté à la vieille maison, et à la belle jeune femme, son dernier-né sur le bras. M. Delsart fut poli avec la fer-

mière, et la fermière, bien à son aise, répondait sans le moindre embarras: „En voilà un changement, mon petit Pierrot! Ah, monsieur, si vous l'aviez vu, quand mon mari me l'a apporté dans ses bras ... il était blanc comme mon tablier; nous avons cru un moment que jamais il n'en reviendrait. C'est drôle comme on s'attache aux êtres qu'on sauve ..“ „On aime bien aussi ceux qui vous sauvent,“ lui jetant les bras autour du cou. Puis, ce fut le tour des petits qui d'abord, ayant peur, restaient dans un coin, le doigt à la bouche. Mais Pierre les appela tous de leurs noms. Il les reconnaissait bien, lui; mais quant à eux, ce fut plus long; c'est que Pierre est devenu un petit monsieur pour eux! Maurice n'avait jamais vu une ferme; mais il se fit bientôt à tout, et trouva le lait et le pain bis beaucoup meilleurs que tout ce qu'il avait mangé depuis bien longtemps. M. Delsart visita la petite chambre en haut, où l'on avait installé deux lits bien blancs, fit compliment à la fermière de la propreté de sa maison, admira la vacherie, le poulailler, et fit si bien que la Pichonne dit à son mari que l'oncle du „petit“ était très bien pour un Parisien; mais que ce n'était pas étonnant, car son père avait été fermier. M. Delsart regarda la figure pâle de Maurice qui était beaucoup moins bavard qu'à l'arrivée. „Tu sais, mon enfant, que, si la campagne t'amuse moins que tu ne l'espérais, tu pourras nous revenir tout de suite. Ce que nous voulons, c'est ton bonheur, ta santé surtout. As-tu peur de rester?“ „Non, papa: Pierre est là. Nous nous amuserons bien, va! Seulement ... seulement, il faut d'abord que je m'habitue.“ Alors M. Delsart se tourna très sérieusement vers Pierre: „Toi, Pierre, tu sembles

plus âgé que tu ne l'es vraiment, parce que, déjà, il t'a fallu agir et penser par toi-même. Tâche donc d'agir en petit homme encore une fois. Je te confie Maurice; souviens-toi qu'il n'est pas fort comme toi, et qu'il ne faut pas qu'il se fatigue. S'il n'est pas tout à fait heureux ici, tu m'écriras de suite. C'est entendu?" „Oui, mon oncle. Mais nous nous amuserons tous deux, j'en suis bien sûr! Je lui montrerai comment traire les vaches et chercher les œufs dans le poulailler." Une heure plus tard, M. Delsart laissait les enfants à leur vie de campagnards.

Questions. Qui a tenu sa promesse? A quel aspect Pierre tremblait-il? A quel aspect Madame Delsart se fâchait-elle? Quel lac est vaste? quelle maison? quelle vue? Qui est logé dans des bâtiments? Que fait le chien pour reconnaître son maître à l'odeur? Qu'est-ce que le chien flaire? Où se voient des tas de fumier? Quel est le premier-né d'Isaac? le dernier-né de Jacob? Quel vin est moindre que le vin du Rhin? Quel n'était pas le moindre des chagrins de Pierre? Celui qui tremble au moindre petit bruit est-il courageux? Quand Pierre était-il dans un grand embarras? le page de Frédéric deux? Mme Delsart? Qu'est-ce que Pierre se disait quant à son avenir? quant à sa tante? Qui visite les malades? Qu'est-ce que les membres de la commission d'école visitent? les curés et les pasteurs? De quoi les personnes qui sont d'une grande propreté ont-elles grand soin? Comment s'appelle le logement des vaches? Comment est celui qui parle beaucoup? Qui vous dit parfois d'être moins bavard? Qu'est-ce qui est bon pour la santé? Avez-vous déjà bu à la santé d'une

personne? Qu'est-ce qu'on dit quand on fait cela? Qui a porté bonheur à Pierre? Comment est celui qui a du bonheur en tout ce qu'il fait? L'homme s'habitue-t-il plus vite au bonheur ou au malheur? La surveillance de qui M. Delsart confia-t-il à Pierre? A qui beaucoup de parents confient-ils leurs enfants? A qui confiez-vous votre chagrin? Qui trait les vaches?

60.

Il faisait très beau temps pendant toutes les vacances de Pâques. Pierre et Maurice furent paysans avec passion. Dès le second jour, Maurice n'avait plus peur, et marchait comme un homme au milieu du troupeau de vaches. Il lui semblait que le jour ne commençait jamais assez tôt pour ce qu'il avait à faire; lorsqu'arrivait le soir, il tombait en sommeil. Les petits Parisiens ne donnèrent aucun mal; ils s'amusèrent tout seuls, et Pierre qui avait pris à cœur les recommandations de son oncle, veillait sur Maurice. Quant à Maurice, ses joues prenaient des couleurs, ses bras des muscles. Les grands travaux qui se faisaient dans les champs, à cette saison, n'étaient pas de ceux auxquels les enfants pouvaient aider comme ils l'auraient pu le faire à la moisson, par exemple: aussi restaient-ils surtout autour de la ferme. Ils s'intéressaient beaucoup aux animaux. Il fallait les voir s'occuper des volailles qu'on engraissait, jeter des grains dans la cour. Il y avait des couvées de poussins tout drôles, couverts de leur duvet jaune clair, qui suivaient leur mère. Une poule avait couvé des canards, et les canetons allaient à l'eau, ce qui faisait jeter des

cris de détresse à la poule. Tous les matins ils cherchaient des œufs frais, et les apportaient à la Pichonne qui, le plus souvent, les envoyait à Paris, mais elle en gardait toujours pour le déjeuner de ses petits pensionnaires. Elle leur avait confié la garde d'une jeune vache qui commençait seulement à donner du lait, et ils furent bien fiers quand la fermière leur dit qu'aucune de ses bêtes n'était aussi bien soignée que celle-là. C'était une bonne bête, très douce, mais quand il fallait la traire, elle avait des moments de révolte. Alors Maurice lui parlait, la caressait pendant que Pierre se dépêchait de faire couler le lait dans un seau. Puis, ils avaient leur jardin à cultiver. Pierre et Maurice bêchaient, plantaient, arrachaient les mauvaises herbes. Les heures se passaient ainsi sous le ciel capricieux du printemps; les petites joues, rouges de l'effort, recevaient l'air frais et pur, et les enfants se fortifiaient à vue d'œil. Personne n'aurait cru que Maurice relevait de maladie; il n'avait jamais été si heureux, et il dit qu'il ne comprenait pas qu'on pût vivre dans une ville quand il y a des champs autour! Seulement, les vacances ne pouvaient pas durer toujours, et le jour du départ arriva au grand désespoir de tout le monde. M. Delsart ne put venir chercher les enfants et ce fut sa femme qui arriva un beau matin. La Pichonne qui avait été fort à son aise avec le célèbre avocat, le fut beaucoup moins avec cette élégante Parisienne. En examinant son fils, en le voyant si fortifié, les yeux brillants, les joues fermes et roses, Mme Delsart se tourna vers la fermière, de vraies larmes dans les yeux, et s'écria en lui tendant la main: „Oh! madame, je vous suis bien reconnaissante, allez! C'est qu'il a

une mine de santé... et si vous l'aviez vu il y a deux mois! Nous croyions le perdre, et c'est triste de voir mourir un enfant.“ „J'en sais quelque chose, Madame,“ répondit la fermière qui pensait à son aîné, au petit Jean qu'elle avait perdu. Mme Delsart se rappela alors qu'elle n'avait pas encore embrassé le neveu de son mari. Pierre l'avait bien remarqué, lui. Alors elle l'embrassa au front. Puis, Mme Delsart fit un arrangement avec la Pichonne pour les provisions de toutes les semaines. Les enfants stipulèrent que le beurre serait fait avec le lait de leur vache. C'est que c'était bien dur de quitter Blanchette! Il fallut que la maman vînt admirer, ce qu'elle fit en relevant bien ses jupes et en montrant de petites bottines à hauts talons qui remplirent la fermière d'admiration. Enfin, il fallut dire adieu, et la Pichonne en avait le cœur gros, tout comme les enfants, car elle s'était fort attachée à tous deux. Au moment, où l'on montait en voiture, la fermière prit le petit Pierre à côté et lui dit: „Tu sais Pierrot, si tu es malheureux avec cette belle dame-là, viens me trouver, il me semble que tu m'appartiens un peu, et tu serais fermier comme nous autres. Elle vous a des airs, cette tante de Paris! C'est pas comme l'oncle, qui n'est pas fier, lui! Enfin, souviens-toi, petit!“ „Merci, maman Pichon! je m'en souviendrai. Mais si ma tante ne m'aime pas maintenant, elle m'aimera peut-être un jour. Nous verrons bien!“ Et, bravement, le petit homme monta dans la voiture, et s'assit vis-à-vis de sa tante. Aussi longtemps qu'ils purent voir la ferme, les cousins envoyèrent des adieux à la Pichonne en agitant leurs mou-

choirs. Ils avaient été si heureux, plus de trois semaines, à la ferme.

Questions. Qui doit se coucher tôt? Qui donne des recommandations aux enfants? Quelles sont les couleurs nationales de votre patrie? de la France? De quelle couleur est le blé quand il est mûr? les raisins mûrs? les pommes mûres? Qui a des muscles forts? Qu'est-ce qu'on engraisse? Que veut dire: L'œil du maître engraisse le cheval? Qui a des révoltes? De quoi le seau est-il fait? Qu'est-ce qu'on fait couler dans le seau? Que veut dire: remuer la terre avec la bêche? Quand Pierre était-il dans le désespoir? Nommez des hommes célèbres! Qui examine vos cahiers? vos dessins? Qui porte des jupes? des bottines? Nommez une partie de la bottine! Qu'est-ce qui remplit d'admiration? A part quoi peut-on être content de Pierre? Qui agite les mouchoirs? les chapeaux?

61.

Quand il fallut reprendre la vie de tous les jours, Pierre et Maurice trouvèrent la chose dure. Je dois dire que Pierre n'était pas plus raisonnable que son cousin. Ce qui le fit revenir à de meilleurs sentiments, ce fut que Maurice, encouragé par son mauvais exemple, ne travaillait plus du tout; il voulait jouer tout le temps. Alors Pierre fit de son mieux pour oublier les plaisirs de la ferme Pichon, et rattraper le temps perdu.

Il commençait à faire très chaud. Madame Delsart n'avait plus ni dîners ni soirées; elle s'occupait de sa toilette d'été et bâillait souvent. Le médecin voulait l'air de la mer pour Maurice

qui allait bien, mais qui grandissait toujours un peu trop vite pour ses forces. Les petits garçons avaient presque fini avec leurs leçons et ne pensaient plus qu'aux bonnes parties qu'ils feraient sur la plage. Miss Nancy les quittait au grand déplaisir de Mme Delsart. M. Delsart consola sa femme: „Les enfants n'ont pas besoin d'être surveillés, ils s'amuseront toute la journée à courir pieds nus sur le sable, et sauront bien rentrer à l'heure des repas — c'est tout ce qu'il faut. Ils n'abuseront pas plus de leur liberté, au bord de la mer, qu'ils n'en ont abusé à la ferme Pichon, n'est-ce pas, les enfants?“ Pierre et Maurice, très fiers de la confiance qu'on leur montrait, promirent tout ce qu'on voulait. M. Delsart, très occupé pour le moment, ne devait passer que les dimanches avec sa famille.

Cette vie de bains de mer était tout autre chose que la vie de la ferme, mais elle avait bien son charme aussi. Après le bain et le déjeuner. les deux enfants étaient libres de jouer tant qu'ils voulaient, ou de s'installer à l'ombre quand il faisait trop chaud, et lire quelques jolis livres. Vêtus en petits marins, les jambes nues, ils pouvaient courir sur le sable mouillé tant qu'ils voulaient. Quelquefois on jouait en bande. Il se trouvait beaucoup d'enfants dans l'hôtel où les Delsart logeaient, des petits enfants, car les grands n'étaient pas encore en vacances. Pierre qui se trouvait être le plus âgé de la bande, en était le général. Ce qu'il ne permettait pas, c'était la cruauté. Un des plus grands ayant arraché les pattes à un crabe qu'il avait pris. Pierre, qui avait horreur qu'on fît souffrir de pauvres bêtes qui ne peuvent se défendre, fit mettre le petit garçon

en quarantaine. Personne ne devait lui parler, ni jouer. Au but de deux jours, l'enfant qui s'ennuyait terriblement, demanda grâce, promit tout ce que Pierre voulut, et, pour s'excuser, dit qu'on ne lui avait jamais défendu d'arracher les pattes aux crabes; que, puisqu'ils ne criaient pas, il croyait que cela ne leur faisait pas mal. A partir de ce jour, je vous prie de croire qu'aucun de ces enfants-là ne se permit de faire de mal aux bêtes, même à celles qui ne pouvaient pas crier, n'ayant pas de voix.

Questions. Qu'est-ce qui est un sentiment agréable? Lequel de vous a le sentiment de la musique? de la poésie? A quoi un sentiment naturel entraîne-t-il les enfants? Le long de quoi est la plage? De quoi les enfants abusent-ils quelquefois? Qui a gagné la liberté? Comment les soldats défendent-ils la liberté de la patrie? Par quoi gagnez-vous la confiance d'autres personnes? Par quoi la perdez-vous? Quelle fleur a du charme? Qu'est-ce qui a du charme pour vous? De combien de membres se composait la bande de voleurs qui a volé l'argent à Pierre? Qui peut former des bandes? Quelles personnes font souffrir les animaux par leur cruauté? Qu'est-ce qui fait horreur?

62.

Un jour qu'il faisait très chaud, Pierre et Maurice allèrent à la recherche d'un peu d'ombre. De chaque côté de la plage, des falaises montaient doucement. Il y avait de grands rochers qui donnaient une belle ombre épaisse, puis, au pied des

falaises très irrégulières en cet endroit, des anses tapissées d'un sable jaune. Pierre trouvait un bon endroit où l'ombre semblait noire, mais Maurice voulut aller plus loin. „Viens, Pierre, j'ai découvert de là-haut une petite anse parmi les rochers où on serait bien, mais bien! Il doit y faire bien plus frais qu'ici." „Non, non, tu sais bien qu'on nous a défendu d'aller dans ces coins, d'où on ne peut plus sortir, une fois que la marée monte un peu. Quant à descendre d'en haut, tu sais bien que ce ne serait pas possible. Non, restons ici, il y fait très bon." Maurice se résigna, mais pas de bon cœur. Pierre s'était jeté à plat ventre, son livre posé devant lui, ses mains enfoncées dans ses cheveux; un pied battait la mesure, et il lisait. Une fois qu'il était bien en train de lire, il n'entendait plus rien, il oubliait tout, il ne savait plus du tout où il était. Il avait déjà commencé l'histoire de „Simbad le marin" qu'il lisait pour la première fois. Le livre de Maurice le passionnait beaucoup moins. Bientôt il le jeta de côté pour lire avec son cousin, mais ce n'était pas commode. Alors il voulut causer, mais Pierre répondait à peine. Alors il reprit son histoire, mais, décidément, cela ne l'amusait pas. Maurice eut un instant l'idée de retourner à l'hôtel chercher un autre livre, puis il se décida à aller regarder, de là-haut, l'anse qui était comme une salle pour les fées. Il n'y descendrait pas, bien sûr, mais il pouvait, au moins, aller encore une fois la voir. Il se leva, jeta un regard à son cousin dont la jambe nue seule remuait; puis il grimpa le long du rocher sans que Pierre vît, le moins du monde, qu'il se trouvait seul avec „Simbad le marin". Il en était au moment où Simbad et ses compa-

gnons, après le naufrage, arrivent à une petite île noire, ou ce qu'ils prenaient pour une île. Ils y font du feu, et voilà l'île, une énorme baleine incommodée par la chaleur, qui plonge et jette à l'eau les naufragés. A cette conclusion inattendue, Pierre éclata de rire tout haut. Et il lui semblait que quelque chose répondait à son rire, quelque chose qui ressemblait à un cri de détresse. De suite Pierre se leva ; il avait cru reconnaître la voix de Maurice. Ne sachant pas où il était, Pierre regarda autour de lui. Maurice avait disparu. Alors il n'hésita pas un instant. Il savait ce que signifiait ce cri, et d'où il venait. Il monta la falaise en courant.

Questions. Où y a-t-il des falaises ? Où allez-vous si vous voulez voir un rocher ? Comment s'appelle la partie d'une cruche qui sert à la saisir et à la porter ? De quoi les chambres sont-elles quelquefois tapissées ? A quoi se résigna Pierre ? Lisette ? Madame Delsart ? Où s'enfonce la charrue ? Quand les enfants qui marchent sur la neige, ne s'y enfoncent-ils pas ? Qui bat la mesure dans la leçon de chant ? Nommez des mesures ! Qui la musique passionne-t-elle ? A quoi se décida Pierre ? M. Delsart ? Connaissez-vous une ville qui est bâtie sur une île ? Qu'est-ce qui l'entoure ? Qu'est-ce qui incommode les animaux en été ? Qu'est-ce qui vous incommode souvent en hiver ? Quand le soleil disparaît-il ? Quand les voleurs disparurent-ils ?

Répétition de mots et de phrases.

1. Citez:

a) des synonymes de: la figure, le matin, la vue, la joie, noir, de bonne heure;

b) des termes opposés aux suivants: amusant, malheur, la tristesse, inconnu, plaisir;

c) des mots dérivés de: long, écrire, la dent, le médecin, changer, promettre, bâtir, gai, la vache, s'habituer, couver, désespéré, examen, admirer, sentir, libre, le bain, le charme, la passion, le signe.

2. Où est l'étable? le fumier? la vacherie? Qu'est-ce qu'on tient? engraisse? Qu'est-ce qui est vaste? Qu'est-ce que Pâques? le poussin? Qui prend la médecine? Qui flaire?

3. Rendez autrement les expressions suivantes: On voyait de grands cercles autour de ses yeux. Elle faisait aussi bien qu'elle pouvait. Pierre ne cessait pas de raconter tout ce qu'il avait vu. Voilà ce qu'on faisait à la ferme Pichon. Dans peu de temps. La voiture entra dans la cour. On ne voyait aucun tas de fumier. Il s'habitua vite à tout. Les Parisiens ne gênèrent pas. Elle poussa des cris de détresse. Recommencer la vie de tous les jours. Demander pardon. Dès ce jour. Volontiers. Il ne vit rien du tout.

4. Citez:

a) l'imparfait de: courir, reconnaître, accourir;
b) le passé défini de: savoir, promettre;
c) le participe passé de: suivre, disparaître;
d) le participe présent de: savoir.

Le participe passé conjugué avec avoir.

Exemples. Pierre avait appris à aider sa mère; il l'avait aussi vue pleurer. Il se rappela les pièces que la femme du docteur avait cousues dans la doublure. Les voleurs ne les avaient pas découvertes. Il fit quelques points avec une aiguille qu'il avait prise dans le panier de sa maman. Cette aiguille que sa maman avait tenue entre ses doigts, lui rappela la mort de sa maman. Pierre ne finissait pas de raconter les choses qu'il avait vues.

Thème. Les points que Mme Dubois avait (faire) tenaient en place les pièces d'argent. Les deux joueurs dirent qu'ils iraient à Paris; Pierre les avaient (croire) sur parole. Les deux hommes auxquels Pierre avait (donner) sa confiance, étaient deux voleurs. Les enfants de Pichon que Pierre avait (appeler) par leurs noms, s'approchèrent lentement. Ces livres sont très intéressants; nous les avons (lire). Le docteur était content que Pierre eût bien (répondre) aux questions qu'il lui

avait (adresser). Les deux bouteilles qu'on avait (boire) la veille, étaient encore par terre; mais les voleurs qui avaient (voler) l'argent de Pierre, avaient (disparaître). Les habits que Pierre avait (recevoir) de son oncle, étaient très beaux. Pierre jouait avec les enfants; il leur avait (faire) beaucoup de plaisir. Quelques gamins ont (arracher) les jambes aux crabes; ils leur ont (arracher) les jambes; ils les leur ont (arracher). Les talons des bottines de Mme Delsart ont (remplir) la Pichonne d'admiration; ils l'ont (remplir) d'admiration. Des canetons sortirent des œufs qu'une poule avait (couver).

63.

Du haut du rocher, Pierre, se penchant, vit le garçon sur le sable, immobile. Pierre l'appela, mais aucune réponse ne vint. Malgré la distance, il vit que son cousin était blanc. Etait-il mort? Personne ne répondit aux cris de Pierre. En un instant, Pierre calcula le temps qu'il faudrait pour aller jusque là, et pour en revenir. Ce qui préoccupait le petit garçon c'était la marée montante. Il connaissait bien la façon dont les vagues montaient, montaient, si doucement qu'on s'y laissait prendre: une vague forte et large, suivies d'autres qui semblaient impuissantes à arriver jusqu'à la marque de la première; puis, tout d'un coup, une qui arrivait de loin, et qui faisait sauver, avec des cris, les enfants qui jouaient et les mamans installées sur des chaises. Et ce que regardait Pierre, c'était la marque laissée par la dernière vague: cette vague touchait presqu'à l'endroit où était tombé Maurice. Dans dix minutes, l'anse

serait presque pleine d'eau, et l'enfant, tout doucement serait pris par la marée et roulé, envoyé à la grande mer. Or, pour aller et venir de la plage, il savait qu'il faudrait plus de dix minutes. Une fois que sa résolution fut prise, Pierre n'hésita pas un moment. Il n'y avait qu'une chance de sauver son cousin, c'était de descendre auprès de lui, et de le porter hors de l'atteinte de la marée. Tout au fond de l'anse, près des rochers, se trouvait un petit endroit où l'eau ne devait guère pénétrer. Pierre, en courant, fit un petit bout de prière, très fervente, parce qu'il savait que, si le pied lui manquait, il pourrait bien se tuer. Puis, il commença la descente. Il ne s'agissait pas de trembler maintenant. Il tâcha de ne penser à rien autre qu'au meilleur endroit où trouver un appui. D'abord la chose fut aisée, le haut de la falaise offrait toutes les facilités voulues. Arrivée à mi-hauteur, il crut qu'il allait avoir le vertige; la tête lui tournait; il avait eu le tort de regarder tout en bas. Il ferma alors les yeux et resta immobile quelques moments. Lorsqu'il les ouvrit, il était de nouveau maître de lui. Il avançait très lentement, mais il avançait. Il lui sembla même que la descente devenait un peu moins difficile, lorsque, tout d'un coup, il vit que la muraille, au-dessous de cette petite plate-forme, n'offrait plus le moindre appui. Il était à une hauteur assez grande; il ne pouvait plus penser à remonter, — du reste, ses forces s'épuisaient — et comment descendre maintenant? Comment arriver jusqu'à Maurice?

64.

A ce moment, il osa enfin regarder Maurice. Il jeta un cri. Il avait mis plus de temps qu'il

ne croyait à descendre. Déjà la marée qui semblait monter si lentement, si doucement, était arrivée jusqu'à l'enfant immobile et tout blanc; déjà les vagues lui lèchaient les pieds et même les jambes jusqu'aux genoux. Arriverait-il à temps — et comment? Pierre alors calcula la distance qui le séparait de l'anse. Il était au-dessus de l'eau, une eau qui déjà pouvait être assez profonde; sa chute serait amortie, mais ne serait-il pas entraîné au large, lui qui n'était guère fort nageur? Mais il n'y avait pas de choix. Il s'élança dans le vide, et tomba avec un grand bruit.

Sain et sauf, Pierre se releva en secouant l'eau qui lui entrait dans les yeux et les oreilles. Il était bien tombé, il n'avait de l'eau qu'un peu au-dessus de la ceinture, et, malgré la lourdeur de ses vêtements mouillés, il arriva à courir vers Maurice. Prendre l'enfant doucement dans ses bras, le tirer hors de l'eau, le déposer tendrement sur le sable sec, ne fut que l'affaire de quelques secondes. Maurice, au moins, ne serait plus pris par la marée. Alors, en lui faisant un lit aussi commode que possible, Pierre vit que son petit cousin s'était, en tombant, cassé le bras gauche. Pierre qui avait été si brave jusqu'alors se mit à pleurer. Il savait pourtant que Maurice n'était pas mort, car le cœur battait. Mais n'allait-il pas mourir faute de soins? Pierre, hors de lui, courut dans l'étroit espace que la marée lui laissait, cherchant un moyen d'appeler au secours. Autour d'un côté de l'anse se trouvaient des roches qui sortaient à moitié de l'eau, et Pierre se dit que, tout au bout, il aurait plus de chance d'attirer l'attention. Ce n'était pas chose facile de sauter de rocher en rocher, et, plus d'une fois, Pierre

tomba en se meurtrissant les genoux et les mains. Mais il le sentait à peine! Il voulait arriver tout au bout de la muraille de rochers, et il y arriva, non sans peine. Alors il agita son mouchoir en criant de toutes ses forces. Et toujours on ne venait pas. Il sentit ses forces l'abandonner. Il continua machinalement à agiter son mouchoir en se disant que, peut-être, pendant ce temps, Maurice se mourait! Enfin, une barque qu'il n'avait pas vue parce qu'elle venait derrière, glissa tout près de son rocher, et une voix d'homme lui dit: „Mais qu'as-tu, mon enfant, que fais-tu donc là?“ „Ah! monsieur, ah! madame ... vite ... vite ... Maurice ... il se meurt, il est tombé de là-haut!“ Il était hors de lui, le pauvre enfant, se sentant tout à coup faible. „Prends-le dans tes bras, mon ami,“ dit une douce voix de femme; „il va se trouver mal.“ Pierre connaissait le jeune couple qui, ainsi, venait à son aide, un monsieur de Paris, avec sa jeune femme. Celle-ci prit l'enfant dans ses bras et l'enveloppa d'un petit châle blanc, car il grelottait dans ses vêtements mouillés; son mari poussa la barque vers l'anse, au fond de laquelle était Maurice. Il sauta à terre et souleva le plus doucement possible le petit blessé qui se mit à gémir. „Comment cela est-il arrivé?“ demanda le jeune homme. „Voilà, monsieur, nous lisions à l'ombre là-bas. Puis, tout d'un coup, j'entendis un cri. Maurice m'avait quitté; il avait eu envie que nous nous installions dans cette anse — on peut y aller par en bas quand la marée est basse, et je n'avais pas voulu; c'était défendu. J'ai compris tout de suite. Je l'ai vu en bas, tout blanc, et la marée montait. Il n'y avait pas le temps d'aller jusqu'à l'hôtel; alors je suis descendu.“

„Descendu … comment? par où?“ „Mais par là,“ répondit Pierre en montrant la muraille de rocher. La jeune mariée montra à son mari les jambes et les mains de l'enfant. Pierre, qui lui voyait des larmes aux yeux, crut qu'elle pensait que Maurice était perdu, et il dit d'une voix tremblante: „Il n'en mourra pas, madame, n'est-ce pas qu'il n'en mourra pas?“

Tout un rassemblement s'était formé devant l'hôtel. Mme Delsart, effrayée de la longue absence des enfants, envoyait à leur recherche. Lorsque, de loin, elle aperçut Maurice inanimé dans les bras du Parisien, elle jeta un cri terrible: „Il est mort, il est mort!“ „Nullement, madame. Voyez, il a repris reconnaissance. Seulement, il souffre un peu, il s'est cassé le bras, mais vous savez qu'un bras cassé, cela se remet facilement.“

65.

Le monsieur faisait de son mieux pour rassurer la mère. Il déposa l'enfant sur un lit, et, de suite, demanda l'adresse de M. Delsart. Il pensait à tout; la dépêche arriverait à temps pour que le père pût prendre le train du soir, et amener un chirurgien. En attendant, il ferait prévenir le médecin de l'endroit. Alors sa femme et lui se retirèrent non sans avoir embrassé de nouveau Pierre. Celui-ci restait à regarder son cousin qui s'agitait en gémissant: chaque gémissement lui faisait mal. Tout d'un coup, Mme Delsart vit Pierre. Elle se retourna furieuse. „Va-t'en? C'est toi qui l'as mené au danger; c'est ta faute s'il s'est blessé; s'il meurt, ce sera à toi que je le devrai. Depuis que tu es entré dans la maison, il m'aime moins.

Tu me l'as pris. Je te déteste. Va-t'en, mais va-t'en donc!" Pierre la regardait, très effrayé. Jamais il n'avait vu une colère pareille. Il ne lui vint même pas l'idée de dire: c'est moi qui l'ai sauvé; il avait peur. Il s'en alla ayant froid au cœur, avec le sentiment d'une injustice dont il ne savait pas comment se défendre. On avait transporté le lit de Maurice dans la chambre de sa mère. Pierre se retira dans la chambre à côté que, depuis l'arrivée à l'hôtel, il avait partagée avec son cousin. Il s'assit dans un coin, trop malheureux même pour pleurer, plus malheureux presque que le jour où, tout seul, il revint de l'enterrement de sa maman. Il n'avait pas mérité cette colère de sa tante. Il avait fait de son mieux. Il se rappela que sa mère lui disait souvent que, lorsqu'on faisait de son mieux dans la vie, même quand on ne réussissait guère à accomplir ce qu'on rêvait d'accomplir, le bon Dieu qui voit dans les cœurs est satisfait. Il savait maintenant que sa mère, en disant cela, pensait à son pauvre papa qui était mort sans réussir à faire ce qu'il rêvait. Mais, lui aussi, il avait fait de son mieux, et on le chassait ... Il entendait des pas dans la chambre à côté, il devinait que le médecin du pays était là, qu'il faisait mal à Maurice dont les cris arrivaient jusqu'à lui. Cela le fit pleurer; et la joue appuyée au mur, il disait tout haut: „Maurice, Maurice!" comme si son cousin avait pu l'entendre. Alors il se fit moins de bruit à côté. Maurice ne criait plus. Et Pierre restait là, tout seul, ne songeant même pas à bouger de sa chaise. Il avait mal à la tête et il était triste. Plus il songea à l'injustice de sa tante, plus il en souffrait et plus aussi l'indigna-

tion s'éveillait en lui. Il avait conscience d'aimer Maurice autant qu'il aurait pu aimer son frère. Et être chassé de la chambre où son cousin souffrait, le révoltait. Puis, comme il était très raisonnable pour son âge, il cherchait à comprendre pourquoi la mère de Maurice avait été si cruelle pour lui: elle voyait son fils blessé, mourant peut-être, et elle s'imaginait que c'était par sa faute. Et l'enfant finit par s'endormir, sans songer à quitter sa chaise, la tête appuyée contre le mur. Personne n'avait pensé à lui. Il était resté tout seul pendant ces heures. Lorsque Pierre se réveilla, il faisait nuit. Se trouver ainsi seul „dans le noir" lui fit d'abord un peu peur, comme dans le temps où il était petit; mais il eut vite honte de sa faiblesse. De nouveau il entendit du bruit dans la chambre à côté, il crut reconnaître la voix de son oncle. Il se leva, mais non sans peine, car il avait mal partout; sa tête lui tournait, et tout son petit corps souffrait. Très doucement il ouvrit la porte; et comme une grande nappe de lumière arrivait jusqu'au milieu du corridor, il comprit que la porte d'à côté était ouverte. Il se glissa sans bruit jusque là, et disparut vite dans l'ombre, car on faisait sortir sa tante qui pleurait. Son oncle était debout auprès du lit, et un monsieur inconnu préparait des morceaux de linge et d'autres affaires dans un coin; il était aidé par le médecin que Pierre avait vu plus d'une fois à l'hôtel. L'enfant eut un mouvement de joie, car il entendit Maurice crier: „Je veux Pierre, je veux Pierre." „Me voici." Pierre, sans bruit, s'était glissé auprès du lit, et de suite les deux enfants se tendirent la main. Maurice trouvait cela très naturel. Ils ne se disaient rien,

mais ils se regardaient. „Faites sortir cet enfant,“ dit le grand chirurgien de Paris. „Si j'ai renvoyé la mère, ce n'est pas pour laisser entrer un gamin.“ „Va-t'en, Pierre,“ lui dit son oncle, „il ne faut pas que tu restes, et il y a beau temps que tu devrais être couché.“ Pierre sentit les larmes lui monter aux yeux. Ce n'était pas dit de la même façon que le „va-t'en“ de sa tante; mais c'était le même mot. „Je ne veux pas qu'il s'en aille, je ne le veux pas!“ s'écria le petit malade. „Monsieur,“ dit Pierre, „je vous promets d'être bien sage; je ne dirai pas un mot. Seulement je lui tiendrai la main, et ça lui donnera du courage. Chez le dentiste c'était toujours moi qui lui tenais la main. Le chirurgien regarda l'enfant, alors il dit: „Tu peux rester, mon petit.“ Et tout le temps qu'on remettait le pauvre bras cassé et que Maurice souffrait cruellement, Pierre ne trembla pas. Il tenait la main de son cousin; les deux enfants ne cessèrent de se regarder, les yeux dans les yeux. Une fois, Maurice, à bout de forces, jeta un cri terrible, et Pierre se sentit devenir tout étrange. „Il va se trouver mal,“ dit le chirurgien qui avait fini. „Non, monsieur, non. Maurice a encore besoin de moi.“ „C'est fini, mon petit homme, ton frère ne souffrira plus.“ Le chirurgien les prenait pour deux frères; cela fit plaisir à Pierre. Il savait bien qu'on n'avait plus besoin de lui. On arrangeait les oreillers de Maurice, et déjà le calme du sommeil se voyait sur la petite figure blanche. „On peut faire revenir Mme Delsart.“ Pierre, lorsqu'il entendit ses mots, embrassa son cousin qui n'avait plus besoin de lui, et, sans bruit, sans que personne fît attention à lui, il se glissa hors de la chambre. Bien

sûr, son oncle était prévenu contre lui; il pensait, comme sa femme, que c'était à cause de lui que Maurice s'était cassé le bras. Pierre n'avait plus la force de s'indigner de cette injustice, plus cruelle que toutes les autres. Il se traînait à peine, pourtant, et des frissons lui couraient par tout le corps; il avait froid et très chaud en même temps; jamais il n'avait senti rien de pareil. Il se sentait seul dans le monde. Tout le présent disparaissait; il lui semblait être de nouveau dans la pauvre mansarde de St-Nazaire, où sa mère cousait. Il s'était jeté sur son lit, mais il n'y trouvait guère de repos. Il s'agitait sans cesse, et sans cesse il répétait les mots: „Maman, maman ... ma chère petite maman!"

66.

Le lendemain, de bonne heure, la jeune mariée frappa à la porte de Mme Delsart, pour avoir des nouvelles du petit blessé. „Entrez, chère madame," lui dit joyeusement M. Delsart, „et voyez comme il est calme. Comment pourrons-nous jamais vous remercier suffisamment, vous et votre mari?" „Oh, notre part a été bien légère. Si vous voyez encore votre fils vivant, ce n'est pas à nous que vous le devez ..." „A qui donc, alors, chère madame?" fit Mme Delsart qui, volontiers, aurait mangé de caresses la jolie jeune femme. „Mais, à son cousin, au petit Pierre." „Comment cela?" demanda M. Delsart. „J'avais compris, au contraire, que Pierre était la cause de ce terrible accident." „Mais il ne vous a donc rien raconté?" „Non," dit Mme Delsart un peu embarrassée, se rappelant sa violence de la veille. Alors, ce que

Pierre n'avait pas raconté, la jeune femme le raconta, elle, avec émotion. En terminant elle dit: „Où est-il donc? je voudrais l'embrasser.“ „Au milieu de nos émotions nous l'avons un peu oublié. C'est lui qui a tenu la main du petit et lui a donné du courage pendant l'opération. Puis, il a disparu.“ „Du reste,“ ajouta Mme Delsart, „Pierre est assez grand garçon pour se mettre au lit tout seul.“ Mais elle n'était guère rassurée, on voyait que le regard plus qu'étonné de sa visiteuse la gênait. M. Delsart s'était élancé dans la chambre à côté, et une exclamation appela les deux femmes auprès de lui. Pierre, toujours dans ses vêtements qui avaient été mouillés la veille, était jeté à travers de son lit, la tête se tournait et se retournait d'un mouvement machinal. Il ne reconnut ni son oncle ni personne; et il répétait sans cesse, d'une voix navrée: „Maman, maman, ma petite maman.“. Le médecin, lorsqu'il arriva, trouva Pierre atteint d'une fièvre cérébrale. Mme Delsart ne quitta plus le chevet de l'enfant. Elle était toute changée: s'il mourait, ce serait elle qui l'aurait tué, elle en était persuadée. Dans les divagations du petit malade, elle surprit plus d'une fois son nom; un souvenir trouble de la scène où, furieuse de l'accident de son fils, elle avait chassé cruellement le sauveur de ce fils, revenait sans cesse. Pierre, parfois, avait un moment de lucidité ou de demi-lucidité. Sentant toujours cette présence de femme auprès de lui, suivant des yeux les mouvements de sa tante, sans bien la reconnaître; heureuse de sentir une main fraîche et douce sur son pauvre front, il lui rendait parfois caresse pour caresse, et un jour il l'appela „maman“! Ce jour-là, Mme Delsart se détourna

parce qu'elle avait trop envie de pleurer. Alors l'embrassant, elle dit, quoique Pierre divaguât de nouveau: „Oui, je te le promets, je serai ta maman, toujours. Tu verras!“

67.

M. Delsart avait abandonné toutes les affaires de Paris. Pour lui, il n'y avait plus qu'une pensée: le rétablissement de Pierre après celui de Maurice. Le petit blessé allait très bien; l'opération avait parfaitement réussi. Mais il se sentait tout perdu sans son compagnon de tous les instants. Il serait volontiers resté du matin au soir à côté de Pierre; il y venait chaque fois qu'on voulait bien le lui permettre. Il y eut un moment où la fièvre devint si terrible que le médecin ne répondit plus de son malade. Maurice, s'étant glissé dans la chambre, comprit ce qui s'y disait. Il se jeta à côté du lit de son cousin, et répéta en sanglotant: „Ne meurs pas, Pierre, reste avec moi. Qu'est-ce que je ferais sans toi? Pierre... réponds-moi!“

Mais Pierre ne mourut pas; sa forte constitution finit par prendre le dessus. Seulement, la maladie dura longtemps et le laissait sans force. Une fois, M. Delsart qui le veillait crut comprendre qu'il parlait de la dette qu'il lui fallait payer. Il avait l'air d'en causer avec sa mère, disant qu'il faisait de son mieux, mais que c'était bien difficile! „Mon pauvre Pierre — nous sommes bien quittes — va!“ Ce mot de „quitte“ frappa l'oreille de l'enfant, et un sourire radieux illumina sa pauvre figure, si maigre maintenant qu'elle ne semblait presque plus une figure d'enfant. Il parais-

sait complètement heureux et répéta le mot „quittes — nous sommes quittes — maman, nous sommes quittes … qui donc l'a dit? Tu entends, maman: quittes, quittes …“ Lorsqu'on sut à l'hôtel et dans tout le pays que le petit garçon qui avait sauvé son cousin était sauvé à son tour, ce fut une explosion de joie. Les petits qui en avaient fait leur chef, lui envoyaient leurs joujoux, des fleurs cueillies exprès pour lui dans les champs un peu loin de la mer; une petite fille voulait à tout prix que Mme Delsart portât à Pierre la poupée qu'elle aimait le mieux. Cette gentillesse fit rire le petit convalescent, et lui rappela la petite poupée de Lisette, grande comme un doigt d'enfant, et qu'il avait toujours gardée. Cela lui faisait un grand plaisir qu'on s'occupât ainsi de lui: cela l'étonnait aussi. Il aimait surtout à recevoir, de temps à autre, une visite des jeunes Parisiens, dont la barque était arrivée si à temps. Mais il ne parlait jamais de son aventure. Maintenant, c'était autour de son lit qu'était le „salon“, comme disait Maurice dans le temps quand il était malade. Pierre était trop faible pour causer beaucoup; mais il avait un grand plaisir à voir autour de lui la famille réunie. Ils étaient là tous; et Pierre sentait vaguement qu'il y avait une différence, que, dans le son des voix, dans le regard des yeux, quelque chose s'était ajouté — une douceur, une caresse en plus. Depuis qu'il ne divaguait plus, il avait reconnu, naturellement, que la femme qui le soignait avec un dévouement de tous les instants n'était pas sa mère, que c'était sa tante: et c'était elle surtout qu'il avait peine à reconnaître. Dans sa pauvre petite tête, encore comme vide, il cherchait le moyen de la remer-

cier, de lui faire comprendre qu'il avait toujours eu conscience de sa présence, et qu'il lui était fort reconnaissant. Mais il ne trouvait rien. Il était presque gêné maintenant des soins qu'elle lui donnait; il craignait que Maurice ne fût jaloux de la voir si affectueuse et si tendre pour lui qui n'était qu'un étranger. Mais Maurice ne songeait qu'au bonheur de voir son cousin revenu à la vie: tous deux ils faisaient des projets à n'en pas finir pour le temps où Pierre ne serait pas tout à fait bien. Non, certes! Maurice ne songeait pas à être jaloux. Ce curieux sentiment de malaise qu'éprouvait Pierre de voir que Mme Delsart ne songait pas à le quitter, à faire toilette, à aller en excursion avec les autres belles dames de l'hôtel, comme auparavant, augmentait chaque jour. Il lui semblait qu'il volait le plaisir de sa tante, maintenant qu'il n'était plus vraiment malade; et plus il y pensait, moins il savait comment le lui faire comprendre. Mais sa tante n'avait nullement l'air de deviner ce qui le rendait ainsi timide avec elle; au lieu de faire les choses à contre-cœur, elle n'avait jamais été si gaie que pendant les semaines de convalescence. Elle racontait des choses drôles, faisait rire tout son monde et oubliait même de dire „vous" à son mari. Et celui-ci semblait tout heureux et joyeux aussi. Pierre n'arrivait pas à se persuader que c'était à cause de lui, parce qu'il allait guérir au lieu de mourir que tout son monde était ainsi gai et content. Il avait peur de guérir tout à fait, craignant que cette nouvelle douceur de vivre ne disparût avec la santé. Cependant, une fois Pierre apprit qu'on devait faire une grande partie de campagne, et que les Delsart refusaient de s'y joindre pour rester avec lui. Il fit alors un grand

effort pour tâcher de dire ce qui pesait sur son petit cœur. „Ma tante, je suis presque bien, maintenant; j'ai honte de vous voir toujours ici, au lieu de faire comme avant. Quand j'étais très malade, cela semblait naturel de vous voir près de moi … mais, maintenant, il me semble que je vous vole votre plaisir.“ „Eh bien! mon petit Pierre, fais comme lorsque tu n'avais pas ta tête, et que tu étais plus raisonnable qu'aujourd'hui — avec tes idées bêtes! Quand tu avais la fièvre, tu m'appelais: ‚maman, ma petite maman!‘ Continue à m'appeler ainsi encore maintenant — si tu veux me faire grand plaisir. Je ne suis plus ta tante … une vilaine tante qui ne t'aimait pas: je suis ta maman. Tu m'as sauvé mon fils,“ ajouta-t-elle d'un autre ton, „tu m'en as donné un autre. Et j'aime mes deux fils d'une tendresse égale. Comprends-tu enfin, méchant enfant!“ Ah! oui, il comprenait. Il avait réussi à faire ce qui semblait impossible: il s'était fait aimer de sa tante. Maurice dansait comme un petit fou en criant: „Je n'ai plus de cousin … mais j'ai un frère! Nous sommes Pierre et Maurice Delsart, n'est-ce pas? … deux frères!“ L'avocat prit la main de son neveu. Il ne dit qu'un mot, mais un mot qui gonfla le cœur du petit Pierre d'orgueil et de bonheur: — „Quittes … mon fils, nous sommes quittes!“

Imparfait et Plusqueparfait des verbes réfléchis.

Exemples. Pierre écrivit au docteur: Je me suis écrié: que vous êtes belle, ma tante! Mon

oncle s'est mis à rire. Il s'est cassé le bras. Elle s'y est refusée. La Pichonne s'était fort attachée aux deux garçons. Son cousin s'était cassé le bras. Un rassemblement s'était formé. Pierre s'était glissé auprès du lit. Le jour s'était levé radieux.

Thèmes.

1. *a)* Complétez les phrases suivantes en mettant au parfait et au plusqueparfait les verbes qui sont en parenthèses:

George (se glisser) dans le verger du voisin; il (s'enfuir) bien vite. Pour prendre un poisson, le petit Jules (se baisser). Les hirondelles (se croiser) en sillonnant le ciel bleu. Lisette (se dépêcher) de sortir; elle (se hausser) pour ouvrir la porte. Le père de Pierre (s'endetter); il (s'embarquer) sur un bateau à vapeur. La mère de Pierre (s'imaginer) que son oncle l'aimerait. En se réveillant Pierre (se soulever) sur son coude. Pierre et Maurice (s'aimer) comme des frères. M. et Mme Delsart (se décider) à envoyer les deux garçons à la ferme Pichon. Pierre (s'indigner) de l'injustice de sa tante. Mme Delsart et la jeune Parisienne (s'élancer) dans la chambre de Pierre.

b) Comment, dans le thème *a*, les personnes disent-elles d'elles-mêmes? George (se glisser, s'enfuir vite). Le petit Jules (se baisser). Lisette (se dépêcher; se hausser). Maurice Delsart (s'endetter; s'embarquer). Pierre et Maurice (s'aimer). M. et Mme Delsart (se décider). Pierre (s'indigner). Mme Delsart et la jeune Parisienne (s'élancer).

c) Adressez, dans le thème *b*, des questions aux personnes en employant les mots: où, com-

ment, quand. pourquoi, en tutoyant George. Jules, Lisette, Pierre. et en disant vous aux autres.

2. Remplacez le tiret par la terminaison: Mon père est arriv—. Le ruisseau va se jet— dans la rivière. Mes parents sont all— à la ville. Ma sœur est all— à la campagne. Vas-tu te promen—? Je ne vais pas me promen— pendant la semaine. Où êtes-vous all—, toi et ta sœur? Les moissonneurs ont-ils fauch— le blé mûr? Ont-ils charg— les gerbes sur le chariot? Sont-ils rentr—? Je vais cherch— mon ami. Les moissonneurs ont li— les gerbes. Les valets ont jet— les gerbes li— sur le chariot. As-tu cass— les pointes des crayons? Avez-vous taill— les plumes? Il sait bien nag—. Il va se promen—. La leçon est fin—. Il est agréable de mont— sur des collines. Elle est tomb— dangereusement. Mes enfants, quand êtes-vous arriv—? Il peut port— cela. Ils viennent ramass— les épis. Que dites-vous de ces places ombrag—? Le bain a rafraîch— l'homme. Les glaneuses sont heureuses de ramass— les épis tomb—. Voulez-vous rest— ici? Elle est rest— avec nous. La domestique a prépar— le repas. Les maîtresses sont rentr—. Les filles pun— sont tristes. Les enfants ont bien dorm—. Les phrases sont écri— sur le tableau noir. Ces filles sont bien élev—. Voyez-vous les jardins embell—? As-tu rempl— les cruches? Tu les rempl—. Les cruches sont rempl—. Le paysan les rempl—. Un garçon porte les cruches rempl—.

3. Régime directe ou indirecte du participe passé: Nous avons embell— les jardins; nous les

avons embell—. Les pommes que nous avons cueill— étaient gât—. Mes sœurs se sont bien amus—. Nous avons répond— à la maîtresse; nous lui avons répond—. Les corbeilles sont vides; qui les a vid—? Pourquoi ne les as-tu pas rempl—? Pourquoi as-tu fai— du chagrin à tes parents? Pourquoi ne leur as-tu pas obé—? Les dames que nous avons vu— sont retourn— à la ville. Avez-vous perd— les livres que vous avez eu? Qui leur a donn— à boire? Notre sœur n'était pas gentille; nos parents lui avaient dit— de rester à la maison; mais, malgré cela, elle est sort—. Qui vous a défend—? Les enfants auxquels nous avons donn— les cadeaux étaient fort réjou—. Avez-vous vu les fleurs dont nous avons orn— nos chapeaux? Les lettres que mon frère a écri— étaient très longues. Où sont les pommes que nous avons mis— de côté hier?

Tout, toute, tous, toutes.

Exemples. Pierre et Lisette s'assirent sur une malle toute basse. La maman de Lisette lui donna une belle pièce blanche de dix sous toute neuve. Le soleil se montrait tout radieux. Il était tout fier. Pierre dit à Lisette: Je te raconterai tout. Je vais te raconter tout ce que ta maman m'a raconté avant de mourir. Il lui dit toute la vérité. Dans ce gros livre se trouvent toutes les adresses possibles. Dis adieu à tous ceux qui étaient bons pour ta mère. Tous les voisins lui dirent adieu cordialement. Maman m'envoyait faire toutes les commissions.

Thème. Remplacez le tiret par un des mots tout, toute, tous, toutes:

Le pain est — frais. L'avocat donna — ce qu'il possédait, et s'endetta fortement. Les enfants aiment — à jouer. — les enfants du village s'attroupaient autour du nouveau venu. Il reconnut les deux bouteilles et les papiers gras, mais c'était —. Pierre se rappela — les événements de la veille; il était — seul. Il mangea de grand appétit, trouvant — fort bon. C'était la première fois qu'il voyait une nappe — blanche. Il prit plaisir à — ce qu'il voyait. Plus tard — ce commencement de voyage parut à l'enfant une partie de plaisir. Je ferai — ce qu'elle désirait. La fermière regardait la figure — blanche de Pierre. Les petits êtres étaient — très heureux. Allez —, mesdames, prendre une tasse de thé au buffet. Qu'est-ce que — ce bruit? Les petits danseurs s'étaient arrêtés et — regardaient ce nouveau venu. Je vis — le temps avec mon cousin Maurice. Pierre aimait son cousin de — ses forces. Allez vous coucher — deux et soyez sages. Sa mère eut — les peines du monde à le calmer. Le jeune Parisien pensait à —.

Conjonctions et prépositions.

Exemples. Pierre n'avait rien pris depuis le matin. Depuis que ma pauvre mère est tombée malade, je n'ai trouvé que des personnes qui m'ont aidé. Il faisait très beau temps pendant toutes les vacances. Maurice caressait les vaches pendant que Pierre faisait couler le lait dans un seau.

Il fallait que Pierre se rendît à Paris sans argent. Il grimpait le long des rochers sans que Pierre vît le moins du monde. Je parlais de toi sans raconter l'histoire de ton père. Il s'endormit avant longtemps. Hier, on nous a permis d'aller voir ma tante avant qu'elle n'allât à un grand dîner. Je vais te dire ce que maman m'a dit avant de mourir. Sa place était payée jusqu'à Nantes. On a marché beaucoup pour arriver jusque là.

Thème. Remplacez le tiret par un des mots depuis, depuis que, pendant, pendant que, sans, sans que, avant, avant que, avant de, jusque, jusqu'à:

(Depuis, depuis que) — il ne divaguait plus, il avait reconnu que c'était sa tante. Pierre était dans la maison de son oncle — deux semaines lorsqu'il écrivit au docteur. Mme Delsart aimait son neveu — il avait sauvé la vie à Maurice. Pierre était orphelin — sa onzième année. Pierre ne se reconnaissait plus — il portait un costume de marin. — la station d'Amboise, Pierre prit le chemin de fer. Pierre avait toujours trouvé de bonnes gens — la mort de sa mère. (Pendant, pendant que.) Il avait été heureux — trois semaines. Ces idées tourmentaient Pierre — Maurice bavardait avec sa maman. Pierre était resté seul — sept heures. Pierre ne tremblait pas — on remettait le bras cassé; il a tenu la main de Maurice — l'opération. Pierre se sentait très heureux — il était dans la maison du docteur. Pierre lisait — Maurice montait sur les rochers. (Sans, sans que.) Lisette fourra la poupée dans le paquet — rien dire. Pierre allait ainsi — trois heures — s'arrêter. Au premier mot, Pierre res-

tait — parole. La Pichonne répondit — le moindre embarras. Je te crois — preuve. Maurice s'en alla — Pierre ne s'en aperçût. Mme Delsart fut touchée — Pierre eût eu l'intention de la toucher. Les voleurs avaient volé l'argent de Pierre — ils eussent découvert les pièces blanches. (Avant, avant de, avant que.) — l'épouser, Maurice lui avait dit toute la vérité. Nous jouerons — nous coucher. — ton arrivée je n'avais qu'un fils, j'en ai deux maintenant. Pierre fit sa prière — il se mît en route. Pierre avait dépensé les pièces blanches — arriver à Paris. Pierre avait travaillé dans la ferme Pichon — son arrivée à Paris. Il faut réfléchir — parler. (Jusque, jusqu'à.) Pierre avait été brave — la mort. Les cris de Maurice arrivaient — lui. La marée était arrivée — l'enfant. Pierre calculait le temps pour aller — là. Comment ira-t-il — Paris? Ces vagues semblaient impuissantes à arriver — la marque de la première.

Dérivation des mots.

Préfixes.

a.

a: courir — accourir.
porter — apporter.
tirer — attirer.
la rive — arriver.
long — allonger.
commode — accommoder.
prochain — s'approcher.
le compagnon — accompagner.
triste — attrister.
le troupeau — s'attrouper.
la lumière — allumer.
le rang — arranger.
paraître — apparaître.
faire — affaire.
cueillir — accueillir.
prendre — apprendre.
mener — amener.
mort — amortir.
venir — avenir.

b.

dé: couvrir — découvrir.
le plaisir — le déplaisir.
plier — déplier.
coudre — découdre.
tourner — se détourner.

c.

en: la barque — s'embarquer.
la dette — s'endetter.
le bras — embrasser.
la terre — enterrer.
dormir — s'endormir.
fermer — enfermer.
traîner — entraîner.
le courage — encourager.
le soleil — ensoleillé.
la suite — ensuite.
gras — engraisser.
belle — embellir.
lever — enlever.
porter — emporter.
mener — emmener.

d.

in: commode — incommoder.
animé — inanimé.
aperçu — inaperçu.
connu — inconnu.

utile — inutile.
possible — impossible.

e.

re: voir — revoir.
trouver — retrouver.
monter — remonter.
tirer — retirer.
tourner — retourner.
commencer — recommencer.
vert — reverdir.
amener — ramener.
appeler — rappeler.
apporter — rapporter.
attraper — rattraper.
ouvrir — rouvrir.
envoyer — renvoyer.
entrer — rentrer.
acheter — racheter.
sûr — rassurer.

f.

mal: propre — malpropre.
heureux — malheureux.
l'aise — le malaise.

Terminaisons.

a.

eur: jouer — le joueur.
marcher — le marcheur.
sauver — le sauveur.
nager — le nageur.
travailler — le travailleur.
visiter — le visiteur.
voler — le voleur.
voyager — le voyageur.
battre — le batteur.
chasser — le chasseur.
moisson — le moissonneur.
patiner — le patineur.
se promener — le promeneur.
danser — le danseur.
doux — la douceur.
grand — la grandeur.
lourd — la lourdeur.

b.

ment: changer — le changement.
enterrer — l'enterrement.
épuiser — l'épuisement.
gémir — le gémissement.
enseigner — l'enseignement.
rassembler — le rassemblement.
rétablir — le rétablissement.
sentir — le sentiment.

c.

té: libre — la liberté.
propre — la propreté.
sûr — la sûreté.
ferme — la fermeté.
facile — la facilité.
clair — la clarté.
cruel — la cruauté.
sain — santé.

d.

ation: prononcer — la prononciation.
recommander — la recommandation.
présenter — la présentation.
divaguer — la divagation.
admirer — l'admiration.
s'indigner — l'indignation.

e.

ance. / *ence:* intelligent — l'intelligence.
souffrant — la souffrance.
présent — la présence.
absent — l'absence.
convalescent — la convalesence.
reconnaissant — la reconnaissance.

f.

ée: arriver — l'arrivée.
penser — la pensée.
couver — la couvée.
fumer — la fumée.

g.

esse: faible — la faiblesse.
gentil — la gentillesse.
triste — la tristesse.

h.

eux: la honte — honteux.
la joie — joyeux.
le danger — dangereux.
le courage — courageux.
le repect — repectueux.
le soin — soigneux.

Formation des verbes.

a.

l'adresse — adresser.
l'aide — aider.
l'approche — approcher.
la caresse — caresser.
la cause — causer.
la bande — bander.
la bêche — bêcher.
la demande — demander.
la fatigue — fatiguer.
la fête — fêter.
la figure — se figurer.
la fin — finir.
la marche — marcher.
la remarque — remarquer.
la révolte — révolter.
la tâche — tâcher.
la visite — visiter.
la demeure — demeurer.
la herse — herser.
la neige — neiger.
la soupe — souper.
la garde — garder.
le cri — crier.
le désir — désirer.
l'éclat — éclater.
l'entrain — entraîner.
le chagrin — chagriner.
l'examen — examiner.
le goût — goûter.
le murmure — murmurer.
le pardon — pardonner.

le pas — passer.
le rêve — rêver.
le sanglot — sangloter.
le voyage — voyager.
le chant — chanter.
le fer — ferrer.
le patin — patiner.
le repos — se reposer.
le son — sonner.
le travail — travailler.
le dessin — dessiner.
le regard — regarder.
l'intérêt — intéresser.

b.

pâle — pâlir.
grand — grandir.
jaune — jaunir.
frais — rafraîchir.
vert — reverdir.
sec — sécher.
content — contenter.
bavard — bavarder.
fort — fortifier.

Genre des mots.

a.

le vendangeur — la vendangeuse.
le moissonneur — la moissonneuse.
le patineur — la patineuse.
le visiteur — la visiteuse.

b.

le voisin — la voisine.
le cousin — la cousine.
l'orphelin — l'orpheline.
l'ami — l'amie.

c.

le fermier — la fermière.
l'ouvrier — l'ouvrière.
le premier — la première.

d.

un enfant — une enfant.
un élève — une élève.

Vocabulaire.

A.

abandonner 47.
absence f. 65.
abuser 61.
accident m. 66.
accomplir 39.
accourir 11.
accueillir 51.
action f. 48.
admiration f. 60.
admirer 43.
adresse f. 40.
affaire f. 48.
affectueux 55.
afin que 49.
s'agir 37.
agiter 60.
aide f. 64.
aider 33.
ailleurs 54.
aîné 37.
ainsi 46.
aise f. 43.
aisé 63.
ajouter 51.
allonger 58.
allumer 52.
amasser 51.
amener 54.
Amérique f. 38.
amitié f. 35.
amortir 64.
amuser 37.
animé 49.
anniversaire m. 52.
anse f. 62.
antichambre f. 12.
ardeur f. 57.
apercevoir 47.
apparaître 45.
appel m. 55.
approche f. 54.
approcher 9.
appui m. 63.
arrangement m. 60.
arranger 65.
arrivée f. 54.
aspect m. 59.
assaisonner 8.
assourdir 52.
attacher 13.
atteinte f. 63.
attention f. 43.
attirer 11.
attrister 57.
attraper 10.
attrouper 49.
aucun 55.
au-dessous 63.
au-dessus 64.
augmenter 67.
auparavant 45.
aurai 12.
s'avancer 53.
avant 9.
avant que 56.
avenir m. 39.
aventure f. 46.
avocat m. 38.

B.

bâiller 57.
bain m. 61.
se baisser 11.
baleine f. 62.
bande f. 61.
bander 52.
barque f. 64.
bataille f. 57.
bâtiment m. 59.
bavard 59.
bavardage m. 57.
bavarder 55.
bébé m. 52.
bêcher 60.
bête f. 49.
bête 56.
bille f. 49.
billet m. 12.
bis 59.
blesser 64.

M.

N.

O.

P.

T.

V.

Von demselben Verfasser, Vorsteher S. Alge in St. Gallen, sind in unserm Verlage ferner erschienen:

1. **Zur Methodik des französischen Unterrichts.** Zugleich ein ausführlicher Kommentar zu des Verfassers „Leitfaden". 1893.
Preis Fr. 2. 40 (Mk. 2.—).

2. **Der erste Unterricht im Französischen.** Kommentar zum „Leitfaden für den ersten Unterricht". 1892.
Preis 60 Cts. (Mk. —. 50 Pf.).

3. **Beiträge zur Methodik des französischen Unterrichts.** 1894.
Preis Fr. 1. 20 (Mk. 1.—).

4. **Französisches Lese- und Übungsbuch.** 1892.
Preis geheftet Fr. 2.— (Mk. 1.80),
gebunden „ 2.40 („ 2.—).

Ein ebenso gefällig ausgestattetes, wie durch die Beschränkung seines Lesestoffes und die mehrseitige Ausnutzung desselben gleich anziehendes Buch! — An eigentlichem Lesestoff (S. 1—131) enthält es nur 4 Nummern: **1.** Une joyeuse nichée de Me de Pressensé (S. 1—107); **2.** La région montagneuse nach „Tschudi's Alpenwelt" (S. 108—117); **3.** Zwei Dialoge (Zimmer mieten) aus dem Vocabulaire systématique von Ploetz (Seite 117—121); **4.** Exercices intuitifs aus den Seconds exercices de lectures von Jeanneret. — Dieser Lesestoff wird nach verschiedenen Richtungen ausgebeutet: **1.** Für Kenntnis der Grammatik, namentlich der Syntax (Seite 132—143). 2. Für die Kenntnis der Phraseologie, Gallizismen ꝛc. (Seite 144—170). 3. Für die Zusammenstellung und Wiederholung des Wortschatzes (S. 171—187). Dieser Abschnitt ist „Exercices" überschrieben. Es sind deren 10. **4.** Für Verarbeitung des Lesestoffes im Vocabulaire systématique (S. 188—202), in welchem die Wörter des Lesestoffes mit Redewendungen systematisch zusammengestellt werden und zwar nach Kategorien — Der Schnelligkeit oder, sagen wir lieber, der Erleichterung des Verfahrens dient auch noch das Vokabular zu den einzelnen Nummern und Abschnitten, welches in der Reihenfolge des zu Lesenden auf S. 203—231 beigegeben ist.

Aus **„Richter's Pädagog. Jahresbericht 1892"**

St. Gallen. **Fehr'sche Buchhandlung**
(vorm. Huber & Co.).